


DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA
Taylor Institution.

Payne 23 [illegible]

[illegible]

HISTOIRE
DES
REVOLUTIONS
DE GENES.

TOME TROISIEME.

HISTOIRE
DES
RÉVOLUTIONS
DE GENES,

DEPUIS SON ÉTABLISSEMENT
jusqu'à la conclusion de la Paix
de 1748.

Seconde Edition, revue, corrigée & augmentée par l'Auteur.

TOME TROISIEME.



A PARIS, QUAY DES AUGUSTINS;

Chez { NYON, Fils, à l'Occasion.
BABUTY, Fils, à l'Etoile.

M. DCC. LIII.

Avec Approbation & Privilége du Roy.

SOMMAIRES

Du Tome Troisieme.

LIVRE SEPTIEME.

Les troupes Impériales partent de Corse en 1733.

Nouveau soulevement des Corses. Leurs succès. Ils veulent établir une République indépendante en 1735. Suites de cette révolte. Théodore Baron de Neuhoff arrivé en Corse en 1736. & est proclamé Roi de cette isle. Loix de ce nouvel Etat. Succès de Théodore. Etablissemens qu'il forme. Efforts des Genois peu efficaces. Ils obtiennent des troupes de France contre Théodore. Elles passent en Corse en 1738.

Conduite de M. de Boissieux, Commandant des troupes Françoises en Corse. Négociations pendant l'absence de Théodore, qui étoit sorti de l'isle pour solliciter des secours. Il y revient, mais n'ose y rester. Traité conclu avec les Rebelles. La plûpart refusent de s'y soumettre.

De nouvelles troupes Françoises débarquent dans la Corse en 1739. Nau-

frage de deux Tartanes, & fermeté d'un Officier François qui y étoit embarqué.

LIVRE HUITIEME.

MONSIEUR de Maillebois commande les troupes de France qui servent dans cette isle. Il attaque les Rébelles après avoir inutilement tenté les voies de douceur, Il les bat de tous côtés, & les force de se soumettre. Le Baron de Drost, après avoir tenu longtemps dans des montagnes inaccessibles, sort de l'isle en 1740. & la Corse est pacifiée. Les troupes Françoises sortent de l'isle en 1741.

Nouveaux troubles dans la Corse en 1742. Théodore y revient en 1743. Il se retire, & son nom ne paroît plus. Négociations. Plaintes des Génois contre les Anglois. Traité de Wormes par lequel Final est cédé au Roi de Sardaigne. Représentations des Génois. La Corse est pacifiée par les Sermons d'un Missionnaire en 1744.

Les Génois font des préparatifs de guerre. Ils se liguent avec la France & l'Espagne en 1745. Ils entrent en guerre avec la Reine de Hongrie, le

Roi de Sardaigne & l'Angleterre. Hostilités respectives. Dominique Rivarola passe en Corse, & se met à la tête des Rebelles de cette isle, qui s'étoient de nouveau soulevés. Ils sont soutenus par une flote Angloise. Leurs progrès. Retraite des troupes Françoises qui couvroient l'Etat de Génes en 1746. Les troupes de la Reine de Hongrie marchent vers Génes, qui se rend à discretion Le Roi de Sardaigne s'empare de Savone, & de plusieurs autres places de la côte occidentale de l'Etat de Gènes. Belle defense de la Citadelle de Savone, & du Château de Ventimille.

Rigueur avec laquelle les Génois sont traites. Leur desespoir. Ils se soulevent contre les Autrichiens, & les chassent de leur Ville. Siege de Gênes en 1747. Secours que les François envoient aux Génois. Levée du siege.

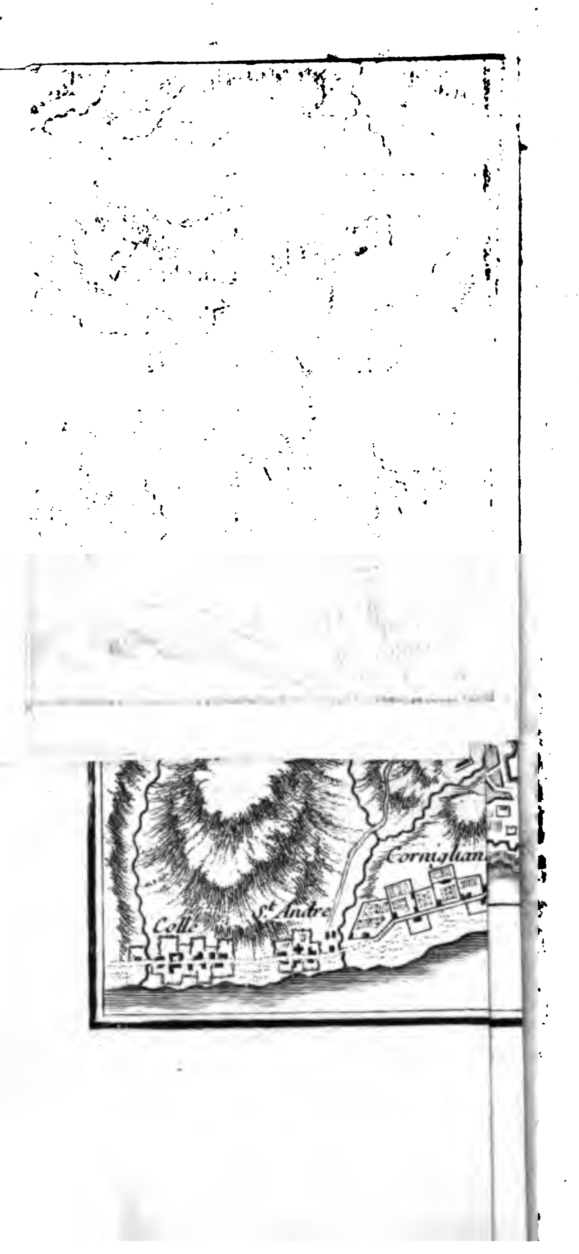
SOMMAIRES DU SUPPLEMENT.

ETAT des affaires des Génois après la levée du siege de leur Capitale. Le Duc de Richelieu projette d'enlever quelques postes aux ennemis. Obstacles qu'il rencontre. Manœuvre habile

du Comte de Carcado. Le Duc de Richelieu revient à Gênes. Avantages des François dans le Comté de Nice. Préparatifs de défense dans l'état de Gênes. Le poste de Varaggio est enlevé aux Piémontois, détruit & abandonné. Mouvemens des Allemands du côté de Cento-Croci. Le Comte Nadasti forme une tentative sur Voltri. Brave résistance du Marquis Monti. Il est secouru. Le Comte Nadasti se retire sans être poursuivi. Entreprise du Duc de Richelieu sur Savone : le mauvais temps la fait échouer. Le Comte de Brown menace diverses places de la côte orientale de l'Etat de Gênes. Précautions du Duc de Richelieu pour les mettre en sûreté. Affaires de Corse. Les Rebelles sont secondés par un corps de troupes Autrichiennes & Piémontoises. Siege de la Bastie. Belle défense de Spinola. Il refuse de se rendre. Levée du siege. Preliminaires de paix. Suspension d'armes dans le Comté de Nice. Opérations du Comte de Brown. Il fait attaquer les hauteurs de Chiavari, & est repoussé. Cessation d'armes dans l'Etat de Gênes. Traité définitif de paix. Fin des hostilités en Corse.

HISTOIRE





Colle
St. Andre
Cornigliano



HISTOIRE DES REVOLUTIONS *DE GENES.*

LIVRE SEPTIEME.



OUT étoit tranquille en Corse. Les troupes Impériales désormais inutiles dans cette Isle commencerent à en sortir par petits convois. Les Insulaires murmuroient cependant de ce qu'on avoit arrêté leurs Chefs; mais ils ne doutoient point que le Prince de Virtemberg ne les fit relâcher à son arrivée à Gênes. Il y débarqua le 18. de Juillet, & y reçut toutes fortes de

An. 1732.

Les Impériaux se retirent de Corse.

AN. 1732. marques de reconnoiſſance de la part de la République : mais, lorſqu'il parla de remettre en liberté les Chefs des mécontens, il s'apperçut que les Génois avoient des deſſeins fort oppoſés. Il ne s'arrêta à Gênes que peu de jours, & partit pour Vienne. En partant il fit ſentir au Sénat que l'Empereur apprendroit avec plaiſir que les Chefs ſeroient remis en liberté, avec les avantages promis par le Traité de Corté.

Les Génois ne veulent pas remettre les Chefs en liberté.

La République crut devoir préſenter à l'Empereur un Mémoire à ce ſujet. Elle lui en fit remettre un, qui portoit qu'elle étoit pénétrée de la plus vive reconnoiſſance du ſervice important que ſa Majeſté Impériale lui avoit rendu, en arrêtant les ſuites de la Rébellion de Corſe ; qu'elle étoit prête à payer toutes les ſommes dont elle étoit redevable pour les frais de cette expédition : mais qu'elle ſupplioit Sa Majeſté de faire réflexion combien il ſeroit humiliant pour la République, que les Chefs de cette odieuſe rébellion, après avoir donné récemment des preuves de leur mauvaiſe foi, non-ſeulement demeuraſſent dans l'impunité, mais jouïſſent même d'honneurs & de

récompenses : que ce seroit une chose d'un funeste exemple pour l'avenir : que les Corses ne pourroient que concevoir delà un souverain mépris pour les Génois, & que du mépris ils passeroient aisément à une nouvelle révolte : qu'elle supplioit donc l'Empereur d'avoir égard, dans ce qu'il exigeroit au sujet des prisonniers, aux droits & à l'honneur de la République. AN. 1732.

Le Marquis Pallavicini, Ministre de Gênes à Vienne, ne négligea rien pour appuyer le Mémoire. Mais l'Empereur déclara expressément qu'il ne souffriroit pas qu'on donnât la moindre atteinte aux articles du Traité de Corté, conclu sous sa garantie ; que les Chefs des Corses n'avoient rien fait depuis le Traité qu'on pût regarder comme une infraction réelle ; & que par conséquent on ne devoit pas leur refuser de reconnoître, selon la clause expresse du Traité, les efforts qu'ils avoient faits pour ramener leurs adhérans à l'obéissance.

L'Empereur insiste sur leur délivrance.

Les quatre Chefs, durant tout ce temps, n'étoient pas exempts d'inquiétudes. Ils avoient tenté plusieurs fois de s'évader, & de séduire les gens

Inquiétudes des Chefs : menaces des Corses.

AN. 1732. qu'on leur avoit donnés pour les servir. Le Sénat ordonna qu'on les veillât avec la plus grande exactitude, & prit toutes les précautions pour qu'ils ne pussent échaper. D'un autre côté les Corses commençoient à remuer de nouveau, & à s'attrouper. Le Baron de Vachtendonck, qui étoit resté dans leur Isle avec quelques troupes Allemandes, & qui faisoit faire quelques ouvrages pour mettre Corté à l'abri de surprise, fut obligé de faire soutenir par des détachemens ses travailleurs que les insulaires troubloient. Il y eut une émeute populaire à Ajaccio,* où ce Général fut obligé de se transporter. Il y reçut une Lettre conçue en ces termes.

» Le Seigneur Baron de Vachten» donck est averti, pour en informer » quiconque à qui il appartiendroit de » le savoir, que si dans un mois, à comp» ter du 26 de Juillet 1732. les Sei» gneurs Giafféri, Astelli, & Ciccaldi, » & le R. P. Rafaëlli, injustement dé» tenus prisonniers à Gênes, ne sont » pas remis en pleine liberté, & dans » la possession de ce qui leur a été pro» mis par le Traité conclu avec le Sei-

* Le 22 Juillet.

»gneur Prince de Virtemberg, on peut »compter que les mêmes coufédérés, »qui ont soutenu avec tant de zele & »de gloire les droits de leur chere Pa»trie, sauront la venger des nouvelles »contraventions de la République de »Gênes, qui n'est pas digne d'avoir »les Corses pour sujets. C'est de quoi »le Seigneur Baron de Vachtendonck »est averti par *Dom Mario* ». An. 1732.

Ces nouvelles chagrinoient fort les Génois. Un autre incident leur donnoit encore des motifs d'inquiétude. La Cour d'Espagne se plaignoit depuis quelque temps, qu'à l'occasion d'un logement des troupes Impériales, on avoit fait quelque insulte à un de ses Ministres; & elle demandoit une satisfaction éclatante de cette insulte. Les Génois furent aussi empressés d'apaiser l'Espagne, qu'ils l'avoient été d'apaiser la France; & cette affaire n'eut point pour eux de suites fâcheuses: mais ils avoient bien plus de peine à satisfaire l'Empereur sur ce qu'il exigeoit d'eux.

Mémoires publiés par les Génois.

Ce Prince avoit regardé comme un point important de finir promptement les troubles de Corse; & le Traité par lequel ils avoient été terminés étoit

AN. 1732. fait ſous ſa garantie. Il jugeoit par conſéquent qu'il étoit de ſon intérêt & de ſon honneur de faire exécuter ce Traité. En vain les Génois avançoient-ils, dans les Mémoires qu'ils répandoient dans le public, que les Chefs des Rébelles avoient été pris les armes à la main après le temps de l'amniſtie expiré; que rien n'avoit été moins libre que leur arrivée au camp du Prince de Virtemberg; qu'ils y furent amenés priſonniers ſans qu'on ſe fût précédemment obligé envers eux par aucunes promeſſes, ni qu'on fût convenu de tenir des conférences. En ſuppoſant la vérité de ces allégations, qu'il paroît que la Cour de Vienne n'admettoit pas, il étoit conſtant qu'il y avoit eu un Traité conclu, garanti par l'Empereur, ſigné par les Plénipotentiaires de la République; & qu'il falloit par conſéquent que ce Traité eût ſon effet. La ſeule raiſon que les Génois pouvoient apporter, pour juſtifier leur conduite à l'égard des Chefs des Rébelles, étoit que ces Chefs n'avoient pas rempli l'obligation qu'ils avoient contractée, de remettre, immédiatement après le Traité conclu, les Lettres concernant leurs intelligences

Mais les Chefs ſoutenoient qu'ils n'avoient aucune part à l'évaſion de Rafaëlli, dépoſitaire de ces papiers ; & après tout, les papiers de Rafaëlli avoient été récouvrés. Ils prétendoient donc qu'on n'avoit aucune raiſon de ne pas obſerver les clauſes du Traité fait avec eux.

AN. 1732.

Suites de l'affaire concernant les Chefs des Rébelles.

Les nouvelles repréſentations que le Sénat de Gênes fit faire à l'Empereur ſur ce Traité, tant par rapport aux avantages accordes aux Corſes, que par rapport au ſort des quatre Chefs, furent donc inutiles. L'Empereur fit même déclarer que ſi l'on ne donnoit inceſſamment la liberté aux Chefs, il ſauroit prendre des meſures pour la leur procurer. D'un autre côté, le Roi de France fit dire à Doria, envoyé de Gênes à ſa Cour, qu'il s'intéreſſoit à la liberté de ces Chefs. S'il étoit dangereux de mécontenter la France, il l'étoit encore plus pour les Génois, dans les circonſtances où ils ſe trouvoient, de ſe brouiller avec l'Empereur. Ils ne ſe rendirent cependant que pied à pied. Les quatre Chefs furent tranſportés le 11 d'Octobre dans la forteresse de Savone, & conſignés à l'Of-

AN. 1732. ficier qui y commandoit, comme des personnes qui étoient sous la protection de l'Empereur. Ils reçurent tous les bons traitemens possibles : mais ils étoient toujours en prison.

Ils sont mis en liberté.

Les Génois auroient bien voulu les y retenir le reste de leurs jours : mais de nouvelles menaces de l'Empereur firent consentir à les en laisser sortir. Le Sénat insista que ce fût au moins aux conditions qu'ils seroient bannis pour toujours des Etats de la République, & qu'une partie de leurs biens seroit confisquée. Mais il fallut se conformer au Traité; & au mois de Mai 1733. les

AN. 1733. quatre chefs furent déclarés libres sans aucune restriction. Quant aux avantages qu'on leur avoit promis, ils ne jugerent pas à propos d'en profiter. Giafféri eut commission de Capitaine, & douze cents écus de pension, qu'il abandonna bientôt pour passer au service de Dom Carlos. L'Abbé Aftelli, à qui on destinoit un bénéfice de quinze cents livres de revenu, préféra de se retirer à Livourne. Ciccaldi passa au service d'Espagne, & Rafaëlli se réfugia à Rome, où le Pape le fit Auditeur du Tribunal de Monte-Citorio. Ce parti,

que prirent les quatre Chefs des Corses, fut imité par la plûpart des autres. Il leur parut plus avantageux de sortir des terres de la République, que d'y rester malgré elle, & d'y jouïr de bienfaits forcés, qu'elle pourroit leur faire payer cher par la suite.

AN. 1733.

Nouveaux mouvemens en Corse, apaisés.

Sur la fin de 1732. & tandis qu'il s'agissoit encore de la liberté des Chefs, il y avoit eu quelques mouvemens en Corse. Deux mille Montagnards, sous les ordres d'un nouveau Chef nommé Jacoboue, firent quelques ravages au-delà du Golo, se plaignant hautement de ce que le Traité conclu avec les Génois ne s'exécutoit point. Jacoboue fut pris, dans la Province de Costéra, par un détachement qui le conduisit à la Bastie; & ces nouveaux troubles furent calmés. On arrêta à Gênes quelques Citoyens qu'on soupçonna d'y avoir eu part, & dont les intrigues avoient, sans doute, été découvertes par les papiers de Rafaëlli. Du nombre de ces Citoyens furent le Major Gentilé, d'une des plus illustres Familles de Gênes, & Lanfranchi, Banquier extrêment riche.

AN. 1733.

Reglement concernant la pacification de cette Isle.

Il ne manquoit plus que de publier le Reglement que l'Empereur, en qualité de médiateur, s'étoit chargé de dresser, par lequel les différends des Génois & des Corses devoient être terminés pour toujours. Le Baron de Vachtendonck le publia * sitôt qu'il eut appris la liberté des Chefs. Les principaux articles qu'il contenoit, étoient :

Que divers impôts seroient abolis ; & qu'on n'en exigeroit aucun sous prétexte d'imdemniser la République des dépenses faites à l'occasion des derniers troubles.

Que les Corses pourroient prétendre aux dignités Ecclésiastiques & Séculieres, comme les autres sujets de la République ; & que la Noblesse de Corse seroit considérée par les Génois sur le même pied que la Noblesse de leurs autres Domaines.

Que les Charges de Capitaines des ports de la Bastie & d'Ajaccio seroient conférées à des Corses de nation.

Qu'il y auroit à Gênes un Orateur Corse, pour présenter au Sénat les Requêtes de ceux des insulaires qui

* A la fin de Mai.

croiroient avoir des plaintes à former. AN. 1733.

Ce Reglement étoit accompagné d'un acte de garantie de l'Empereur, qui s'engageoit de faire jouïr les Corses de tout ce qui y étoit contenu ; &, en cas de contravention, d'obliger la République d'y apporter un prompt remede ; déclarant que ni la garantie, ni le Reglement ne subsisteroient, qu'autant que les Corses garderoient à la République la fidélité qu'ils lui devoient.

Peu de jours après la publication de ce Reglement, le Baron de Vachtendonck sortit * de Corse avec ses troupes, qui furent remplacées par celles que les Génois y firent passer. Il se rendit à Gênes, où il ne fut que peu de temps, & retourna en Allemagne ; laissant la Corse dans un état de tranquillité qui sembloit devoir durer. Mais c'étoit de part & d'autre une pacification forcée ; & les esprits n'étoient rien moins que réconciliés. Les Génois voyoient avec chagrin que l'Empereur les eût obligés d'accorder à des Sujets rébelles des avantages qui leur paroissoient excessifs. Les Corses ne pou-

* Le 5 de Juin.

AN. 1733.

voient oublier la mauvaise volonté que la République leur avoit témoignée, & ses refus long-temps opiniâtrés d'exécuter le Traité signé par ses Plénipotentiaires. Les Génois étoient toujours contenus par la crainte de déplaire à l'Empereur : les Corses avoient moins de ménagemens à garder ; & leur ressentiment n'attendoit que le départ des troupes Allemandes, pour exciter des troubles nouveaux.

Nouveaux troubles.

A peine furent-elles sorties de l'Isle, qu'ils témoignerent leurs mécontentemens. Ils se plaignoient de ce que le Reglement ne statuoit pas sur tous leurs griefs ; de ce qu'on ne l'exécutoit pas dans toute son étendue ; de ce qu'on s'y servoit à leur égard d'expressions humiliantes. Le Gouverneur de la Bastie fut obligé d'envoyer des troupes dans le district d'Orezza, où les désordres recommençoient. Les Corses, de leurs côté, députerent Ginestra à Gênes, pour exposer au Sénat leurs prétentions & leurs plaintes.

Embarras des Génois.

La République étoit dans d'assez grands embarras. L'Italie alloit devenir le théatre de la guerre que les Rois d'Espagne, de France & de Sardaigne

déclaroient à l'Empereur : & ce Prince avoit trop d'occupations pour se mêler désormais des affaires de Corse. Les Génois cherchoient à demeurer neutres, & dans cette vûe n'avoient rien épargné pour apaiser les moindres différends qui étoient survenus entr'eux & les Cours de France & d'Espagne. Ils en userent de même avec la Cour de Sardaigne, au sujet des difficultés qu'ils avoient avec elle par rapport aux limites respectives. Mais, malgré ces ménagemens, ils avoient peur que les Puissances qui alloient entrer en guerre ne les forçassent à prendre un parti, & ne se servissent des troubles de Corse pour les y obliger. En gardant même la plus exacte neutralité, ils ne pouvoient se flatter d'être assez heureux pour ne point faire de mécontens ; & ils avoient sujet d'appréhender que ceux à qui leur conduite auroit le malheur de déplaire ne fomentassent ou n'appuyassent une nouvelle rébellion dans la Corse, pour leur témoigner leur ressentiment. Ils n'ignoroient pas les vûes que la Cour de Sardaigne formoit dès-lors sur Final, & les propositions secretes faites à ce sujet à l'Empereur, AN. 1733.

AN. 1733.

qui les avoit jusqu'alors rejettées. Ces motifs de crainte devenoient plus inquiétans encore par les murmures & les émeutes fréquentes des habitans de Final & de San-Rémo. Les alarmes des Génois furent si vives, qu'ils crurent devoir se mettre en état de défense, & se préparer à tout évenement.

Leurs préparatifs.

Ils firent armer toutes les batteries de Gênes, & en construisirent de nouvelles; ils ordonnerent divers travaux à la Spezza; ils envoyerent dans toutes les principales places de leur Etat des ordres de se tenir sur ses gardes: mais la Corse attira leur principale attention, & la méritoit.

Suite des affaires de Corses.

Gineſtra, député par les Insulaires mécontens, avoit été assez mal reçu de Sénat; & peu satisfait du succès de sa députation, avoit excité, à son retour en Corse, un assez grand nombre de paysans à prendre les armes. Jerôme Pallavicini avoit été nommé Gouverneur, & étoit passé * dans cette Isle, pour y remplacer Rivarola. Ses instructions tendoient à traiter les Corses avec douceur: mais tous ses ména-

* Au mois de Juillet.

gemens ne pouvoient les contenir. Il étoit averti qu'on formoit des intrigues & des factions nouvelles. Il fit arrêter François Alexandrini & son gendre, qu'on accusoit de soulever les Insulaires, puis les fit relâcher au bout de quelques jours. Ayant appris peu après que Jean-Jacques Castinetto excitoit des troubles vers Capo-Corso, il envoya un détachement pour l'enlever : mais celui-ci, qui à la premiere nouvelle s'étoit sauvé dans les montagnes, & y avoit rassemblé quelque monde, tomba sur le détachement, le battit, & le dissipa. AN. 1733.

Dans ces circonstances la République sentit la nécessité d'augmenter le nombre des troupes qu'elle avoit en Corse, & elle y fit passer quelques renforts au mois d'Octobre : elle prit aussi toutes les mesures que la situation où elle se trouvoit lui permit, pour empêcher les Insulaires d'avoir communication avec les étrangers.

On voyoit avec inquiétude à Gênes que les Chefs de la derniere rébellion de Corse avoient trouvé de la protection auprès du Grand Duc, de Dom Carlos & du Roi d'Espagne. Rafaëlli

AN. 1733. même, ce Secrétaire des Rébelles, qui s'étoit sauvé après la signature du traité de Corté, & dont la tête avoit été mise à prix, après avoir demeuré neuf mois en Corse, caché dans les bois, s'étoit embarqué * à bord d'une barque de pêcheur, & s'étoit refugié à Florence, où le Grand Duc lui avoit donné asyle.

Révolte générale des Corses.

Bientôt les craintes n'eurent plus pour objet de simples soupçons, & les démarches des Corses ne furent pas long-temps équivoques. Ils se soulevent dans toute la Province de Balagna, & s'emparerent de leur ancien retranchement de Vescovato. On disoit qu'ils y avoient arboré l'étendard d'Arragon sur la principale montagne. On nommoit entre leurs nouveaux Chefs Ginestra, plusieurs personnes de la maison de Gentilé, & Dom-Pedro d'Ornano, de la famille du célebre Sampierro d'Ornano; nom adoré des Corses, & redouté des Génois. Il leur manquoit un port. Ils tenterent de se saisir de celui de San-Pellegrino; mais ils n'y réussirent pas.

Les hostilités commencerent de part

* Au mois de Mai.

&

& d'autre. Un détachement de cinquante soldats de la République voulut forcer un Château près de Rostino. Cinq cents Corses tomberent sur ce détachement, & le firent prisonnier. Le Gouverneur de la Bastie envoya trois cents hommes pour le délivrer : mais ils furent repoussés, mis en fuite, forcés de se jetter dans un couvent, & enfin contraints de se rendre. Ces avantages enhardirent les Rébelles : ils se présenterent devant Corté, & l'assiégerent.

AN. 1733.

AN. 1734.

Ils assiégent & prennent Corté.

Le Baron de Vachtendonck avoit fait faire quelques travaux pour fortifier cette place : mais ces ouvrages étoient peu de chose. L'Officier qui y commandoit fit une sortie si à propos sur les Rébelles, qu'il les mit en désordre, & les obligea de se retirer, abandonnant leurs munitions & leurs bagages. Mais ils revinrent bientôt après en plus grand nombre. Ils étoient environ sept mille, & avoient avec eux trois pieces d'artillerie. * Il y avoit cinq cents hommes dans la place, deux cents hommes dans le Château, & six pieces de canon. C'en eût été assez pour résister

* Au commencement d'Avril.

AN. 1734. aux efforts de ſept mille Montagnards qui n'avoient pour toute artillerie que trois petits canons, ſi les défenſes de Corté euſſent été en état de ſoutenir la moindre attaque : mais il n'y avoit aucune apparence ; & le Gouverneur avoit trop peu de monde pour tenter l'évenement d'une nouvelle ſortie. Sommé de ſe rendre, il promit de le faire s'il n'étoit ſecouru dans l'eſpace de dix jours. Le terme étant expiré, il capitula * à des conditions honorables. La garniſon ſortit ſans armes, à la réſerve du Gouverneur & de quatre autres Officiers à qui on laiſſa leurs épées, & ſe retira à San-Pellégrino, emmenant avec elle quatorze chariots couverts.

Ils ſont battus, & perſéverent dans leur Révolte. Le Gouverneur de Corté s'étoit flaté d'être ſecouru. Un nouveau renfort de trois mille hommes devoit inceſſamment paſſer en Corſe : mais il y arriva trop tard pour délivrer Corté. Peu de jours après ſon débarquement, il attaqua un gros corps de Rébelles & le battit ; mais cet avantage n'eut aucunes ſuites conſidérables. Les Corſes ne ſe laiſſerent pas plus intimider par

* Le 21 d'Avril.

les voies de rigueur, qu'ils ne s'étoient laissés gagner par celles de conciliation. Pallavicini, après avoir sans fruit tenté les unes & les autres, repassa à Gênes; & ceux qui lui succéderent ne réussirent pas mieux. Les forces des Rébelles augmentoient de jour en jour: ils recevoient des secours d'armes & de munitions: ils se précautionnoient de vivres, & avoient transporté dans leurs montagnes beaucoup de grains, qu'ils avoient trouvés dans les magasins de la petite Ville de Bosaïa, dont ils s'étoient rendus maîtres. L'Evêque d'Aléria avoit essayé contr'eux les armes spirituelles, & avoit excommunié ceux qui avoient participé à l'enlevement de ces grains: mais, plus irrités qu'intimidés par cette démarche, ils détacherent trois cents hommes pour se saisir de l'Evêque, qui heureusement eut le temps de se sauver à la Bastie. AN. 1731.

L'obstination des Rébelles accréditoit les bruits les plus fâcheux pour la République. On disoit qu'ils étoient déterminés à ne s'accomoder que sous la garantie des trois Puissances liguées contre l'Empereur. On supposoit toujours des prétentions de l'Espagne prê-

An. 1734. tes à éclore ſur la Corſe, & peut-être ſur d'autres domaines de l'Etat de Gênes. On parloit avec plus d'aſſurance encore des vûes du Roi de Sardaigne; tandis que d'un autre côté on débitoit que les Corſes étoient réſolus à tout ſacrifier pour former dans leur Iſle un Etat indépendant. On avançoit que le plan du Gouvernement de ce nouvel Etat étoit déja dreſſé; que les Loix étoient rédigées, & qu'il ſeroit protégé par les mêmes Puiſſances, qui juſqu'alors avoient ſoutenu les mécontens.

Ce qu'il y avoit de certain, c'eſt que la révolte étoit générale: que Giafféri & la plûpart des autres Chefs, auxquels on avoit pardonné par le traité de Corté, étoient revenus en Corſe, & paroiſſoient à la tête des Rébelles; qu'ils ne parloient de rien moins que d'enlever aux Génois les quatre ou cinq Places Maritimes qui leur reſtoient; & que la ſeule choſe qui pouvoit raſſurer la République, c'eſt que les Rébelles n'avoient point l'artillerie néceſſaire pour exécuter leurs projets.

Les Troupes Génoiſes, contraintes de ſe renfermer dans le peu de places fortes où elles pouvoient ſe défendre,

y avoient transporté l'argenterie des Eglises, & les effets précieux qu'elles avoient tirés des autres Villes. Elles craignoient peu d'être forcées tant que les Rébelles manqueroient de gros canon : mais ils pouvoient en recevoir d'un instant à l'autre par les bâtimens étrangers qui de temps en temps leur apportoient les munitions dont ils avoient besoin. Giafféri, Capitaine habile, étoit comme auparavant leur Chef principal. Les Génois chercherent les moyens de l'enlever à leurs ennemis. Ils engagerent par de grosses récompenses un des Chefs des Corses de le leur livrer; mais le complot fut découvert. Le traître fut empalé; & l'on publia dans le camp des Rébelles, que celui d'entr'eux qui auroit la moindre correspondance avec les Génois seroit traité avec la derniere rigueur. AN. 1734.

Enfin les Génois aperçurent toute l'étendue de ce qu'ils devoient craindre. Les Corses jusqu'alors avoient agi comme des sujets mécontens, qui ne se plaignoient que de la pesanteur du joug, & qui consentoient de s'y soumettre dès qu'on le rendroit plus léger. Mais leurs Chefs avoient porté plus loin leurs vûes, AN. 1735.

Reglement des Rébelles concernant l'établissement d'une République indépendante dans la Corse.

An. 1735. & avoient déterminé ces Insulaires à s'affranchir pour toujours de la domination Génoise, & à ériger une République indépendante. Ils publierent le 30 de Janvier 1735. le Reglement qui contenoit cet établissement nouveau, & dont je crois devoir transcrire ici les articles.

» I. Le Royaume élit pour sa protectrice l'Immaculée Conception de » la Vierge Marie, dont l'Image sera » empreinte sur les armes & les dra- » peaux; & l'on en célébrera la Fête » dans tout le pays, par des saluts de » mousqueterie & de canon, confor- » mément à ce que la Jonte du Royau- » me ordonnera à ce sujet.

» II. On abolit tout ce qui peut » rester encore du Gouvernement Gé- » nois, dont les Loix & les Statuts » seront brûlés publiquement, dans le » lieu où la Jonte du nouveau Gou- » vernement établira sa résidence, & » au jour qu'elle fixera, afin que les » peuples puissent y assister.

» III. Tous les Notaires seront cassés, » & rétablis en même temps par des pa- » tentes de la nouvelle Jonte, dont » ils reconnoîtront tenir leurs charges.

» IV. On frappera des especes de toutes qualités au nom des Primats du Royaume, qui en fixeront la valeur. AN. 1735.

» V. Les Terres & Fiefs appartenants aux Génois seront confisqués, de même que les étangs, lesquels seront dévolus aux Primats, afin de les faire cultiver, & en affermer la pêche à ceux que la Jonte choisira.

» VI. Ceux qui désobéiront à la Jonte, où à ses Officiers, ou qui refuseront d'accepter les charges & emplois conférés par elle, seront déclarés rébelles, & condamnés à mort, avec confiscation de biens; de même que ceux qui oseront mépriser, ou tourner en ridicule les titres qui seront donnés aux Primats du Royaume, à la Jonte du Gouvernment, & à tous les Officiers & Ministres de la Diete de convocation.

» VII. Quiconque osera insinuer en aucune façon de traiter avec les Génois, ou détourner les peuples de s'en tenir aux présentes délibérations, sera sujet aux mêmes peines.

» VIII. André Ciccaldi, Hyacinthe Paoli, & Dom Louis Giafféri, dé-

AN. 1735. » ja élus Généraux du Royaume, seront à l'avenir reconnus Primats du » Royaume, avec le titre d'Altesse » Royale, qu'on donnera aussi doré- » navant aux Chefs & Primats, tant » de la Diete générale, que de la Jonte.

» IX. On convoquera une Diete » générale, laquelle sera qualifiée de » Sérénissime. Chaque Ville & Village » y enverra un député. Douze suffi- » ront pour représenter tout le Royau- » me. Ces députés auront l'autorité de » délibérer & décider de toutes les » affaires, taxes, & impositions, & » auront le titre d'Excellence, tant » dans cette Diete, que dans les lieux » de leurs demeures; avec la supériori- » té, & le commandement respectif à » chacun d'eux; subordonnés néan- » moins aux Primats & à la Jonte.

» X. La Jonte Souveraine sera com- » posée de six sujets, qui fixeront leur » demeure dans le lieu qui sera déter- » miné : ils auront le titre d'Excellence, » & seront changés de trois en trois » mois par la Diete générale, en cas » qu'elle le juge à propos. La Diete » ne pourra être convoquée que par » l'ordre des Primats.

» LX

»XI. On établira un Magiſtrat, ou »Conſeil de guerre, compoſé de qua- »tre ſujets, dont les délibérations de- »vront être approuvées par la Jonte. AN. 1735.

»XII. On établira un Magiſtrat de »l'abondance, compoſé pareillement »de quatre ſujets, qualifiés de très- »illuſtres, & ſubordonnés à la Jon- »te, pour tout ce qui regarde la ſub- »ſiſtance des peuples, & les prix des »denrées.

»XIII. On créera un Magiſtrat »des peres du commun, compoſé de »quatre ſujets, qui ſeront chargés de »tout ce qui concerne les chemins, »les Sbirres, les exécutions de juſtice, »& autres perſonnes employées pour »le public. Ils ſeront traités de très- »illuſtres, & changés de trois en trois »mois.

»XIV. On élira un autre Magiſtrat »de quatre ſujets, pour tout ce qui »regarde les monnoies. Ils auront auſſi »le titre de très-illuſtres.

»XV. On établira un Commiſſaire »Général de guerre, avec quatre »Lieutenans Généraux : la Milice & »les Officiers ſubalternes dépendront »d'eux ; & ils devront exécuter les

An. 1735.

» ordres qui leur viendront du Con-
» seil de Guerre.

» XVI. La Jonte fera un nouveau » Code, qui sera publié dans quinze » jours, & aux loix duquel tous les » peuples du Royaume seront soumis.

» XVII. On élira un Controlleur » Général, qui sera Secrétaire & Garde » des Sceaux, tant des dits Généraux » que de la Jonte : il fera & signera » tous les decrets.

» XVIII. La Jonte donnera les pa- » tentes à chaque Officier, depuis le » Commissaire Général des Armées, » jusqu'au dernier grade inclusivement : » & nul ne pourra exercer sa charge » sans ces patentes, sous peine de » mort.

» XIX. Tout membre de la Diete » sera obligé de nommer un Auditeur, » qui sera tenu de se munir des patentes » de la Jonte.

» XX. Enfin on élira un Magistrat » de Secrétaires d'Etat, composé de » deux sujets, lesquels seront traités de » très-illustres, & seront chargés de » veiller sur le repos du Royaume, & » notamment sur les traîtres de la Pa- » trie, ou soupçonnés tels ; avec pou-

» voir de faire leur procès secret, & » de les condamner à mort.

An. 1735.

» XXI. Le pouvoir de nommer des » sujets, tant pour la Diete générale, » que pour la Jonte, sera communiqué » aux Généraux qui par de justes » empêchemens n'ont pû assister à cette » assemblée.

» XXII. On déclare que le sieur » Dom Charles-François Rafaëlli, à » son retour en Corse, reprendra son » poste de Président; de même que le » sieur Louïs Ciccaldi, qui à son » retour sera aussi reconnu Lieutenant-» Général ».

Efforts & situation des Génois.

Telles furent les Loix du nouvel Etat que les Corses paroissoient résolus de former. Mais, tandis qu'ils s'occupoient de ces arrangemens, les Génois se préparoient à de nouveaux efforts, pour ne pas se laisser enlever une partie si considérable de leur Domaine. Ils levoient des troupes pour renforcer celles qui étoient dans l'Isle : malheureusement l'état où ils se trouvoient pour lors ne leur permettoit pas d'y faire passer les secours nécessaires. Environnés de voisins armés, exposés tous les jours à voir les troupes de Fran-

AN. 1735.

ce & d'Espagne débarquer dans leurs ports, traverser leurs terres; ils ne pouvoient dégarnir leurs places, ni affoiblir leurs forces de terre-ferme.

Désunion parmi les Rébelles.

Dans ces circonstances les Corses auroient pû pousser loin leurs avantages, s'ils étoient demeurés unis : mais la jalousie sema bientôt la mésintelligence parmi eux. Tant qu'il ne s'étoit agi que de se soulever contre les Génois, l'intérêt avoit été commun, & chacun s'y étoit porté avec une égale ardeur. Quand il fut question d'établir une forme de Gouvernement, & sur-tout de disposer des dignités de la nouvelle République; on regarda ces dignités comme les récompenses des services rendus dans le soulevement; & chacun prétendit les avoir méritées le mieux. De-là les plaintes sur les préférences, les murmures, & les divisions, qui fonderent les plus solides espérances des Génois. Ottaviano Grimaldo, nouveau Commissaire Général, qui s'étoit rendu en Corse au commencement du mois de Mai, eut ordre de profiter de cette désunion; & il sut en tirer parti.

Les Génois en profitent.

Les mésintelligences des Rébelles augmenterent au point que les diverses

factions en vinrent aux mains ; & il y eut du monde tué de part & d'autre. Grimaldo fit publier à propos une amnistie ; & plusieurs Chefs de ces factions l'accepterent. Divers districts se soumirent à la République ; entr'autres celui de Tavagna, l'un des plus considérables de l'Isle. Les affaires prenoient la tournure la plus favorable aux Génois. Les intrigues des Corses, en Espagne & en France, n'avoient pas eu le succès qu'ils espéroient ; & les offres qu'ils avoient faites, pour obtenir une protection ouverte, avoient été rejettées. Une partie de l'Isle s'étoit rangée à l'obéissance ; & l'on se flattoit d'y réduire aisément le reste. Mais, pour y réussir, il falloit s'attacher par les plus grands ménagemens ceux qui venoient de se soumettre. Leur inconstance naturelle, leur haine pour les Génois, leurs défiances, le goût de l'indépendance qu'ils avoient commencé de prendre ; toutes ces dispositions exigeoient la plus grande attention dans les Officiers de la République à ne leur donner aucun prétexte de mécontentement, & à les affermir, par les meilleurs traitemens, dans un parti que la

AN. 1735.

AN. 1735.

Mauvaise conduite des Génois.

plûpart n'avoient pris que par dépit & par jalousie.

Grimaldo s'étoit conduit selon ce plan : mais Felix Pinello, qui vint prendre le maniement des affaires de Corse, suivit des voies toutes différentes. C'étoit ce même Pinello qui avoit donné la premiere occasion à la révolte en 1729. par une rigueur déplacée. On a vû que le Sénat l'en avoit puni ; & l'on avoit cru sans doute que ses fautes passées lui serviroient à se mieux conduire à l'avenir : mais il ne changea point de systême. Il usa de la plus grande sévérité pour obliger le reste des Rébelles à rentrer dans le devoir, & commença par faire mettre le feu aux grains qui se trouvoient encore à la campagne sur la fin du mois d'Août. Ces procédés révolterent tous les esprits. Ceux qui avoient persisté dans la rébellion en devinrent moins traitables : plusieurs de ceux qui avoient accepté l'amnistie reprirent de nouveau les armes. Ils s'emparerent du territoire & du fort de Sartémurata, où ils trouverent trois cents fusils, & beaucoup d'autres munitions de guerre : les désordres recommencerent dans toutes les parties de

l'Isle, & le feu de la révolte éclata plus que jamais. AN. 1735.

Les Génois firent passer en Corse les nouveaux renforts qu'ils avoient rassemblés avec peine ; mais toujours inquiétés par de petits soulevemens qui arrivoient de temps en temps dans divers endroits de leurs côtes, & qui, dans les circonstances critiques où ils se trouvoient, les obligeoient quelquefois de faire marcher des troupes, & les empêchoient de donner toute leur attention à la révolte des Corses. Il y avoit eu depuis peu quelques troubles à la Spezza. Il avoit fallu faire avancer quelques bataillons, pour prévenir les suites d'un différend survenu entre les habitans de Rezano & ceux d'Arcola. Ces embarras étoient favorables aux Rébelles, dont le parti grossissoit tous les jours. Ils remportoient souvent des avantages sur les détachemens Génois. Ils firent tomber dans une embuscade le fils de Pinello, à la tête de mille ou douze cents hommes, & le firent prisonnier avec environ la moitié de son détachement.

Leurs embarras chez eux.

Pinello proposa un armistice de six semaines, pour faciliter l'échange des

Armistice en Corse.

AN. 1735. prisonniers. Les Rébelles l'accepterent, & profiterent de la trêve pour se pourvoir de nouvelles munitions de guerre, & pour faire tranquillement leurs récoltes de vins & d'huiles. On fut fort mécontent à Gênes de toute la conduite de Pinello, & en particulier de l'armistice dont les Rébelles seuls tiroient avantage, & qu'il n'avoit fait conclure que pour retirer son fils de leurs mains. Sa dureté, qui avoit fait perdre tout le fruit qu'on avoit tiré d'abord de leur désunion, étoit encore plus condamnable. L'on proposa son rappel ; & le Sénat s'assembla * pour en délibérer.

Rappel de Pinello.

Pinello avoit des amis puissans. Les débats furent longs, & si vifs, que durant le conseil on fut obligé d'ouvrir les portes de la salle pour faire entrer la garde. Les amis de ce Sénateur convenoient de sa sévérité ; mais ils soutenoient en même temps qu'on ne pouvoit le punir pour avoir marqué de la fermeté & de la vigueur contre les ennemis de l'Etat ; que, quand on auroit des sujets réels de se plaindre de lui, sa longue expérience des affaires

* Le 28 d'Octobre.

de Corse, & la connoissance qu'il avoit AN. 1735.
acquise du génie des peuples de cette Isle, étoient des motifs de le conserver dans un emploi dont ses lumieres le rendoient plus capable que personne.

Le parti opposé à Pinello alléguoit au contraire, que ses lumieres mêmes & son expérience le rendoient plus coupable encore; qu'il avoit agi directement contre le génie des Corses; que sa sévérité hors de place avoit aliéné les esprits de cette nation, & mis dans le plus grand désordre les affaires de leur Isle; que dans la crainte d'essuyer de justes reproches il avoit souvent déguisé au Sénat la véritable situation des choses; qu'en dernier lieu il avoit sacrifié les intérêts de la République, pour procurer plus promptement la liberté de son fils; que ce n'étoit pas seulement depuis sa nouvelle administration qu'il étoit odieux aux Corses, & qu'il suffisoit pour le rappeller qu'il en fût haï, quand il n'auroit pas mérité leur haine; que l'on devoit s'apercevoir que la douceur seule pouvoit ramener les Rébelles; & que jamais on ne pourroit se flatter de leur voir des

AN. 1736. Ceux-ci recevoient souvent des arme & des munitions. La République en voya quelques galeres pour intercep ter ces petits convois, fit passer er Corse de l'argent, de l'artillerie, de vivres, & hâta le départ des troupe nouvelles qu'elle y destinoit.

Leurs nouvelles hostilités.

Rivarola en avoit besoin. Giafféri avoit tenté de surprendre la Bastie dont il savoit que les habitans étoient mal disposés pour la République : mais, comme ces dispositions venoient de leur haine contre Pinello, & que ce Commissaire général n'y étoit plus ; Giafferi apprit qu'ils étoient déterminés à se bien défendre ; & il tourna ses efforts d'un autre côté. Ses gens s'emparerent des postes qui ouvroient la communication entre Calvi & Balagna, & d'un fort important près de San-Pellégrino, après avoir battu un détachement Génois qui les avoit d'abord repoussés. Ils prirent Sartené, où ils trouverent beaucoup de munitions de guerre ; & Porto-Vecchio, qu'ils tâcherent de mettre en quelqu'état de défense. Cette ville, qui a donné le nom au Golfe sur lequel elle est située, est presque sans Citoyens, à cause du

mauvais air qui y regne ; & ceux qui l'habitent ſont contraints de s'en éloigner durant l'été. Mais elle ne laiſſe pas d'être recommandable par la commodité de ſon Port, qui eſt peut-être le plus beau & le meilleur qu'il y ait ſur toute la Méditerranée.

AN. 1736.

Ils s'étoient auſſi rendus les maîtres d'Aléria, l'une des plus anciennes villes de l'Iſle, & que les Romains avoient fondée. Elle étoit depuis longtemps dépeuplée & preſque détruite par les mêmes raiſons qui avoient fait abandonner Porto-Vecchio : mais ſon Port, quoique peu commode pour les gros vaiſſeaux, étoit de quelque importance. La conquête de pareilles places coûtoit peu ; & quoiqu'elles fuſſent par elles-mêmes peu conſidérables, il étoit de conſéquence aux Rébelles de les avoir en leur diſpoſition, parcequ'elles leur procuroient la facilité de recevoir les nouveaux ſecours qu'ils attendoient par mer de jour en jour.

Arrivée de Theodore en Corſe.

On ne tarda pas à voir de quelle nature étoient ces ſecours, & les nouveaux projets que les Rébelles avoient formés, ſans doute depuis que leurs

AN. 1736. dernieres propositions d'accommodement avoient été rejettées à Gênes. Un vaisseau Anglois, parti de Tunis, arriva vers le milieu du mois de Mars au Port d'Aleria. Un étranger vêtu à la Franque étoit sur ce vaisseau, & en débarqua avec une suite de quinze personnes. C'étoit le fameux Théodore Baron de Newhoff, dont j'aurai souvent sujet de parler par la suite. Les Chefs des Rébelles le reçurent avec de grandes marques de distinction, & le conduisirent à Campo-Loro.

On ne manqua pas d'exagérer beaucoup le nombre des munitions que ce Baron apportoit avec lui. On parloit de dix pieces de canon, de quatre mille fusils, de trois mille paires de souliers, de sept mille sacs de grains, de plusieurs caisses d'argent monnoyé, & de mille autres choses encore. A peine plusieurs gros vaisseaux auroient pû contenir tout ce dont on publioit que Théodore avoit chargé le sien, qui cependant étoit fort petit. Aussi n'y avoit-il qu'environ deux cents fusils, autant de pistolets, quelques couteaux de chasse, & quelque peu d'argent au coin de la République de Gênes & du

Roi de Tunis. Mais il étoit utile aux projets des chefs des Rébelles, d'annoncer Théodore comme un Protecteur puissant, qui avoit en main des secours considérables : car il ne s'agissoit plus du projet d'établir une République parmi les Corses. Trop d'inconvéniens & trop peu d'avantages avoient suivi ce premier plan. Un Roi convenoit mieux à ces insulaires ; & leurs Chefs avoient résolu de faire élire Théodore. AN. 1736.

Regardoient-ils Théodore comme un protecteur réel, qui par lui-même & par ses intrigues pouvoit achever de les affranchir pour toujours de la domination Génoise ? Le regardoient-ils comme un Roi de Théatre dont le rôle ne devoit durer que jusqu'à la conclusion de la piece qu'ils avoient tissue ? L'avoient-ils choisi par la nécessité d'avoir un chef pour éviter entre eux les jalousies, & donner à leurs opérations plus d'activité ? Avoient-ils été déterminés à ce choix parceque Théodore n'étant qu'un simple particulier pouvoit aisément être dépouillé, quand on le voudroit, d'un titre qu'on ne comptoit pas lui laisser toujours ? Ou

AN. 1736. au contraire avoit il paſſé dans la Corſe par les ordres de quelque Prince de l'Europe, Protecteur ſecret des mécontens, qui fomentant leur rébellion ſous le nom de Théodore, ſe réſervoit la liberté de ſe découvrir, ſi ſes intérêts le demandoient, ou de reſter éternellement inconnu, ſi les conjonctures le réconcilioient avec les Génois? Enfin agiſſoit-il au nom de ce Prince, ou ſe flattoit-il ſeulement d'en être avoué? Peut-être ne ſera-t-on jamais inſtruit des véritables ſecrets de ce myſtere politique, dans lequel n'ont pû pénétrer ceux-mêmes qui ont fait ſubir des interrogatoires aux principaux adhérans du Baron de Newhoff. Quoi qu'il en ſoit, cet étranger arrivoit pour être Roi, & il le fut. Les Chefs des Rébelles avoient préparé les eſprits à ce choix. Ils avoient fait valoir les ſervices qu'il leur avoit rendus en les délivrant par ſon crédit de la priſon où les Génois les avoient ſi long-temps détenus: ils avoient vanté ſa valeur & ſes talens militaires: ils avoient fait entendre qu'il étoit en état de fournir des ſecours puiſſans; & les Corſes, auſſi avantageuſement prévenus, n'eurent pas de peine

ne à le choisir pour Souverain. Une assemblée générale fut pour cela convoquée à Aléfano; & le Dimanche 15 Avril 1736. Théodore y fut proclamé Roi de Corse. AN. 1736.

On dressa au même temps un acte contenant les Loix fondamentales du nouveau Royaume, & les pactes & conditions que Théodore jura d'observer. Ces Loix contenoient dix-huit articles, que voici: Loix fondamentales du nouveau Royaume.

I. Le Seigneur Théodore, Baron de Newhoff, est déclaré Souverain & premier Roi du Royaume de Corse, & après lui ses descendans mâles suivant le rang d'aînesse; au défaut des mâles, ses filles selon le même rang; pourvû que ceux ou celles qui lui succéderont soient de la Religion Catholique Romaine, & résident toujours dans le Royaume, comme lui-même y devra résider.

II. En cas que le Seigneur Théodore n'ait point de descendant, il pourra se nommer un successeur, parent, qui soit Catholique Romain, & réside dans le Royaume.

III. Si les descendans du dit Seigneur, ou de celui qu'il aura établi son succes-

AN. 1736. seur, viennent à finir, le Royaume restera dans son droit de liberté ; & les peuples pourront se choisir telle forme de Gouvernement qu'ils jugeront à propos.

IV. Le présent Roi & ses successeurs jouïront de tous les droits de la Royauté, à l'exclusion néanmoins des points & articles ci-après réservés.

V. L'on nommera & établira une Diete composé de vingt-quatre sujets les plus qualifiés, dont trois résideront toujours à la Cour : & le Roi ne pourra rien résoudre sans leur consentement, soit par rapport aux impôts & gabelles, soit par rapport à la paix ou à la guerre.

VI. L'autorité de cette Diete consistera à prendre, conjointement avec le Roi, des mesures sur les affaires concernant la paix ou la guerre, & les impôts & gabelles ; à désigner les endroits du Royaume les plus convenables pour les embarquemens des marchandises du pays, & à pouvoir s'assembler en toutes occasions, & dans tel endroit qu'elle jugera à propos.

VII. Les dignités, charges, & emplois quelconques ne seront conférés

qu'aux Nationaux, à l'exclusion perpétuelle de tout étranger, quel qu'il puisse être.

VIII. Immédiatement après l'établissement de la constitution du Gouvernement, on chassera du Royaume tous les Génois; & aussitôt après la pacification du dit Royaume, il n'y restera de troupes que celles qui seront composées de Soldats Corses; à la réserve toutefois de la garde du Roi, qui pourra se servir de Corses ou d'étrangers, à son choix.

IX. Quant à présent, & tant que durera la guerre contre les Génois, le Roi pourra faire venir & employer des troupes étrangeres, pourvû qu'elles n'excedent point le nombre de douze cents; à moins que la Diete, conjointement avec le Roi, ne juge à propos de l'augmenter.

X. Aucun Génois ne pourra s'établir ni s'arrêter dans le Royaume. Il ne sera pas même libre au Roi de le permettre.

XI. Les effets & marchandises du pays, que l'on fera sortir hors du Royaume, ne payeront aucune gabelle, ni droit de sortie.

AN. 1736. XII. Tous les biens des Génois & des Rébelles du Royaume & de la patrie, compris ceux des Grecs, seront confisqués: mais on n'assujétira point à la confiscation les biens des Nationaux qui en auroient payé quelques rentes ou droits aux Génois.

XIII. Le tribut annuel, qui se tirera sur les Corses, ne pourra être au-dessus de trois livres, monnoie courante, pour chaque chef de famille: on abolira les demi-tailles; en sorte que les veuves ne seront sujettes ni à cet impôt, ni à celui d'aucune gabelle.

XIV. Le sel que le Roi fournira aux peuples ne pourra être payé plus haut que treize sols & demi, monnoie courante, pour chaque mesure de vingt-deux livres, poids ordinaire du pays.

XV. Les Villes & Cités du Royaume seront maintenues dans leur ancien droit au sujet de l'économat des vivres, par rapport à la quantité, la qualité, & la taxe des denrées.

XVI. L'on formera dans une Ville du Royaume une Université publique pour les études: le Roi conjointement avec la Diete pourvoira à son entretien;

& Sa Majeſté ſera obligée de la faire jouïr de tous les privileges dont les autres Univerſités publiques ſont en poſſeſſion.

AN. 1736.

XVII. Le Roi établira inceſſamment, pour l'honneur du Royaume, un ordre de Nobleſſe, compoſé des Nationaux les plus qualifiés.

XVIII. Tous les bois & toutes les terres labourables du Royaume continueront de demeurer aux Nationaux; en ſorte que le Roi n'y ait & n'y puiſſe prétendre d'autre droit que celui dont jouïſſoit la République.

Diſpoſitions faites par Théodore.

Après la ſignature de cette capitulation, & les cérémonies du couronnement, * Théodore nomma Giafféri & Paoli Généraliſſimes, & diſpoſa des autres dignités de ſon nouveau Royaume. Il établit des Conſeils, & régla tout ce qui concernoit l'adminiſtration politique; puis tournant ſes principaux ſoins du côté de la guerre, il ordonna des levées de ſoldats par toute l'Iſle, & leur fixa une forte paye.

Peu après on publia que deux vaiſ-

* Elles conſiſterent à mettre une couronne de laurier ſur la tête de Théodore, & à l'élever en l'air ſur leurs épaules, en le proclamant Roi.

AN. 1736. ſeaux avoient abordé à Porto-Vecchio, où ils avoient débarqué pour le nouveau Roi quelques mortiers, des bombes, des boulets, 8000 fuſils, & d'autres proviſions de guerre à proportion.

Soit que ces bruits euſſent quelque fondement réel, ou qu'ils fuſſent totalement imaginés, ils ne laiſſerent pas de produire ſur l'eſprit des Rébelles les impreſſions avantageuſes qu'on vouloit exciter en faveur du nouveau Roi.

Les Génois en furent aſſez vivement inquiétés. Le Sénat fit publier un écrit par lequel il déclaroit le Baron de Newhoff & ſes adhérans *perturbateurs du repos public, coupables de haute trahiſon & de Leze-Majeſté au premier Chef, & comme tels, dignes de toutes les punitions preſcrites par les loix.* Dans ce même écrit on débitoit diverſes Anecdotes ſur Théodore, dans le deſſein de le rendre mépriſable ou odieux.

» Nous avons appris, diſoit-on, » qu'un certain perſonnage habillé à » la Turque a débarqué dans notre » Royaume de Corſe, du côté d'Aléria, où il s'étoit rendu avec quelques » munitions de guerre, à bord d'un

petit bâtiment commandé par le Capitaine Dyek, Anglois; que cet homme, quoiqu'inconnu, a sû s'insinuer auprès des Chefs des soulevés, qui y trouvant leurs intérêts l'ont par artifice fait agréer par les Peuples; que le même personnage leur a distribué des armes, de la poudre, & quelques petites pieces d'or; & qu'il les amuse par les promesses d'un prompt & puissant secours. Comme ces circonstances sont contraires à la tranquillité des Corses nos sujets, nous avons jugé à propos de les informer de la véritable qualité & condition de cet homme. »

AN. 1736.

Ensuite, entrant dans le détail de ses vantures, on s'expliquoit ainsi. « Il tire son origine d'un Canton de Westphalie, & se fait nommer le Baron Théodore de Newhoff. Il se dit fort éclairé dans la Chymie, la Cabale, & l'Astrologie; & prétend avoir trouvé, par le secours de ces sciences, les secrets les plus importans. Mais ce n'est en effet qu'un vagabond, & d'une fortune médiocre. En Corse il se fait appeller Théodore: c'est sous ce nom qu'il s'est rendu à Paris vers l'année 1729. d'où il

AN. 1736.

» s'est retiré ensuite, après y avoir abandonné sa femme, Irlandoise de Nation, qu'il avoit épousée en Espagne, & la fille qu'il avoit eu d'elle. Déguisant à tout instant son nom & sa Nation, à Londres il étoit Allemand, à Livourne Anglois, à Gênes Suédois; tantôt prenant le nom de Baron de Napoer, tantôt celui de Sonihmer, ou de Nissen, quelquefois celui de Schmitberg, comme il paroît par ses passeports, & par diverses autres pieces.

» Sous ces différents noms, il a trouvé le moyen de vivre aux dépens d'autrui. Vers l'an 1727. il dissipa en Espagne l'argent qu'on lui avoit donné pour lever un Régiment Allemand. .... Il fut arrêté pour cinq cents quinze pieces de huit, qu'il avoit empruntées des Banquiers Jabach à Livourne, & qu'il avoit promis de faire rembourser à Cologne. Il ne sortit de prison qu'au bout de quelques mois, & sur la caution du Patron d'un petit bâtiment, comme il paroît par l'acte de son élargissement passé à Livourne le 6 de Septembre 1735. devant le Notaire Gumano;

» mano ; & comme il étoit malade, il AN. 1731.
» fut mis à l'Hôpital del Bagno, pour
» s'y guérir. Il passa ensuite à Tunis,
» où il exerça la Médecine ; puis, étant
» venu à bout par ses intrigues d'obte-
» nir des Infideles des armes & des mu-
» nitions de guerre, il les fit passer en
» Corse, où il se transporta accompa-
» né du frere d'un Médecin de Tunis,
» de trois Turcs, de deux jeunes gens
» de Livourne fugitifs de leurs mai-
» sons paternelles, & d'un Prêtre de
» Porto-Ferrajo, que les Peres Mis-
» sionnaires de Tunis ont eu des rai-
» sons d'éloigner. »

Voilà les principaux faits contenus dans l'écrit publié au nom de la République concernant Théodore. En supposant même la vérité de tous ces faits, Théodore n'en étoit pas pour les Génois un homme moins redoutable ; puisqu'il n'en fournissoit pas moins aux Rébelles des secours réels. Cependant quelque mépris que les Génois affectassent pour lui, ils ne laisserent pas de se plaindre amerement à la Cour de Londres du Capitaine Anglois qui l'avoit transporté de Tunis en Corse. Le Roi d'Angleterre voulut leur don-

An. 1736.

ner à ce sujet toute la satisfaction qu'ils pouvoient souhaiter, & envoya dans tous ses Ports l'ordre d'arrêter ce Capitaine : mais celui-ci, en ayant été informé à Smyrne, se cassa la tête d'un coup de pistolet.

Ce que l'on fait de Théodore.

Mais il est temps d'apprendre aux Lecteurs ce que l'on fait de plus certain sur un personnage qui joue dans cette histoire un rôle de quelque importance. Théodore étoit fils du Baron de Newhoff Gentilhomme du Comté de la Marck, qui avoit passé au service de la France quelques années avant la paix de Ryswick. Le jeune Newhoff, après avoir été Page chez feue Madame, obtint une Lieutenance dans le Régiment d'Alsace. Il la quitta bientôt pour s'attacher au Baron de Gortz, qui l'employa dans quelques négociations. Il eut par-là occasion de se faire connoître du Cardinal Alberoni, Ministre d'Espagne, qui le goûta, & lui donna des emplois. La disgrace de son Protecteur les lui fit perdre ; mais le Duc de Riperda répara ce malheur en lui procurant un mariage avantageux avec une des Demoiselles d'honneur de la Reine. Ce mariage ne fut pas

heureux ; & Newhoff quitta sa femme en 1719. pour repasser en France. Il fut s'insinuer dans les bonnes graces de Law, qui pendant un temps fut l'arbitre de la fortune des François. Mais Newhoff, plus fécond en ressources qu'habile à en profiter, ne tira pas plus de parti de la faveur de Law, qu'il n'avoit fait de celles d'Albéroni & de Riperda. AN. 173[illegible]

Les projets se succédoient en foule ; & aucun ne le fixoit. Il parcourut la Hollande & l'Angleterre, il passa dans le Levant, il voyagea dans l'Italie. Il étoit à Gênes en 1732. & il s'y lia avec quelques-uns des partisans secrets de la rébellion des Corses. Il leur offrit de travailler à procurer la liberté aux chefs des Mécontens, que les Génois détenoient pour lors à Savone. Il y a lieu de croire qu'il fit solliciter à la Cour de France les recommandations que ces Chefs en obtinrent ; & il passa pour avoir contribué à leur délivrance.

Après avoir signalé son crédit par ce premier service, il les assura qu'il étoit en état de leur en rendre bien d'autres s'ils vouloient traiter avec lui ; &

An. 1736. il vint à bout de les persuader de se mettre à leur tête. Si par la suite il fut soutenu par quelque Puissance, probablement il ne l'étoit pas encore. Toutes ses courses ne lui avoient produit que des dettes, & sa fortune se trouvoit si dérangée, qu'il fut obligé d'emprunter cinq Louis d'un Chirurgien, pour ses besoins les plus pressans. S'il avoit alors intrigué par l'ordre de quelque Prince de l'Europe, comme on le publia dans la suite, il n'est pas vraisemblable que dans le fort de son intrigue on l'eût laissé manquer de fonds.

Quoi qu'il en soit, il avoit promis des secours, & il alla par-tout chercher des appuis. On ignore le détail de ses négociations secrettes. On sait seulement qu'il passa à Rome, à Livourne, à Tunis; & que ce fut dans ce dernier endroit qu'il rassembla des armes & quelque argent, qu'il fit embarquer sur un petit navire Anglois avec lequel il passa en Corse, comme nous l'avons vû; se flattant, ou flattant les autres qu'il seroit fortement protégé par diverses Puissances alors peu favorables aux Génois, & auprès desquel-

les les Corses & lui se ménageoient des protecteurs. AN. 1736.

Le nombre des Rébelles augmentoit à mesure que leurs projets prenoient de la consistance, & que leurs forces croissoient. Ils bloquerent tout à la fois San-Pellégrino, San-Fiorenzo, Algagliola & Ajaccio; tandis que Théodore, à la tête d'un Corps considérable, s'avançoit vers la Bastie. De pareils efforts méritoient toute l'attention des Génois. Le Sénat fit passer en Corse quelques troupes & beaucoup de munitions.

Cependant Théodore étoit arrivé près de la Bastie avec un corps de troupes considérable, s'étoit rendu maître de quelques postes importans, & avoit commencé de détourner la petite Riviere qui fournit de l'eau douce à cette Capitale. Mais la garnison, qui étoit nombreuse, fit à propos une vigoureuse sortie, chassa les Rébelles des postes dont ils s'étoient emparés, & les força de s'éloigner. On leur fit six prisonniers. Cinq furent pendus. Le sixieme étoit un Capucin, auquel on fit grace de la vie. Les Corses ne furent gueres plus heureux devant les au- Hostilités.

AN. 1736. tres Places qu'ils bloquoient. La garnison d'Algagliola fit une sortie où elle leur tua cent hommes, & en prit cent cinquante, avec une piece de canon. Les Rébelles se bornerent donc à faire piller par des partis les environs des Places qui restoient aux Génois, & à lever des contributions dans les terres qui appartenoient aux partisans de la République.

Théodore fournit aux frais de la guerre.

Ces contributions servoient à soutenir les frais de la guerre. Théodore, pour y suppléer, fit battre quelques monnoies, la plûpart de cuivre. Elles portoient d'un côté une espece d'écusson formé de deux palmes, surmonté d'une couronne, & au milieu ces deux lettres * T. R. au revers le prix des pieces, & dans l'exergue ces mots, *pro bono publico & libertate.* ** Il fit aussi frapper quelques monnoies d'argent, mais fort petites, & en fort petit nombre. On voyoit d'un côté les armes du Royaume de Corse, & de l'autre l'image de la Ste Vierge, avec cette légende, *Monstra te esse Matrem.* On débita dans le même

* Théodore Roi.
** Pour le bien public & la liberté.

temps qu'un Corse déguisé en Capucin fut arrêté à Sestri-di-Levanté, où la tartane sur laquelle il étoit, avoit été jettée par la tempête; & on le trouva saisi d'un lingot d'or de trente-six marcs, & de plusieurs lettres, dans lesquelles il s'agissoit d'exciter un soulevement dans la petite Isle de Caprée, voisine de celle de Corse dont elle dépend. Si ces bruits étoient fonfondés, ils prouvoient que Théodore recevoit des secours secrets. Les Génois en étoient persüadés, & s'efforçoient d'en tarir la source. Ils eurent beaucoup de joie lorsqu'ils furent parvenus à obtenir des Rois d'Angleterre & de France des défenses aux sujets de ces Royaumes d'aider en aucune façon les Rébelles de Corse : mais cette joie fut diminuée par les nouvelles que l'on apprit à Gênes de divers avantages remportés par les Rébelles dans la Province de Balagna, dans le mois de Juillet.

An. 1736.

Les Génois repoussés à Isola-Rossa.

A la fin de ce même mois, le Colonel Marchelli, à la tête d'un détachement de neuf cents Génois, eut ordre de s'emparer du fort d'Isola-Rossa occupé par les Rébelles. Isola-Rossa est

AN. 1736.

une petite Isle au Nord d'Algaïola ; & qui n'est séparée de la Corse que par un bras de mer fort étroit. Le détachement Génois y passa sur des radeaux : mais il fut si bien reçu, qu'il fut contraint de se retirer avec perte de quatre cents hommes, tués, noyés, ou pris. Deux barques Génoises, qui suivoient le détachement, tomberent au pouvoir des Rébelles, qui y trouverent beaucoup de munitions de guerre & de bouche. Le Colonel Marchelli & le Major Murati furent faits prisonniers. Après qu'ils furent relâchés, on voulut leur faire leur procès, & les rendre responsables du mauvais succès de cette entreprise : mais ils se justifierent.

Evenemens de la guerre.

Théodore de son côté ne fut pas plus heureux à l'attaque du bourg de Calenzano, qu'il voulut forcer. Ses gens furent mis en fuite, & on en prit une bonne partie, dont quelques-uns furent pendus. Il eut sa revanche peu de temps après. La Province de Nebbio avoit quitté son parti, & avoit demandé aux Génois quelques troupes pour se défendre. Theodore entra dans cette Province, en chassa les troupes Génoises, leur fit à son tour beaucoup de

prisonniers, & en fit pendre plusieurs par représailles; déclarant au même temps à Rivarola qu'il feroit pendre dorénavant tous les prisonniers Génois, si l'on continuoit d'agir avec cruauté contre les prisonniers Corses. AN. 1736.

Mille Génois peu auparavant s'étoient emparés du village de Furiano qu'ils avoient saccagé: mais ce n'étoit qu'après avoir été arrêtés durant six heures dans un défilé par quarante Rébelles. Toutes ces petites actions n'aboutissoient qu'à désoler la Corse. Les Génois, trop foibles pour détruire le parti de Théodore, étoient assez forts pour ne pas craindre d'être chassés des Places qu'ils occupoient, tant que les Rébelles n'auroient pas des secours plus efficaces que ceux qu'ils avoient reçus jusqu'ici. Les Corses eux-mêmes le sentoient, & pressoient Theodore de hâter l'arrivée de ces secours puissans dont il les avoit flattés, & qu'il continuoit de leur faire espérer. L'on débitoit à Gênes qu'ils commençoient à se lasser de ces promesses qui ne s'exécutoient point; que plusieurs d'entre eux songeoient à se détacher du parti de Théodore, & à former une faction par-

AN. 1736. ticuliere ; que ces divisions avoient été au point que les divers partis en étoient venus aux mains, & que les partisans même de Théodore, irrités contre lui, l'avoient enfermé dans un château.

Ces bruits prodigieusement exagérés, s'ils avoient quelque fondement réel, n'étoient que l'effet de la politique des Génois, ou de l'artifice des Rebelles. Les premiers s'efforçoient de persuader que le parti de Théodore ne pouvoit long-temps subsister, & qu'il se détruisoit de lui-même : ils tâchoient par ces insinuations de détacher les Corses de ce parti. Les autres au contraire vouloient tromper les Génois sur le véritable état de leurs forces & de leurs affaires : ils cherchoient à les tenir dans une sécurité qui leur fît regarder comme inutiles des mesures plus vigoureureuses que celles qu'ils avoient prises jusqu'alors.

Etat des affaires de Théodore.

Il falloit cependant que l'autorité de Théodore sur ses sujets ne fût pas encore bien affermie, si le trait que je vais rapporter est vrai dans toutes ses circonstances. Théodore au milieu des troubles de la guerre & des embarras de l'établissement de sa nouvelle

Monarchie, devint amoureux d'une jeune perſonne ſœur d'un de ſes gardes. Elle reçut avec reſpect & reconnoiſſance les vœux de ſon maître : mais le frere de cette fille enviſagea d'un autre œil qu'elle un pareil honneur, la maltraita dans la maiſon même où Théodore logeoit, & inſulta le nouveau Souverain. Théodore ordonna qu'on ſe ſaisît du Garde, & qu'on le pendît à la fenêtre ; & comme perſonne ne ſe mettoit en devoir d'exécuter cet ordre, il ſe leva pour ſe jetter ſur le coupable. Mais celui-ci s'arma d'une chaiſe pour ſe défendre ; ſes camarades vinrent à ſon ſecours, & Théodore fut obligé de ſe cacher juſqu'à ce que l'orage fût diſſipé. Au reſte ſi Théodore étoit peu puiſſant lorſqu'il s'agiſſoit de l'exécution deſpotique de ſes volontés particulieres, il l'étoit beaucoup lorſqu'il étoit queſtion de l'intérêt général, & ſes affaires étoient ſur un bien meilleur pied qu'on ne le publioit à Gênes. AN. 1736.

Il avoit à Livourne des gens qui prenoient le titre *d'Agens de Sa Majeſté le Roi de Corſe Théodore premier* : ces gens recevoient ſouvent des vivres, des munitions de guerre, & de l'argent

An. 1736. pour Théodore, & expédioient des passeports pour faire transporter ces effets en Corse. Il avoit armé plusieurs barques, pour donner la chasse à celles que les Génois faisoient croiser sur les côtes de cette Isle. Il étoit maître de la Corse presque entiere, excepté des principales Places maritimes. Ses détachemens s'avançoient jusqu'aux portes de ces Places, & battoient presque toujours les détachemens qui en sortoient. Rivarola avoient été contraint de tirer une ligne depuis la Bastie jusqu'à San-Fiorenzo, pour entretenir la communication entre ces deux villes, & couvrir le petit territoire de Capo Corso. Il avoit renforcé les postes qui sont le long de la petite riviere de San-Nicolo, qui fournit de l'eau à la Bastie, d'où sa source n'est qu'à trois milles, dans la crainte où il étoit que les Rébelles n'entreprissent de nouveau le siege de cette Place, & ne détournassent cette riviere, comme ils l'avoient déja tenté.

Arrangemens & établissemens qu'il fait.

Tandis que les Génois s'occupoient de ces précautions, qui n'annonçoient rien moins que leur supériorité, Théodore travailloit à former dans son nouvel Etat des établissemens utiles, &

mettoit en œuvre tous les moyens qu'il An. 1736.
croyoit propres à le peupler, l'illustrer, & l'enrichir. Les Corses, d'autant plus jaloux d'honneurs & de distinctions que les Génois les en avoient toujours privés, avoient exigé de Théodore, par la capitulation qu'ils lui avoient fait signer en le couronnant, qu'il établiroit parmi eux un ordre de Noblesse & de Chevalerie. Il institua cet ordre, par un édit daté de Sarténé le 16 de Septembre 1736, & lui donna le nom d'Ordre de la Délivrance. Il s'en déclara Grand Maître, & y attacha quantité de prérogatives.

Il publia vers le même temps d'autres édits pour engager les étrangers à venir s'établir dans la Corse. Il exposoit que cette Isle, qui a environ quarante lieues de long, & seize de large, n'étoit qu'à demi peuplée, & n'avoit pas cent vingt mille habitans; * qu'il accordoit à tous ceux qui viendroient s'y établir autant de terres qu'ils en pourroient cultiver, une entiere liberté de conscience, & toutes les facilités

* Par le dénombrement général des Insulaires, qui fut fait au mois de Juin 1740. le nombre ne se trouva monter qu'à 126389. Voyez ce dénombrement dans la nouv. Hist. de Corse publiée en 1749.

AN. 1736. qu'ils pourroient ſouhaiter pour les manufactures & le commerce. Qu'il étoit bien loin d'imiter la tyrannie des Génois, qui avoient contribué à rendre la Corſe déſerte, ſoit en fixant le prix des productions de cette Iſle moitié au-deſſous de leur valeur, & ſe les faiſant livrer à ce prix; ſoit en défendant aux Inſulaires, ſous de groſſes peines, de travailler aux mines de leur pays; ſoit en les privant des profits qu'ils pouvoient retirer du beau ſel que l'Iſle fournit, & des pêches abondantes ſur leurs côtes, ou dans leurs rivieres & leurs étangs. Qu'il avoit redreſſé tous ces griefs; qu'il laiſſoit à chacun la liberté de pêcher, chaſſer, faire du ſel, cultiver les terres; & que, loin de s'oppoſer aux moyens que ſes nouveaux Sujets pourroient trouver pour s'enrichir, il ſeroit le premier à encourager & à récompenſer leurs travaux & leur induſtrie.

Ces avantages étoient propres non ſeulement à attirer en Corſe les étrangers, mais à faire déſerter les propres troupes des Génois, qui eſſuyoient beaucoup d'incommodités dans les villes où elles étoient comme bloquées,

Theodore enrégimenta ces déserteurs ; & si l'on en croit les Mémoires qu'il fit répandre, il en forma un Corps de huit cents hommes, à qui il donna le nom de Régiment des Gardes. Il étoit encore à Sarténé lorsque le Baron de Drost, son parent, vint le joindre. Il avoit fretté à Nice un vaisseau sur lequel il avoit apporté diverses munitions de guerre & de bouche. Mais il falloit quelque chose de plus que des munitions pour achever le grand ouvrage que Théodore avoit commencé. La face des affaires changeoit en Europe. La paix se rétablissoit en Italie. Loin de pouvoir compter sur les secours qu'il avoit espérés, à peine pouvoit-il se flatter qu'on lui continuât ceux qu'on lui avoit fournis jusques-là. Le Chanoine Orticoné, chargé de ses négociations, obtenoit peu de chose. Théodore se détermina à négocier lui-même, & à faire un dernier effort pour rassembler des forces capables d'assurer le succès de son entreprise.

AN. 1736.

Il déclara cette résolution dans un grand Conseil qu'il tint à Sarténé le 14 de Novembre, & y signa une ordonnance par laquelle il nommoit ceux

Il se détermine à aller solliciter des secours.

AN. 1736.

qui devoient commander dans les diverses parties de l'Isle durant son absence. Il se disposa ensuite au départ. Il s'embarqua à Aléria sur une tartane du port de S. Tropez en Languedoc. Tous les Chefs l'acompagnerent jusqu'au navire. Il les embrassa plusieurs fois, leur promit de les rejoindre bientôt, leur recommanda sur-tout l'union, & s'embarqua accompagné seulement de Costa son Secrétaire, & de cinq autres domestiques.

Bruits sur son départ.

Les Génois ne manquerent pas d'interpréter ce départ à leur avantage; & ils publierent une espece de manifeste, dans lequel ils avançoient que le Baron de Newhoff ne pouvant plus soutenir sa prétendue Royauté, craignant d'être la victime du ressentiment des Corses qu'il avoit trompés, étoit parti la nuit de Sarténé, s'étoit embarqué près d'Aléria, déguisé en Abbé, sur un navire Provençal qui faisoit voile pour Livourne, & n'avoit paru tranquille que lorsqu'il avoit été éloigné de l'Isle. Ils ajoûtoient qu'il auroit été pris par un bâtiment que Rivarola avoit envoyé après lui, si l'on n'eût respecté le pavillon du navire sur lequel il étoit;

qu'arrivé

qu'arrivé à Livourne, il étoit débarqué chez un particulier qu'il avoit autrefois connu ; que le lendemain il en étoit parti en chaise de poste avec son seul Secrétaire ; que s'il alloit à Naples ce ne pouvoit être que pour demander de l'emploi au Roi des deux Siciles ; & qu'il étoit si mal dans ses affaires, qu'avant que de partir de Corse il avoit vendu secretement son argenterie pour avoir de quoi faire son voyage. AN. 1736

Sans doute que ces insinuations firent quelque impression sur l'esprit des Corses ; car non seulement leurs Chefs dans une assemblée générale déclarerent publiquement, que quiconque d'entr'eux parleroit d'accommodement avec les Génois seroit mis à mort comme traître de la patrie : mais ils dresserent un acte daté de Corté le 1 de Décembre, dans lequel ils attestoient qu'ils continuoient de demeurer attachés à leur Roi Théodore par l'affection la plus tendre, & la fidélité la plus inviolable. Ils firent signer cet écrit par les Commandans des Villes, Bourgs, & Communautés de leur parti, & le firent publier par-tout. Ils ne s'en tinrent pas à de simples protestations d'at- Ecrits des Corses à ce sujet.

AN. 1737. tachement pour leur nouveau Roi ; ils vinrent de nouveau bloquer Algaïola, & brûlerent quelques villages qui reconnoissoient encore la domination de la République.

Nouveaux efforts des Génois.

Leur courage étoit relevé par l'arrivée du Chanoine Orticoné, qui avoit repassé en Corse dans les premiers jours de Décembre avec quantité de munitions de guerre. Les hostilités durerent tout le reste de l'hyver, sans avantages décisifs de part ni d'autre. Je ne fatiguerai point mes lecteurs par des détails de cette espece, où je ne suis peut-être entré que trop souvent. Les Génois sentirent la nécessité d'envoyer en Corse des forces supérieures. Ils y firent passer des recrues, des vivres, des munitions de guerre, de l'argent. Ils rappellerent leurs bannis, à condition qu'ils iroient servir dans cette Isle. Ils y transporterent quelques Compagnies levées en Suisse & chez les Grisons. Ils augmenterent le nombre des bâtimens qui croisoient pour intercepter les secours que les Rébelles attendoient : enfin ils mirent à prix les têtes de Théodore, de Sébastien Costa, de Joseph Costa, & de Michel Durazzo, l'un des

plus riches habitans de la Corse, qui avoit fourni de grosses sommes à Théodore. On promit deux mille écus à quiconque tueroit, ou livreroit quelqu'une de ces quatre personnes.

AN. 1737.

Théodore échappa aux dangers où cette proclamation l'exposoit. Depuis son départ il avoit envoyé assez fréquemment aux Corses des provisions de toute espece. Les bâtimens, la plûpart Catalans, qui les leur apportoient, prenoient en échange des huiles, & d'autres productions de l'Isle. Les Rébelles avoient r'ouvert une mine de fer abandonnée, & y avoient établi deux forges: ils avoient aussi rétabli les salines d'Aléria, & mis sur pied une manufacture de cuirs. Mais, tandis qu'ils ne manquoient de rien, les troupes Génoises bloquées dans les Villes maritimes de la Corse, obligées de tirer de Gênes tout ce dont elles pouvoient avoir besoin, manquoient souvent des choses les plus nécessaires, à cause de la difficulté des transports. Elles n'osoient sortir même pour fourager, & voyoient jusques sous les murs de la Bastie enlever les bestiaux, & détruire les moulins, sans pouvoir s'y opposer. Le mau-

Les Rébelles ne manquent de rien. Les Génois souffrent beaucoup.

AN. 1737. vais air, les chaleurs qui ſurvinrent, cauſerent des maladies qui les ruinerent inſenſiblement ; & les déſertions acheverent de les détruire. Dans ces fâcheuſes conjonctures, les eſpérances des Génois ſe releverent par une des plus favorables nouvelles qu'ils puſſent apprendre.

Théodore arrêté en Hollande.

Théodore, dont on ignoroit la marche & les intrigues, s'étoit rendu d'abord à Rome. Il y raſſembla quelque argent, & en tira ſur-tout beaucoup d'une Religieuſe nommée Fonſéca, qui jouïſſoit d'une groſſe penſion. De-là il paſſa à Turin, puis à Paris, & enfin en Hollande. Son entrepriſe l'avoit obligé de contracter des engagemens conſidérables ; & ſes créanciers le firent arrêter * à Amſterdam. Il en donna ſur le champ avis aux Chefs qu'il avoit laiſſés en Corſe, en les aſſurant que ſa détention ne feroit pas longue. Rivarola inſtruit de cette même nouvelle, & s'appercevant du mouvement qu'elle cauſoit dans le camp que les Rébelles occupoient aux environs de la Baſtie, fit crier du haut des remparts à leurs ſentinelles, que la République offroit

* Vers le mois de Juin.

de pardonner aux mécontens, aux conditions portées par le traité conclu à Corté par le Prince de Virtemberg. Le mouvement redoubla dans le camp, après qu'on y eut appris ces offres. Les Génois en tiroient un bon augure: mais ils furent détrompés, lorsqu'ils entendirent les cris redoublés de *vive Théodore*. Les Rébelles ne s'en tinrent pas là. Ils sortirent de leur camp, tomberent avec impétuosité sur un des postes avancés des Génois, y firent quelques prisonniers, & ne se retirerent qu'après avoir essuyé durant 3 heures le feu continuel de l'artillerie de la place.

AN. 1737.

Il est élargi. Sa réponse aux écrits des Génois.

La détention de Théodore n'eut point d'autres suites. Il trouva des ressources, satisfit ses créanciers, & fut élargi. Ce fut durant son séjour en Hollande qu'il fit répandre un Manifeste, en réponse à celui que les Génois avoient publié le 9 de Mai de l'année précédente. Il y déclaroit qu'il regardoit les invectives que cet écrit contenoit comme d'impuissantes clameurs. Il répondoit au reproche qu'on lui faisoit de la modicité de sa fortune, qu'elle ne l'avoit pas empêché de racheter la liberté des Corses, & d'enlever aux

AN. 1737. Génois une Couronne qu'ils ne tenoient, disoit-il, que de la pure grace des Corses, & aux dépens du Saint Siege. Il ajoûtoit que les Génois avoient réduit les Corses au désespoir; qu'ils avoient violé en dernier lieu le Traité conclu par la médiation de l'Empereur; & que, quand les Corses auroient été leurs sujets légitimes, il étoit permis de manquer de foi à ceux qui en manquent. Il faisoit sentir qu'il ne pouvoit être à juste titre regardé comme perturbateur de la Corse; puisqu'il n'étoit venu au secours des peuples de cette Isle que long-temps après que l'oppression des Génois les avoit forcés de se soulever. Il finissoit, en déclarant, en vertu du pouvoir que les Corses lui avoient donné, les Génois bannis de la Corse, & débiteurs au trésor de ce Royaume, tant pour les impositions dont ils avoient injustement joui, que pour les vexations de toute espece qu'ils y avoient exercées.

Luc d'Ornano envoya à Rivarola plusieurs exemplaires de ce manifeste, avec une lettre où il se plaignoit de l'inhumanité avec laquelle un détachement de la garnison de la Bastie avoit

massacré quelques enfans & quelques femmes qui travailloient aux nouvelles salines ; & déclaroit que les Corses traiteroient désormais les Génois avec la même rigueur dont ils usoient envers eux. Les ravages continuerent de la part des Rébelles. Les détachemens des garnisons Génoises sortoient rarement, & presque toujours sans succès. Ils réussirent cependant à s'emparer d'Isola-Rossa, & de la Tour de Fazzana, près d'Ajaccio. Ce dernier poste couvroit une assez grande étendue de terrain cultivé. AN. 1737.

La République obtient des secours de France.

Mais les Génois sentoient bien que dans l'état où étoient les choses il ne leur seroit pas aisé de soumettre la Corse avec leurs seules forces. La paix conclue entre l'Empereur & les Puissances alliées qui lui faisoient la guerre donnoit lieu à la République d'obtenir des secours étrangers. Si elle ne pouvoit se flatter d'en recevoir de l'Empereur, qui entroit en guerre avec les Turcs, elle espéroit ceux du Roi de France, qui les lui promit effectivement, après plusieurs mois de négociation.

Il fut convenu entre la France &

AN. 1737. l'Empereur, par un acte signé à Versailles le 12 Juillet 1737. que l'on maintiendroit les Génois dans la possession de la Corse. En conséquence le Roi de France conclut avec leur République le 10 Octobre suivant le Traité où furent stipulées les conditions du secours ; & un Commissaire François se rendit en Corse pour régler tout ce qui concernoit les quartiers des troupes Françoises qui devoient y passer peu de temps après.

Nouvel acte de fidélité pour Théodore signé par les Rebelles.

On débitoit déja que les Corses n'attendoient que l'arrivée de ces troupes pour s'accommoder avec la République. Théodore, qui malgré ce contretemps ne perdoit point ses desseins de vûe, écrivit à ses nouveaux sujets, pour savoir jusqu'à quel point il pouvoit compter sur eux. Les Chefs convoquerent une grande assemblée à Corté, où, loin d'y paroître dans les dispositions que les Génois leur supposoient, ils signerent le 27 de Décembre un acte par lequel ils renouvelloient leur serment de fidélité & d'obéissance à Théodore, & déclaroient jurer de nouveau sur le Saint Evangile, qu'ils étoient résolus *de ne jamais re-*

connoître

connoître d'autre Souverain que lui, & ses légitimes descendans. Ils lui envoyerent l'original de cet acte, & en firent distribuer des copies.

AN. 1737.

Rivarola fut rappellé dans ce même temps, & le Marquis Mari fut nommé Commissaire Général en sa place. Les Rébelles cependant continuoient les hostilités. Ils s'emparerent de nouveau d'Isola Rossa. La défense fut vigoureuse. Il n'y avoit que cinquante soldats dans le petit fort situé dans cette Isle. Ils résisterent jusqu'à l'extrémité, & ne se rendirent prisonniers de guerre qu'après avoir tué plus de soixante dix hommes aux assaillans. Le Lieutenant de cette brave garnison fut reconnu pour Corse, & fut empalé. Les autres furent bien traités.

AN. 1738.

Arrivée des troupes Françoises en Corse.

Enfin six bataillons François s'étant embarqués à Antibes débarquerent le soir du 5 de Février 1738. tant à la Bastie, qu'à San-Fiorenzo. Ces troupes étoient sous les ordres de M. le Comte de Boissieux, Maréchal de Camp, & avoient avec elles trois Ingénieurs, une Compagnie du Régiment Royal d'Artillerie, douze pieces de canon, & quatre pierriers. Elles

AN. 1738.

avoient été escortées par une fregate & une felouque armée en guerre, qui croiserent durant quelques mois sur les côtes de Corse.

Motifs qui retiennent les Corses dans le parti de Théodore.

Avec ce secours le nouveau Commissaire Général avoit lieu de se flatter de réduire les Rébelles. Mais ceux-ci paroissoient demeurer fermes dans le parti qu'ils avoient pris. Ils ne pouvoient espérer de jouïr sous la domination Génoise des mêmes avantages dont ils jouïssoient sous leur nouveau Roi. On avoit rétabli les salines, & les mines: la pêche étoit libre, même celle du corail: les biens ecclésiastiques avoient été, pour la plûpart, ou rendus aux familles Corses, qui par des libéralité outrées les avoient jadis aliénés en faveur des Eglises, ou avoient été employés à fonder des hôpitaux & des écoles. On en avoit usé de même par rapport aux terres possédées en Corse par les Génois, & qu'on avoit confisquées. On faisoit monter le revenu de ces terres à plus de deux millions. Il falloit renoncer à tous ces arrangemens, en rentrant sous l'obéissance des Génois. Et quand même on pourroit parvenir à traiter avec la République

à des conditions avantageuses, on avoit lieu de craindre que le nouveau traité ne fût pas plus solide que celui qui avoit été conclu par la médiation de l'Empereur, & dont l'infraction étoit le prétexte de la nouvelle rébellion. AN. 1738.

Ces réflexions furent sans doute les motifs qui empêcherent que les Corses n'acceptassent les propositions qui leur furent faites à diverses reprises au nom des Génois; qui soutinrent encore assez long-temps le parti de Théodore; & qui, lorsqu'il fut éteint, servirent à exciter des révoltes nouvelles.

Conduite de M. de Boissieux.

La conduite de M. de Boissieux fut la même qu'avoit été celle des Généraux Allemands, quelques années auparavant. Il se présenta comme médiateur, & engagea les Corses d'envoyer à la Bastie leurs Députés pour traiter de conciliation. Les Corses de leur côté agirent avec les François comme ils avoient fait avec les Impériaux: ils leur témoignerent beaucoup d'égards; & ayant appris que les troupes Françoises manquoient de vivres, ils offrirent de leur en fournir pour un prix modique. Les François répondirent à ces procédés d'une façon propre à ga-

AN. 1738.

gner la confiance des Corſes. M. de Boiſſieux, preſſé par M. Mari de profiter de quelques circonſtances favorables pour attaquer les mécontens, refuſa de le faire avant que d'avoir entendu leurs raiſons, comme il le leur avoit promis. Les Députés des Corſes ſe rendirent à la Baſtie le 28 de Mars; & les premieres négociations firent luire l'eſpoir d'un accommodement facile & prochain.

Ses négociations avec les Corſes.

Si les Corſes traitoient les François en médiateurs, ils traitoient toujours les Génois en ennemis. Les hoſtilités reſpectives continuerent juſqu'à la fin des conférences, qui durerent pluſieurs mois. Les Députés des Corſes étoient le Chanoine Orticoné, qu'on a déja vû chargé de pluſieurs de leurs négociations, Pierre Giafféri, frere du fameux Louïs Giafféri, & Thomaſini, Colonel Corſe. M. de Boiſſieux avoit diſpoſé des détachemens de troupes Françoiſes, pour empêcher que ces Députés ne fuſſent inſultés par les Génois en arrivant à la Baſtie. Dès le lendemain de leur arrivée, ils ſe rendirent chez M. de Boiſſieux, qu'ils trouverent accompagné de M. Mari, & des princi-

paux Officiers François. Cette premiere conférence fut suivie de plusieurs autres; & il fut arrêté que les Corses accepteroient la médiation du Roi de France, & donneroient pour garantie de leur acceptation six ôtages, qui seroient transportés à Toulon, avec promesse de ne point livrer ces ôtages aux Génois. Les Députés partirent le 18 d'Avril pour faire ratifier ces conventions. Ils revinrent le 7 de Mai avec les ratifications des Provinces de Balagna & de Nebbio. Les ôtages se rendirent à la Bastie, d'où ils furent transportés à Toulon, comme on en étoit convenu; & les hostilités des Corses contre les Génois furent suspendues. AN. 1738.

Théodore reparoît dans l'Isle.

Tout annonçoit une prochaine pacification, & dans ces circonstances il étoit à propos d'éloigner de la Corse le Baron de Drost, qui ne pouvoit que traverser les projets de paix. M. de Boissieux lui fit offrir un bâtiment François pour le transporter où il voudroit. Le Baron n'en profita pas; cependant il sortit peu après de l'Isle. Mais Théodore y reparut bientôt. Il étoit trop de son intérêt de s'y mon-

AN. 1738. trer, pour qu'il ne se hâtât pas d'y revenir. Apès un long & pénible voyage de quatre mois & cinq jours, il arriva avec trois vaisseaux dans le port de Sorracco, à quelques milles de Porto-Vecchio, le 13 de Septembre, à huit heures du soir. On prétend que cet armement avoit été fait par quelques Marchands Hollandois, qui avoient compté qu'en échange des munitions qu'ils envoyoient aux Corses, leurs navires rapporteroient des huiles que cette Isle fournit abondamment.

Ses tentatives. Dès que Théodore fut arrivé, il écrivit aux principaux partisans qu'il avoit dans ce canton. Il leur faisoit le détail des munitions qu'il apportoit: il parloit de trois autres vaisseaux qui devoient bientôt le joindre, & que la tempête avoit écartés: il assuroit qu'il étoit prêt de se mettre à la tête de ses sujets, s'ils lui demeuroient fideles: il marquoit en particulier au Curé de Porto-Vecchio, qu'il se présenteroit bientôt aux portes de cette ville, & qu'il comptoit que les habitans ne s'exposeroient pas aux suites dangereuses de la résistance. Mais ses tentatives eurent peu de succès. Plusieurs de ses

adhérans vinrent le ſaluer à ſon bord ; & il leur donna quelques armes. Divers Chefs ſe rendirent à Sorracco avec quelque ſuite. Il deſcendit, conféra quelque temps avec eux, fit débarquer des fuſils, de la poudre, du fer, du ſel, qu'il diſtribua aux gens qu'ils avoient amenés. Il donna des ordres pour qu'on attaquât Porto-Vecchio : mais on avoit renforcé la garniſon de cette place & des poſtes voiſins ; & malgré les réjouïſſances publiques qu'il ſçut qu'on avoit faites dans quelques diſtricts à l'occaſion de ſon retour, il ſentit bien qu'il étoit trop foible pour pouvoir rien entreprendre avec eſpoir de réuſſir. Il partit donc de Sorracco, après y avoir demeuré dix jours, & fit voile autour de l'Iſle, dans l'eſpérance qu'on lui feroit dans quelqu'autre endroit des ſignaux pour l'engager à deſcendre : mais n'en ayant aperçu nulle part, il diſparut avec ſes trois vaiſſeaux le 12 d'Octobre, après avoir eu ſoin de faire répandre dans l'Iſle une lettre par laquelle il marquoit que ſon deſſein, en s'éloignant, n'étoit point d'abandonner ſes ſujets ; qu'il étoit forcé de céder aux temps ; mais qu'il comptoit

AN. 1738.

Il ſe retire.

AN. 1738. toujours sur l'attachement de ses fideles Corses : que de leur côté ils pouvoient compter sur toute sa tendresse ; & que son éloignement ne serviroit qu'à rendre plus fréquens les secours qu'il leur avoit promis, & qui étoient devenus plus que jamais nécessaires.

Il est arrêté, puis relâché. Le navire sur lequel il étoit se conduisit à Naples. Il y débarqua, & se retira chez le Consul de Hollande avec ses deux neveux. Mais la nuit du 2 au 3 de Décembre un détachement de grenadiers se rendit chez le Consul, arrêta Théodore & ses neveux, & se saisit de leurs papiers. Théodore fut conduit en chaise à porteurs à Chiaïa, d'où il fut transporté à Gaëtte sur une galiote. Dès qu'il y fut arrivé, on le conduisit à la Citadelle, où on lui avoit préparé un appartement ; & on y laissa un Officier chargé de le garder à vûe. Il fut cependant traité avec beaucoup d'égards : il reçut les visites du Gouverneur & des principales personnes de la ville ; & on lui rendit tous ses effets. La nouvelle de Théodore arrêté occasionna de grandes réjouïssances à Gênes : mais l'on y fut aussi surpris que fâché d'apprendre peu de jours

après, qu'il avoit été remis en liberté, & qu'on l'avoit conduit sous une escorte de Cavalerie jusqu'aux frontieres de l'Etat Ecclésiastique. Il se hâta d'envoyer une felouque annoncer aux Corses cet évenement, pour rassurer ceux de son parti que sa détention pouvoit avoir allarmés. An. 1738.

M. de Boissieux avoit appréhendé les suites du retour de Théodore en Corse, & n'avoit rien négligé pour les prévenir. Il avoit fait publier dans l'Isle un ordre de se saisir de ce Baron & de ses adhérans, sous peine de l'indignation du Roi de France. Il avoit ordonné à deux frégates Françoises, soutenues de trois galeres Génoises, d'arrêter les vaisseaux de Théodore, ou de les couler à fond : mais elles n'avoient pû les joindre. Dans le même temps on fit signer aux ôtages qui étoient à Toulon, tant en leur nom, qu'au nom de leur nation, un désaveu de la démarche que quelques mécontens avoient faite en faveur de Théodore, & une promesse de n'entretenir aucune liaison avec lui, ni avec ceux de son parti.

Projet de pacification envoyé par la Cour de France.

Sur ces entrefaites on avoit travaillé à la Cour de France au projet de paci-

AN. 1738. fication de la Corſe, en conſéquence de la médiation acceptée par les inſulaires. M. de Boiſſieux ayant reçu ce projet le remit cacheté aux Députés, exigeant d'eux qu'avant que de l'ouvrir ils promiſſent de l'exécuter : mais ils ne voulurent pas ſe ſoumettre à cette condition. Peu de jours après le Reglement fut publié, avec ordre aux Corſes de s'y conformer dans quinze jours pour tout délai.

Par ce Reglement on accordoit un pardon général à tous les Corſes Rébelles qui ſe ſoumettroient à la République, & on les rétabliſſoit dans leurs biens & leurs dignités : on leur remettoit tout ce qu'ils pouvoient devoir pour les taxes & impôts, juſqu'au premier d'Octobre 1738 : on obligeoit tous les inſulaires d'apporter leurs armes, & on leur défendoit d'en avoir chez eux déſormais, ſous peine de la vie. On redreſſoit auſſi les divers griefs que les Corſes avoient allégués. Il y étoit porté que les Criminels Corſes ne ſeroient plus jugés en dernier reſſort par le Commiſſaire Général de la République, qui ſeroit obligé d'envoyer leurs procès à Gênes, après les avoir

instruits ; que dans les affaires civiles les Juges inférieurs seroient Corses, & pourroient juger en dernier ressort jusqu'à cinq cents livres, au lieu qu'auparavant il y avoit lieu à l'appel au-dessus de vingt-cinq ; que le Tribunal Supérieur seroit composé de trois Auditeurs, qui ne seroient ni Corses ni Génois ; qu'on érigeroit des Colléges en Corse pour l'instruction de la jeunesse ; que les Ecclésiastiques Corses pourroient prétendre, comme les Génois, aux dignités ecclésiastiques de la République ; que les meurtres commis en Corse seroient tous punis de mort, & que la République n'accorderoit aux meurtriers ni grace ni asyle ; que pendant cinq ans quatre familles Corses seroient annoblies chaque année, & que ces vingt familles jouïroient des prérogatives attachées à la Noblesse Génoise ; qu'enfin l'exécution de ce Traité seroit garantie par le Roi de France & par l'Empereur. Cet acte étoit signé au nom de ces deux Princes, & du Ministre de Gênes à la Cour de France. *

AN. 1739.

Il sembloit que les Corses dussent être satisfaits de ce Reglement. Il leur

La plûpart des Corses refusent de l'accepter.

* A Fontainebleau le 18 Octobre.

AN. 1738. accordoit tout ce qu'ils paroissoient pouvoir légitimement prétendre. La garantie de la France & de l'Empire devoit les assurer de l'exécution entiere de tous ses articles. Le Chanoine Orticoné ne balança pas de l'accepter au nom de la Province de Balagna, & quelques autres districts s'y soumirent sans répugnance. Mais la plus grande partie de la Corse, & les Montagnards sur-tout désavouerent cette acceptation. Ils témoignerent que la domination Génoise leur étoit insupportable; que si le Roi de France vouloit les recevoir sous la sienne, ils étoient prêts de consigner toutes leurs armes; mais qu'ils étoient résolus de ne les livrer jamais aux Génois.

On commença dès-lors à craindre que les voies de douceur ne fussent pas suffisantes pour rétablir la paix en Corse, & l'on prépara en France un nouveau renfort, pour être en état de contraindre les Rébelles par la voie des armes de se soumettre au Reglement, s'ils s'obstinoient à refuser de le faire. M. de Boissieux commença à le faire exécuter dans les districts qui l'avoient accepté. Après avoir congédié

les Députés, il fit avancer le 7 de Décembre un détachement de quatre cents hommes, qui s'établit dans différens postes à quatre lieues de la Bastie, tant pour favoriser l'exécution du désarmement, que pour mettre à couvert du ressentiment des Montagnards les districts qui consentoient à livrer leurs armes ; & les hostilités ne tarderent pas à commencer. AN. 1738.

Les mécontens attaquerent le 12 de Décembre un des postes occupés par les François : mais ils furent repoussés. M. de Boissieux marcha le lendemain avec quatorze cents hommes, dans le dessein de retirer som détachement ; ce qu'il exécuta le jour suivant, sans que les mécontens entreprissent de le charger dans sa retraite. Ils se contenterent de lui tirer grand nombre de coups de fusil, qui ne lui tuerent que huit hommes.

Hostilités entre les François & les Corses.

Il ne s'agissoit plus de conciliation avec les mécontens qui avoient refusé d'accepter le nouveau Reglement. Ils avoient tenu une assemblé où le parti de Théodore avoit absolument prévalu. Non seulement ils avoient unanimement résolu de rejetter le Reglement

Les Rébelles se déclarent de nouveau pour Théodore.

AN. 1738. proposé par la France ; ils avoient de plus dressé une sorte de manifeste qu'ils publierent, & dans lequel ils exposoient que la félicité du Royaume de Corse demandoit qu'il se choisît un Souverain, qui ne possédant point d'autres Etats pût mettre toute son attention à le gouverner ; que tel étoit Théodore qu'ils avoient élu ; que lui & ses descendans, bornés à la possession de ce Royaume, le gouverneroient par eux-mêmes, ouvriroient ses ports à toutes les nations, y entretiendroient la paix & l'abondance : Que c'étoit là le maître qu'il leur falloit, & non des Souverains qui les laisseroient à la merci de de leurs Ministres, & qui, sujets à des guerres par rapport à leurs autres Etats, forceroient à tout instant les Corses d'en partager sans intérêt les dépenses & les dangers.

Ils tinrent encore une autre assemblée dans le mois de Janvier de l'année suivante. Ils y renouvellerent leurs protestations de fidélité pour Théodore, & s'expliquerent en sa faveur dans des termes plus forts encore qu'ils n'avoient fait jusqu'alors. Ils firent un Acte par lequel ils déclaroient que

leurs députés & leurs ôtages avoient abusé de leurs pouvoirs ; qu'ils aimeroient mieux se donner aux Turcs que de se donner aux Génois ; & qu'ils reconnoissoient de nouveau pour Roi des Corses, au nom de toute la Nation, Théodore Baron de Newhoff. cet Acte fut publié, signé d'Hyacinthe Paoli & de Louïs Giafféri, & daté de la grande Place de Tavagna le 16 de Janvier 1739. AN. 1739.

Les mécontens avoient fait les plus séveres défenses à ceux de leur parti d'entretenir, sous quelque prétexte que ce fût, aucun commerce avec les Génois & les partisans de la République ; & l'on ignoroit absolument à la Bastie ce qui se passoit parmi eux. Ils avoient au contraire l'avantage d'être instruits de tout ce qui se passoit dans cette Place, par les intelligences qu'ils y avoient pratiquées. Dans l'inquiétude que ces conjonctures causoient à M. de Boissieux, il fit arrêter toutes les personnes suspectes, & fit désarmer les habitans de la Bastie : du reste, il se borna à se tenir sur ses gardes, jusqu'à l'arrivée des renforts qu'il attendoit de France de jour en jour.

AN. 1739.

Renforts arrivés de France.

Un convoi, escorté par une frégate & deux barques armées en guerre, avoit paru le huit de Janvier, faisant route vers San-Fiorenzo. Mais ce jour même il essuya une tempête affreuse qui le dispersa. Tous les bâtimens de ce convoi eurent cependant le bonheur d'arriver sans accident dans différens ports de l'Isle, avec quatre bataillons François qu'ils portoient. Il n'y eut que deux tartanes qui eurent le malheur d'échouer * sur la côte de la Balagna, à la gauche de l'embouchure de la riviere d'Ostrigoné. M. de Beuvrigny, Capitaine, qui commandoit six compagnies du Régiment de Cambrésis embarquées sur ces tartanes, sauva ces troupes par sa présence d'esprit & sa fermeté : mais il ne put les empêcher de tomber entre les mains des mécontens.

Naufrage de deux Tartanes. Six Compagnies de Cambrésis sauvées par un Capitaine.

Je ne puis me résoudre à passer légerement sur la conduite admirable de ce brave Officier. Tout lecteur sensible aux belles actions me saura gré sans doute de cette digression, qui d'ailleurs n'est point étrangere à mon sujet. Il étoit dix heures du soir lorsque la

* Le 8 de Janvier.

tartane

tartane sur laquelle étoit M. de Beuvrigny donna sur des roches avec un fracas épouvantable. Il empêcha d'abord ses gens de se jetter à l'eau, où ils auroient infailliblement péri. La tartane ayant enfin échoué à cent pas de la côte, il força les matelots le pistolet à la main de mettre leur chaloupe à la mer, & ne se sauva que le dernier, après avoir fait embarquer successivement tous les matelots & les soldats; ce qui dura près de deux heures. AN. 1739.

A peine fut-il à terre avec les trois compagnies qu'il avoit tirées de sa tartane, qu'on lui vint dire qu'il devoit penser à se sauver, & que, s'il attendoit le jour, il couroit risque d'être attaqué par les Corses. Mais il ne vouloit pas abandonner trois autres compagnies, embarquées sur une autre tartane, qui étoit échouée à peu de distance sur un banc de sable. La chaloupe de cette tartane avoit péri en voulant transporter à terre quelques Officiers & quelques soldats, dont M. de Beuvrigny reconnut les corps sur le rivage. Il résolut de secourir ceux qui étoient restés dans le bâtiment, & fit entrer ses gens dans quelques cabanes pour

AN. 1732. se réchauffer & se reposer durant le reste de la nuit. A la pointe du jour il envoya sa chaloupe débarquer ses camarades. Ils apporterent avec eux environ cent soixante coups à tirer, & soixante fusils, mais dont trente étoient sans platine, parcequ'on les avoit démontés, de peur d'accident, dans la tartane.

M. de Beuvrigny ayant fait la revue de sa troupe, qui ne montoit qu'à cent quarante hommes, fit mettre au milieu les soldats sans armes; sur les ailes les soldats avec des fusils sans platines, mais armés de leurs bayonettes: à la tête & à la queue ceux qui avoient des fusils avec leurs platines. Après ces dispositions il se mit en marche pour gagner San-Fiorenzo: dont il étoit à cinq lieues. Il eut bientôt les Corses sur les bras. Avertis du naufrage arrivé sur leurs côtes, ils se rassemblerent de toutes parts. M. de Beuvrigny passa en bon ordre, en leur présence, la riviere d'Ostriconé, ayant l'eau jusqu'à la ceinture. Il continua sa route par une montagne, malgré les coups de fusils qu'ils lui tiroient, & ausquels il répondoit de temps en

temps. Il tua quelques Corses, & eut quelques soldats blessés.

An. 1739.

Malgré l'attention qu'il avoit de ménager les munitions, elles furent bientôt épuisées. Il n'avoit plus dans toute sa troupe que cinq coups à tirer, & il avoit encore trois lieues à faire avant que d'arriver à San Fiorenzo, lorsqu'il parut un gros corps de Corses à pied & à cheval, qui se disposoit à l'envelopper. La nuit approchoit, ses gens étoient accablés de fatigues, sans guide, avec cent quarante hommes sans poudre ni plomb; il n'y avoit pas d'autre parti à prendre que de se rendre. M. de Beuvrigny ne s'y détermina qu'avec peine: il envoya son Sous-Lieutenant dire aux Chefs des Corses qu'il ne venoit pas comme ennemi, mais comme ami; que les troupes qu'il conduisoit étoient des troupes Françoises qui avoient fait naufrage sur la côte; qu'elles ne demandoient que des vivres en payant, & un guide pour les conduire à San-Fiorenzo.

Elles tombent entre les mains des Rebelles.

Mais les Corses exigerent que ces troupes livrassent leurs armes & se rendissent prisonnieres. Ils promirent seulement qu'on laisseroit aux Officiers

An. 1739. leurs épées, & qu'on ne dépouilleroit point les soldats; conditions qu'on n'exécuta point. A peine furent-ils désarmés qu'on leur prit tout ce qu'ils avoient. On les mit absolument nuds; & M. de Beuvrigny lui-même fut contraint de se laisser dépouiller. On lui donna seulement, par grace spéciale, une mauvaise culote de soldat. En cet état, on lui fit faire, & à sa troupe, plus d'une lieue de chemin, dans les rochers & dans les montagnes; & ils arriverent enfin au village de Palasca, où on logea les soldats dans des maisons abandonnées, & les Officiers chez un des habitans. Mais l'un des principaux chefs des mécontens vint voir le lendemain M. de Beuvrigny, lui fit donner des habits, & lui promit qu'on travailleroit incessamment à sa liberté.

On les remet en liberté. Un sergent & un soldat avoient trouvé moyen de se sauver, & avoient annoncé à San-Fiorenzo ce qui étoit arrivé auu six Compagnies de Cambrésis. Elles furent réclamées & délivrées peu de jours après; & M. de Beuvrigny reçut les éloges que méritoient sa présence d'esprit dans le danger, son zele pour sauver ses soldats aux

AN. 1739.

risques de sa propre vie, & la grandeur d'ame avec laquelle il avoit soutenu les mauvais traitemens qu'il avoit eu le malheur d'essuyer. On fit des plaintes aux Chefs de la Province de Balagna sur ces mauvais traitemens. Ils s'excuserent en disant que les paysans avoient pris les François pour des troupes Génoises ; mais que, sitôt qu'on les avoit reconnus, on les avoit remis en liberté. Il fallut bien se contenter de cette excuse ; & cet évenement prouva que les dispositions des habitans de cette Province n'étoient pas plus favorables aux Génois, que celles des mécontens des Montagnes.

Préparatifs des Corses & des François.

Par-tout on se disposoit sérieusement à la guerre. Les Corses faisoient des coupures le long des chemins qui conduisoient à leurs retraites, élevoient des retranchemens, bâtissoient des Forts, construisoient des redoutes. Les François de leur côté prenoient des mesures contre les entreprises que les mécontens pourroient former. Ils posterent six cents hommes à Barbaggio & à Patrimonio ; ils renforcerent les garnisons de Calvi & d'Ajaccio ; ils prirent les plus sages précautions pour

AN. 1739.

s'assurer leurs subsistance, & pour éviter les inconvéniens qui naissoient de la difficulté du transport des vivres qu'ils étoient obligés de tirer de terre-ferme : ils avoient plusieurs fois souffert du retardement de ces transports.

Mort de M. de Boissieux. M. de Maillebois le remplace.

Ce fut M. de Contades qui fit exécuter la plûpart de ces arrangemens. M. de Boissieux, depuis long-temps indisposé, avoit obtenu la permission de retourner en France : mais il n'avoit pû en profiter. Il étoit mort à la Bastie le premier de Février, généralement regretté. Il avoit été fait Lieutenant Général l'année précédente, & n'étoit âgé que de cinquante-six ans. M. le Marquis de Maillebois, aussi Lieutenant Général, & nommé depuis quelque temps pour remplacer M. de Boissieux, arriva le 20 du mois de Mars à Calvi, & se disposa sur le champ à dompter l'opiniâtreté des Corses.

Fin du Livre septiéme.



HISTOIRE DES REVOLUTIONS DE GENES.

LIVRE HUITIEME.



IL y avoit parmi les insulaires de Corse trois partis différens : celui des Corses fideles à la République, qui se bornoit presque aux habitans des principales Villes maritimes ; encore ne sçavoit-on jusqu'à quel point on pouvoit compter sur leur attachement : le parti de Théodore, qui étoit le plus nombreux, dont les Montagnards formoient la principale force, & qui,

An. 1739. Etat des affaires de Corse.

AN. 1739. maître de tout l'intérieur de l'Isle, bloquoit les troupes Françoises & Génoises dans les places où elles étoient retirées : enfin un troisieme parti, uni en apparence à celui-là, composé des Corses portés à la conciliation, qui ne soutenoient Théodore que pour obtenir de meilleures conditions des Génois ; parti caché, dissimulant ses vûes, dans lequel chacun avoit ses intérêts personnels, toujours prêt à leur sacrifier ceux de la cause commune, & à se donner au plus fort, ou à celui qui promettoit de plus grands avantages.

Plusieurs des principaux Chefs des mécontens étoient de ce parri ; mais il étoit de leur politique de paroître attachés à Théodore. Il eût même été dangereux pour eux de tenir une autre conduite. Leur autorité n'étoit pas assez affermie, pour qu'ils osassent proposer d'exécuter le Reglement publié par la France, & de consentir au désarmement : condition préliminaire qui révoltoit infiniment les Corses. Ils se mirent donc en devoir de se maintenir dans les postes qu'ils occupoient dans la Province de Balagna, où M. de Maillebois se proposoit de les attaquer

Il

AN. 1739.

M. de Maillebois attaque les Rébelles.

Il fit en effet des dispositions pour forcer Monté-Maggioré, village situé sur une petite montagne escarpée, peu éloignée d'Algaïola, & qui dans toutes les révoltes avoit servi de citadelle aux mécontens de la Balagna. Il s'empara du Couvent d'Alsiprato, situé au pied de la montagne, & y fit transporter quelque artillerie. Il ordonna ensuite qu'on coupât les oliviers pour faciliter les approches. On commença à exécuter cet ordre le 29 de Mars : cette expédition réussit assez mal. Les troupes qui y furent employées furent chargées par les Corses, & obligées de se retirer avec perte. On voulut recommencer deux jours après ; & l'on ne fut pas plus heureux. Les Corses, sensibles à la perte de leurs oliviers, s'en vengerent sur quelques prisonniers qu'ils firent. Ils massacrerent les uns sur le champ, & arquebuserent de sang froid les autres.

Il a besoin de renfort & en reçoit.

M. de Maillebois, qui ne vouloit pas les aigrir, renonça à son projet. Ces insulaires vindicatifs & cruels ne laisserent pas de continuer à faire éclater leur haine contre les François. Plusieurs Officiers & soldats de cette Na-

AN. 1739. tion furent aſſaſſinés dans les villes mêmes de la Baſtie & de Calvi. La ſévérité avec laquelle on étoit obligé de punir ces crimes indiſpoſoit les eſprits, & ne les contenoit pas. Les potences & les roues que M. de Maillebois fit élever intimiderent moins qu'elles n'irriterent. Le peu de ſuccès de ſes premieres tentatives ne ſervoit d'ailleurs qu'à encourager les mécontens. Avant que d'en former de nouvelles, il réſolut de s'aſſurer la ſupériorité, & demanda un nouveau renfort à la Cour de France, qui ſur le champ donna ordre à ſix Bataillons, à deux Régimens de Houſſards & à une Compagnie d'Arquebuſiers, de s'embarquer pour l'aller joindre.

Il traite avec les Chefs des Rébelles.

Malgré ces ſecours, il étoit difficile de déſarmer par la force un pays tel que la Corſe. M. de Maillebois, en attendant ſes renforts, employa la voie de la négociation. J'ai dit que la plûpart des Chefs des Corſes n'étoient pas éloignés d'accepter un accommodement. Ils convinrent aiſément avec les Généraux François qu'ils engageroient les Corſes à ſe ſoumettre; mais il fut arrêté qu'on les attaqueroit,

pour épouvanter les plus opiniâtres des mécontens. Les Chefs promirent donc de ne se défendre que foiblement. Après ces conventions, M. de Maillebois partit pour la Bastie, & fit ses dispositions pour les attaques projettées.

AN. 1739.

Il attaque de nouveau les Corses, & les soumet.

Le renfort qu'il attendoit étant arrivé le 2 de Mai, il fit avancer des détachemens pour se saisir des villages de la Province de Nebbio, tandis que M. de Villemur, qui commandoit à Calvi, s'empara dans celle de Balagna des gros villages de Lumio & de Corbara, & de la petite ville d'Algaïola. Les mécontens tenterent d'enlever quelques-uns de ces postes; mais ils furent repoussés. Tout le reste du mois de Mai se passa sans aucune action de conséquence de part ni d'autre.

Enfin, le 2 du mois de Juin, M. de Maillebois fit attaquer les mécontens de toutes parts. M. de Villemur commença par le village de Lavataggio dans la Balagna à quelques lieues d'Algaïola. Il étoit défendu par Jean-Baptiste Crucé, Prêtre, qui avoit fait barricader les rues, les maisons, & les Eglises, & avoit sous ses ordres, outre les

AN. 1739. habitans du village, deux cents Montagnards bien armés. M. de Villemur n'avoit avec lui d'autre artillerie que deux petits canons, qu'un mulet portoit. On parvint avec peine à les faire tirer une trentaine de coups, qui n'endommagerent que légerement les murs de quelques maisons; & il n'y avoit pas d'apparence de forcer ce poste : mais une partie de ceux qui le défendoient étoit gagnée. Crucé, contraint de se rendre, se sauva avec une vingtaine de Montagnards; & huit jours après, ayant accepté un passeport de M. de Villemur, il s'embarqua pour se rendre à Naples.

Dans ce même temps M. le Marquis du Châtel, à la tête de quatre bataillons, attaquoit le couvent des Cordeliers d'Arégno, où le Doctenr Paoli s'étoit enfermé avec soixante hommes. On envoya un tambour le sommer de se rendre; mais il ne répondit à la sommation que par un grand coup de fusil, dont le tambour fut dangereusement blessé. Une artillerie semblable à celle qu'on avoit employée à Lavataggio, tira toute la journée contre les murs du Couvent sans les endommager. Cependant

quatre cents Montagnards vinrent pour secourir ce poste; mais ils furent repoussés, & Paoli se rendit le lendemain. Monté-Maggioré s'étoit rendu la veille à l'Officier qui commandoit au poste d'Alsiprato. Les autres postes de la Balagna ne firent aucune résistance. Cette Province fut entierement soumise en quatre jours. Les Députés de ses villages, qui vouloient profiter de l'amnistie que M. de Maillebois avoit eu soin de faire publier, se hâterent de venir prêter serment de fidélité, & d'apporter leurs fusils, dont ils remirent quinze cents aux Généraux François. AN. 1739.

Dans le même temps M. de Maillebois faisoit agir dans la Jurisdiction de Bastia; & s'avançant vers Balagna il ordonna trois attaques à la fois: le Comte de Lussan marcha vers la gorge de Tenda, M. le Marquis de Crussol vers celle de Bigorno, & M. le Marquis d'Avarey vers celle de Lento. Les deux premieres attaques réussirent sans beaucoup de peine. On essuya plus de résistance à la troisieme, qui réussit aussi. Quelques jours après, les districts de Mariana, de Casinca, de Cazaconi, d'Oreza & de Rostino, tous considéra-

AN. 1739. bſes, envoyerent leurs Députés faire leurs ſoumiſſions ; & les autres Pieves les imitant, preſque tout le Pays fut déſarmé depuis la Baſtie & Calvi, juſqu'au fleuve Tavignano. Louïs Giafféri, Hyacinthe Paoli, & Brandoné, Chefs du diſtrict de Tavagna, vinrent eux-mêmes remettre leurs armes, & accepter l'amniſtie. M. de Maillebois étant parvenu à Corté, Arrighi, autre chef des mécontens, y vint faire les ſoumiſſions des diſtricts de Vénaſco, de Vico & de Ginerca. Ainſi toute la partie de la Corſe depuis Capo-Corſo juſqu'à Corté, & même au-delà, ce qui formoit près des deux tiers de l'Iſle, fut pacifiée en moins d'un mois.

Il ne reſte de Rébelles qu'à Talavo.

Dans le mois de Juillet, M. de Maillebois ordonna au Vice-Conſul de France qui réſidoit à la Baſtie, de ſe rendre dans la partie méridionale de la Corſe, pour faire publier l'amniſtie dans les diſtricts qui n'avoient point encore conſigné leurs armes. Cette publication fut ſuivie de la ſoumiſſion la plus prompte dans les diſtricts de la Rocca & de Sarténé. M. de Maillebois, après avoir encore reçu les ſoumiſſions des autres principaux Chefs

des mécontens, se rendit à Ajaccio, le 28 de Juillet, pour s'avancer de-là vers le district de Talavo, le seul endroit de l'Isle où il restât des Rébelles à soumettre. Cependant les Chefs des mécontens, qui avoient évidemment facilité la soumission de la Corse, sortirent de l'Isle; soit qu'on trouvât dangereux de les y laisser, ou qu'eux mêmes ne crussent pas y devoir rester. Vingt-sept s'embarquerent le 10 de Juillet à la Paludella sur un bâtiment François qui les transporta à Porto-Longoné. Plusieurs se rendirent à la Cour de Naples, où ils trouverent de l'emploi. Le Roi des Deux Siciles voulut voir le fameux Giafféri, qui lui fut présenté. C'étoit un vieillard, qui malgré son grand âge portoit dans ses traits toute la fierté & toute la vigueur de sa jeunesse. Il convenoit qu'il avoit passé les six dernieres années de sa vie presque toujours à cheval.

AN. 1739.

Ce qui restoit à pacifier dans la Corse étoit de peu d'étendue; mais cet ouvrage n'étoit pas le moins difficile. Les plus obstinés Rébelles s'y étoient retirés. Ils avoient à leur tête un neveu de Théodore, jeune homme de

Le Baron de Newhoff est à leur tête.

AN. 1739. 28 ans, brave & plein de résolution, déterminé à soutenir, à quelque prix que ce fût, le parti de son oncle. Il étoit accompagné du Baron de Drost son parent, qui avoit repassé dans l'Isle dès le mois de Mai sur une felouque Napolitaine. Tous deux s'étoient rendus en dernier lieu dans le village de Ziccavo, l'un des plus inaccessibles par sa situation. Le Curé de ce village, rébelle déterminé, avoit fait assembler dans son Eglise environ douze cents hommes, tant du district de Talavo que des environs. Après les avoir exhortés par un long & pathétique discours à demeurer jusqu'au dernier soupir fideles à Théodore, il célébra une Messe solemnelle, à laquelle il les fit tous communier; ensuite il les fit jurer sur l'Evangile qu'ils défendroient leur liberté contre les François jusqu'à la derniere goutte de leur sang. Ce Corps, augmenté bientôt jusqu'à trois mille homme, se sépara en plusieurs troupes, & ravagea plusieurs des districts voisins qui s'étoient soumis. M. de Maillebois fit aussitôt avancer des troupes de ce côté, & prit les meilleures mesures pour forcer ce reste de

Rébelles à laisser la Corse tranquille. An. 1732.

On ne pouvoit marcher que lentement & pied à pied. Il falloit presque par-tout frayer des routes, & s'assurer des postes qui pussent former une communication entre les divers corps de troupes qui agissoient dans les différentes parties de l'Isle. Un détachement eut ordre d'entrer dans la Piève de Castello, où il s'empara du Couvent de Chissoné dans le district de Castello, tandis qu'un autre détachement se saisissoit du village de Bastelica. Peu de jours après les Rébelles de Talavo investirent le couvent de Chissoné où il n'y avoit que deux cents hommes. Un Récollet de ce couvent les avoit déterminés à cette expédition, dont il leur avoit fait sentir la facilité. Il n'y avoit point en Corse de Rébelles plus furieux & plus obstinés que les Prêtres & les Moines. Lorsque le couvent fut investi, & que les Rébelles furent établis dans le village, un autre Moine se sauva du couvent après avoir rompu durant la nuit un réservoir, & découvrit les canaux qui y conduisoient l'eau. Les rébelles les couperent sur le champ ; & les troupes investies depuis

deux jours, sans eau ni vivres, étoient
AN. 1739. réduites à l'extrémité, lorsqu'elles furent secourues par un détachement qui les délivra.

Par les dispositions qu'avoit faites M. de Maillebois, les Rébelles se trouvoient enveloppés de toutes parts : excepté du côté de Porto-Vecchio. Cependant le bourg d'Olmetto, qui s'étoit soumis, se révolta à l'instigation d'un Récollet. On arrêta le Moine, & on le fit pendre. On soumit de nouveau le bourg situé contre Ajaccio & Sartené, & on le désarma, aussi bien que ceux des environs, auxquels on avoit laissé jusqu'alors des armes pour se défendre contre les courses des Rébelles de Talavo. Le 19 de Septembre, on fit attaquer le couvent de Tolla, * où cinq cents Rébelles s'étoient renfermés. Ils firent d'abord un grand feu : mais voyant les Grenadiers François briser les portes de l'Eglise à coups de hâche, Ils se sauverent par-dessus les murs du jardin sur la montagne voisine, où ils se maintinrent plusieurs jours : enfin, se voyant investis, & sans espoir d'é-

* Dans la Pieve de Cauro qui borne celle de Talavo au Nord.

chaper, ils furent obligés de rendre les armes. Les villages voisins n'attendirent pas qu'on les attaquât ; & il ne restoit plus que le seul village de Ziccavo à forcer. Le neveu de Théodore, qui portoit comme son oncle le nom du Baron de Newhoff, y étoit toujours avec le Baron de Drost. Secondés du Curé, ils firent des préparatifs de défense. Un Ingénieur Piémontois, qu'ils avoient avec eux, avoit construit des fortifications autour de ce village déja très-fort par sa situation seule. Quatre cents hommes déterminés s'y étoient rassemblés ; mais quoique résolus de ne se rendre qu'à la derniere extrémité, ils ne pouvoient se flatter de tenir long-temps contre les troupes que M. de Maillebois faisoit marcher pour l'attaquer.

AN. 1739.

On les chasse de Ziccavo.

Ces troupes entrerent en même temps par trois endroits dans le district de Talavo. Les unes partoient du poste de Chissoné, les autres de Bastelica ; le reste partoit de Sainte Marie d'Ornano, que M. de Maillebois occupoit avec cinq Bataillons, ses Arquebusiers, & ses Houssards. Quelques Rébelles, à la faveur des postes avantageux qu'ils

AN. 1739. avoient pris, voulurent les arrêter; mais ils furent débusqués à grands coups de fusils; & le 20 de Septembre les trois détachemens François se réunirent devant Ziccavo, ayant M. de Maillebois à leur tête.

On s'attendoit à une défense opiniâtre: mais elle n'eut été que dangereuse pour les Barons de Drost & de Neuwhoff; & ils ne crurent pas devoir la hazarder. Sommés de se rendre, ils demanderent vingt-quatre heures pour délibérer sur les conditions. Ce temps expiré, ils en demanderent encore autant; & on le leur accorda.

Ils employerent ce délai à toute autre chose qu'à projetter des articles de capitulation. Après avoir fait transporter dans les cavernes de la montagne voisine * tout ce qu'il y avoit dans le village, ils se retirerent eux-mêmes sur cette montagne avec tous les habitans & leurs troupeaux. Le vingt-deux au matin on s'apperçut qu'il regnoit dans Ziccavo un profond silence. On y entra, & on le trouva abandonné. Il n'y étoit resté qu'un Religieux malade, & une vieille femme aveu-

* La Montagne de Cascioné.

gle, qui n'avoient pû suivre les autres. AN. 1739.

On ne tenta pas de forcer ces gens retranchés sur le sommet de la montagne. On comptoit que la faim les obligeroit bientôt d'en descendre; & la saison des pluies, qui approchoit, ne pouvoit leur permettre d'y faire un long séjour. M. de Maillebois retourna à Ajaccio, laissant dans Ziccavo huit cents hommes aux ordres de M. de Larnage, pour observer les Rébelles, qui les uns après les autres venoient chaque jour se rendre & demander grace. Le Curé de Ziccavo vint aussi lui-même le 21 d'Octobre. Il demanda pardon à genoux, & l'obtint à condition qu'il sortiroit de l'Isle. Mais les Barons de Newhoff & de Drost, avec une vingtaine de Corses qui leur restoient, eurent le courage de soutenir les rigueurs de la faim & du froid jusqu'à la fin de Novembre. Alors les troupes Françoises ayant évacué Ziccavo, ils revinrent dans ce village, où ils ne tarderent pas à rassembler des partisans en assez bon nombre, & à recommencer leurs courses. Comme les neiges fermoient les chemins, M.

Ils y reviennent.

AN. 1739. de Maillebois ne put faire marcher des troupes, pour réprimer ces désordres, avant la fin du mois de Février de l'année suivante.

Les François avoient besoin de repos. Obligés depuis près de neuf mois de courir tous les jours les montagnes par des chaleurs excessives, manquant souvent de vivres, accablés par des marches pénibles & continuelles, les soldats & les Officiers étoient rendus, de miseres & de fatigues. On ne crut pas devoir prolonger leurs travaux pour achever de détruire le petit parti des Rébelles, qui n'étoit pas fort redoutable. On regarda la Corse comme entierement pacifiée. Les Houssars repasserent en France dès le mois de Novembre. Les ôtages Corses, qui avoient été transportés à Toulon, furent mis en liberté le mois suivant; & le Roi de France fit déclarer à la République que ses engagemens étoient remplis, & que la Corse étoit soumise. Il fit ajoûter au même temps que cette tranquillité ne pouvoit être regardée comme un état stable & permanent, qu'autant qu'on la fixeroit par une administration douce. Que les Génois de-

voient désormais s'appliquer à regagner la confiance des Corses, & à devenir leurs maîtres par choix, après l'avoir été par la force. AN. 1739.

On achève de pacifier la Corse.

Les environs de Ziccavo continuoient cependant d'être désolés par les partisans de Newhoff; & ces lieux n'étoient pas les seuls où il se commît des ravages. Des bandits, rassemblés dans diverses montagnes de l'Isle, exerçoient impunément des brigandages; & l'on eut beaucoup de peine à les détruire. Les uns furent tués, quelques autres furent pris; & la sévérité avec laquelle on les punit intimida le reste. M. le Marquis de Villemur arrêta avec plus de gloire & moins de peine une autre source de désordres. D'anciennes haines, jamais oubliées chez un peuple qui pousse à l'excès la soif de la vengeance, divisoient la plûpart des familles Corses. Ces animosités, qui avoient souvent autrefois excité dans l'Isle des divisions funestes, éclatoient sur-tout dans la Province de Balagna, qui tous les jours étoit souillée de meurtres. M. de Villemur rassembla dans un couvent les Chefs de ces familles ennemies, & leur fit un discours

AN. 1739. ſi touchant, qu'il les porta à ſe réconcilier. Tous s'embraſſerent en le comblant de bénédictions, & ſe jurerent un mutuel pardon aux pieds des Autels.

On pourſuit Neuhoff.

Le parti de Newhoff ne ſe ſoutenoit que dans l'eſpérance d'un ſecours prochain. Effectivement un pinque, chargé de vivres & de munitions, s'étoit approché de la côte de Porto-Vecchio, pour tâcher de remettre ces ſecours aux mécontens. Mais ce pinque fut enlevé par une frégate Françoiſe. Ce contretemps ne découragea point le Baron de Newhoff. Il ſavoit que Théodore ſon oncle parcouroit l'Italie & l'Allemagne, & devoit bientôt paſſer en Angleterre, qui entroit pour lors en guerre avec l'Eſpagne : que dans la poſition où ſe trouvoient les affaires de l'Europe, il étoit peut-être à la veille de circonſtances favorables. Réſolu par ces raiſons de ne quitter la partie qu'à la derniere extrémité, il refuſa les facilités qu'on lui propoſa pour ſortir de l'Iſle. Les neiges étant fondues, on fit

AN. 1740. marcher cinq cents hommes pour le

Il ſort de l'Iſle.

chaſſer de nouveau de Ziccavo. Il fut obligé de ſe ſauver encore une fois dans

AN. 1740.

dans les montagnes. Errant de caverne en caverne, vêtu des habits grossiers des paysans de la Corse, de peur d'être reconnu, manquant souvent des choses les plus nécessaires à la vie, toujours accompagné du Baron de Drost & de quelques gens attachés à sa fortune, dont plusieurs furent trouvés morts de froid & de faim, il parcourut les montagnes de Conca, puis osa regagner celles de Ziccavo, & parut dans les environs de Talavo & de Fiumorbo.

Il fut attaqué par un détachement de troupes Génoises, commandé par Ignatio Capponé. Il se battit en désespéré; & l'Officier Génois ayant été tué, le détachement prit la fuite. Retiré dans des lieux inaccessibles, on le crut sorti de Corse; mais il étoit caché dans des rochers où il demeura deux mois entiers.

Il y a de ces rochers en Corse, & sur-tout dans le district de Talavo, qui forment des cavernes fort spacieuses, & dont l'ouverture, qui est au-dessus, ne peut être apperçue de ceux qui passent au pied. C'étoit dans ces antres que descendoit Newhoff, lorsqu'il étoit suivi de trop près. Il se hazarda

AN. 1749. d'en sortir au mois d'Août, & fut attaqué de nouveau. Il eut encore le bonheur d'échapper. Enfin, n'ayant plus d'espérance de renouveller les troubles, il consentit à s'embarquer. Il vint à Olmetto le premier Octobre, & y fit sa soumission entre les mains du Commandant François. Le 3 il partit pour Livourne où il débarqua avec le Baron de Droft & quatorze ou quinze Corses en très-mauvais équipage.

Précautions pour affermir la tranquillité.

Cependant M. de Maillebois, occupé du soin d'affermir pour toujours la tranquillité qu'il venoit de rétablir, faisoit démolir les forts inutiles, réparer les autres, augmenter les fortifications des places maritimes, arrêter les malintentionnés, sur-tout les Prêtres & les Moines, plus dangereux que les autres par le pouvoir qu'ils avoient sur l'esprit des Corses, & punir avec la derniere sévérité ceux qu'on trouvoit avec des armes. Quoiqu'en exécution du Reglement qu'il avoit fait publier la Corse entiere parût être désarmée, il savoit qu'il s'y trouvoit encore des armes en grand nombre, que les habitans avoient ou enfouies dans la terre,

ou cachées dans les montagnes, & même dans les tombeaux. Il fit saisir toutes celles qu'il put découvrir, & les remit aux Génois qui les firent transporter à Gênes. Il n'y avoit que six mille fusils ou pistolets ; & il étoit probable qu'il en restoit bien davantage dans l'Isle : ce qui donnoit lieu de croire que les Corses ne cédoient qu'aux temps, & que les troubles ne tarderoient pas à renaître après le départ des troupes Françoises. Cet instant n'étoit pas éloigné. La mort de l'Empereur Charles VI. ayant changé la face des affaires de l'Europe, M. de Maillebois, à qui les services qu'il venoit de rendre avoient mérité le Bâton de Maréchal de France, reçut ordre de repasser avec ses troupes. Il partit avec six bataillons au mois de Mai 1741. & les dix autres le suivirent de près. Les Génois eurent soin d'envoyer du monde en Corse, pour y remplacer les François.

AN. 1740.

AN. 1741.

M. de Maillebois repasse en France avec ses troupes.

Le Marquis Dominique-Marie Spinola, qui avoit été Doge en 1732. avoit été nommé pour succéder à M. Mari dans la Charge de Commissaire Général de Corse, & étoit passé dans

AN. 1741. cette Isle à la fin de Juin 1740. âgé pour lors de 78 ans. Il avoit malgré son grand âge accepté cette place, parcequ'il étoit fort affectionné aux Corses, parmi lesquels il étoit né, dans le temps que son pere les avoit gouvernés. Porté par inclination à les traiter avec bonté, il reçut avec plaisir les instructions pleines de douceur que lui donna la République. Elle sentoit combien il étoit important pour elle de gagner les cœurs des Corses, & elle cherchoit sincerement à les contenter. On a vû qu'un de leurs principaux griefs étoit que ceux de leur nation n'avoient point de part aux honneurs Ecclésiastiques : elle proposa au mois de Mai 1741. pour les Evêchés de Nebbio & de Sagone, deux Corses qui y furent nommés par le Pape. Cette nouvelle causa une grande satisfaction aux Insulaires : mais la République en tira peu de fruit.

Au mois de Septembre, le dernier convoi des troupes Françoises étant * parti, le Marquis Spinola fit publier un pardon général pour tous ceux qui avoient offensé la République. A la

* Il mit à la voile le 10.

faveur de cette amnistie, plusieurs des mécontens, ausquels on n'avoit fait grace qu'à condition qu'ils sortiroient pour toujours de l'Isle, y reparurent, & n'y apporterent pas des intentions pacifiques. Les bandits, qui s'étoient maintenus dans quelques montagnes, d'où sous le nom de mécontens ils faisoient des courses dans les environs, continuerent d'exercer leurs brigandages, & ne voulurent point profiter du nouveau pardon. Les autres Corses achetoient des armes des déserteurs Génois, qui étoient en assez grand nombre. Ils faisoient des provisions de sel, de cuirs, & des autres choses dont ils prévoyoient pouvoir manquer, si les troubles recommençoient. Toutes ces démarches n'annonçoient aux Génois rien de favorable.

AN. 1741. Les Corses semblent se préparer à de nouveaux troubles.

Le Reglement publié par la France n'étoit qu'un préliminaire. Il devoit être suivi d'un Reglement pour la Régence de l'Isle; & les principaux articles devoient concerner les impôts & les taxes que devoient désormais payer les Corses. Ces Insulaires attendoient ce Reglement avec une grande impatience, & paroissoient disposés à re-

AN. 1741. muer de nouveau, s'il ne répondoit pas à leurs espérances. M. Etienne Vénéroso, nommé Commissaire Général de Bonifacio, fut chargé de porter en Corse ce Reglement, & partit de Gênes le 23 de Novembre. Il arriva le 8 de Décembre à la Bastie pour conférer avec le Marquis Spinola, auquel il amenoit quelques troupes. Spinola avoit déja reçu des renforts, & en avoit demandé de nouveaux. Le nombre des mécontens réfugiés dans les montagnes s'augmentoit insensiblement. Un détachement de cent cinquante hommes, envoyé au mois de Novembre pour faire cesser leurs brigandages, s'étoit trouvé trop foible, & avoit été obligé de s'arrêter en chemin; & il fut aisé de s'appercevoir qu'il s'en falloit bien que les Corses eussent rendu toutes leurs armes.

AN. 1742. Les désordres recommencent.

Au mois de Janvier 1742. les mécontens, au nombre de plus de trois cents, attaquerent le couvent de Rostino, occupé par des troupes Génoises. Ils ne purent le forcer: mais ils le tinrent bloqué durant six jours, & ne se retirerent qu'en promettant de revenir bientôt en plus grand nombre.

Le district de Rostino dans la Jurisdiction de la Bastie, & celui de Cazacconé, étoient ceux où l'on voyoit le plus de mécontens. On résolut d'armer contre eux les Corses bien intentionés, qui, las de révoltes & de guerres civiles, offroient aux Génois de les aider à réprimer les nouveaux troubles dont on paroissoit menacé. On défendit au même temps, sous les plus grosses peines, aux Armuriers de l'Isle, de travailler aux armes à feu pour aucun Corse, sans une permission expresse. On punit ceux des mécontens qu'on fit prisonniers avec une sévérité capable d'intimider les autres. On arrêta les personnes suspectes, & on en bannit plusieurs. Mais douze de ces exilés reparurent en Corse dès le mois d'Avril, & apporterent avec eux des fusils & des munitions. La mauvaise volonté de plusieurs Pieves se manifesta, & tout annonça un soulevement prochain. AN. 1742.

Ces nouvelles affligeoient fort les Génois. L'Empereur Charles VI. qui les protégeoit, étoit mort. La France étoit trop occupée des affaires générales de l'Europe, pour donner beaucoup

AN. 1742.

Autres inquiétudes des Génois.

d'attention aux affaires particulieres de la Corse. L'Espagne étoit en guerre avec l'Angleterre. Toute l'Europe prenoit les armes. Résolus à la plus exacte neutralité, les Génois craignoient les suites de la neutralité même, qui n'oblige jamais, & mécontente souvent. Ils avoient des ennemis puissans, & ils ne l'ignoroient pas. Dès 1734. la Cour de Sardaigne avoit réveillé des prétentions sur diverses parties de leur Domaine de Terre-Ferme. Ils avoient eu depuis de fréquentes difficultés avec cette Cour. Ils s'étoient trouvés même obligés de garnir leurs frontieres à diverses reprises. Tantôt il s'agissoit de régler les limites, tantôt de pratiquer un chemin sur les terres de la République pour conduire de Loano en Piémont. Ces différends avoient été terminés à l'amiable; mais on craignoit des prétentions ultérieures qui n'ont que trop éclaté depuis. Ajoûtez à cela l'inquiétude que les Génois avoient des mouvemens de Théodore à la Cour d'Angleterre, sur-tout depuis que cette Cour paroissoit mécontente contre Gênes, dans qui elle prétendoit remarquer de la partialité en faveur des Espagnols.

Espagnols. Je ne parle point des Corsaires de Barbarie, qui continuoient depuis bien des années de troubler le commerce de la République. La Bulle qu'on avoit obtenue du Pape, pour publier une Croisade contr'eux, avoit produit peu d'effet; & en dernier lieu ils avoient profité du désarmement de la Corse, pour faire des descentes sur les côtes de cette Isle, & en enlever les habitans.

AN. 1742.

Reglement concernant les taxes sur la Corse.

Dans de pareilles circonstances les Génois ne pouvoient rien souhaiter avec plus d'ardeur, que de pacifier la Corse; & ils y donnerent tous leurs soins. Il fut arrêté que douze Députés, nommés par les diverses Provinces de l'Isle, après avoir examiné les articles du nouveau Reglement, & les avoir approuvés, l'accepteroient au nom de tous les habitans. Ces Députés se rendirent à la Bastie, & après plusieurs conférences retournerent rendre compte des articles de ce Reglement, qu'ils inviterent les Corses d'accepter. Ils revinrent le 21 de Mai: mais les réponses qu'ils apporterent n'étoient rien moins qu'une acceptation. Le principal article du Reglement proposé étoit la

AN. 1742. taxe que les Corſes devoient payer à la République par chaque feu. Le Reglement la fixoit à ſix livres. Les diſtricts les mieux intentionnés ne vouloient payer que cinquante ſols : quelques-uns refuſoient abſolument de ſouffrir aucune impoſition : d'autres demandoient que le prix du ſel & de la taille fût remis ſur l'ancien pied, & que les droits ſur le bled & l'huile fuſſent ſupprimés. La Province de Balagna en particulier ne vouloit rien conclure ſans les ordres & la garantie du Roi de France. Les Députés préſenterent à Spinola un Mémoire où ces diverſes propoſitions étoient détaillées : Spinola ne conſentit à le recevoir qu'après que les Députés ſe furent déterminés à y faire quelques changemens ; & il l'envoya à Gênes.

Ces changemens déplurent fort aux Corſes. Les principaux habitans de la Balagna, ayant ſû qu'on avoit rayé ce qui concernoit la garantie de la France, déſavouerent les Députés, & ſignerent une proteſtation contre leurs démarches & contre le Mémoire qu'ils avoient préſenté. Leurs voiſins habitans de la Pieve de Caccia les imite-

rent, & se préparerent à soutenir leurs prétentions par les armes. Spinola de son côté avoit fait renforcer quelques postes, & en avoit retiré d'autres qui auroient pû être enveloppés. Il reçut au mois de Septembre un renfort de six cents hommes, & fit marcher un détachement pour contenir les habitans de la Balagna qui commençoient à remuer : mais ce détachement fut obligé de se retirer après avoir eu quelques soldats tués. Enfin Spinola ayant reçu de Gênes le Reglement tel que la République vouloit qu'il fût publié, il fit faire cette publication le 5 de Novembre. La nouvelle taxe qu'on y établissoit étoit de quatre livres huit sols quatre deniers par feu, & la perception de ce droit, & des autres impôts dont ce Reglement contenoit le nouveau tarif, fut fixée au commencement du mois de Décembre suivant.

AN. 1742.

Quelque modique que fût cette nouvelle taxe, les Corses ne se montrerent pas disposés à la payer. On se prépara à les y forcer; & le Major Franceschi se présenta aux portes de la petite ville d'Ampugnano, * avec un corps de

Les Corses refusent de s'y conformer.

Les troubles renaissent.

* Dans la Pieve qui porte ce nom, Jurisdiction de la Bastie.

AN 1742. troupes pour exiger le payement du nouveau droit. Il trouva les portes fermées, & se mit en devoir de les rompre. Mais les habitans, qui avoient pris les armes, sonnerent le tocsin, firent des feux pour avertir les districts voisins de ce qui se passoit, tirerent sur le détachement de Franceschi, lui tuerent quelques soldats, & l'obligerent de se retirer avec précipitation à Rostino. Un autre détachement, qui voulut exiger la taxe à Campo-Loro * dans le mois suivant, ne fut pas plus heureux; & l'on apprit dans le même temps qu'il s'étoit tenu deux assemblées, l'une dans la Pieve de Caccia, l'autre dans celle d'Orezza, où les Corses de ces districts avoient résolu de périr les armes à la main, plutôt que d'accepter le nouveau Reglement.

AN. 1743.

Nouvelles tentatives de Théodore, soutenu des Anglois.

Théodore n'avoit pas oublié la Corse ni ses projets. Les circonstances étoient plus que jamais favorables à ses vûes; & il tâcha d'en profiter. Il s'étoit rendu en Angleterre, où il avoit cru trouver des ressources. Les Anglois, comme je l'ai dit, pensoient avoir des raisons de se plaindre de la

* Pieve contiguë à celle d'Ampugnano.

République de Gênes ; & il leur offroit l'occasion de la chagriner. Il revint en Italie sur un vaisseau Anglois qui toucha à Ville-franche, & de-là arriva à Livourne. Grand nombre de Corses exilés, & la plûpart des Chefs sortis de l'Isle à la fin des derniers troubles, se rendirent à son bord. Le Général Breitwitz s'y transporta aussi avec le Consul Anglois, & eut avec Théodore une conférence de plusieurs heures. Enfin, la nuit du trente Janvier, Théodore partit pour la Corse avec ceux de ces Insulaires qui l'étoient venus trouver dans son vaisseau, accompagné d'un autre vaisseau de guerre Anglois. AN. 1743.

Quelques jours auparavant, il avoit fait passer dans cette Isle son Secrétaire nommé Vinufs, qui y avoit répandu un écrit, où Théodore, prenant toujours le titre de Roi de Corse, annonçoit à ses sujets son retour prochain, les secours qu'il amenoit, & les efforts qu'il étoit en état de faire pour leur délivrance. Il leur promettoit positivement la protection du Roi d'Angleterre, & leut faisoit entendre qu'il étoit prêt d'arriver avec plusieurs vaisseaux

AN. 1743.

Anglois, des troupes de débarquement, des munitions, & des armes. Il parut effectivement peu de temps après sur les côtes de Corse avec ses deux vaisseaux, & aborda à Isola Rossa[1], où il débarqua des armes & de la poudre. Il somma quelques petits forts de se rendre, & arrêta divers petits bâtimens Génois qui passoient d'un endroit de la Corse à l'autre.

Il ne réussit pas.

Mais cette tentative n'eut pas de suites. Soit qu'il ne trouvât plus dans les Corses les mêmes dispositions qu'autrefois; soit que ses mesures secrettes eussent été déconcertés par quelques contretemps qu'il n'avoit pas prévûs, il se retira au bout de quelques jours, & ne reparut plus. Son Secrétaire resta encore quelque temps dans l'Isle: mais y étant inutile, on lui envoya de Livourne un vaisseau sur lequel il s'embarqua.

Plaintes des Génois à la Cour de Londres.

Les Génois, alarmés de la nouvelle entreprise de Théodore, donnerent ordre à M. Gastaldi, leur Ministre à Londres, de présenter au Roi un Mémoire, dans lequel la République témoignoit sa surprise de l'appui que Théodore paroissoit avoir trouvé auprès

de la Cour Britannique. Elle exposoit que lorsque la France s'étoit engagée de pacifier la Corse, ce Traité avoit été communiqué au Roi d'Angleterre ; qu'on l'avoit alors supplié de joindre sa garantie à celle du feu Empereur & de Sa Majesté très-Chrétienne : que, quoique Sa Majesté Britannique n'eût pas accédé à ce traité, Elle avoit cependant agréé les marques d'attention que lui donnoit la République ; & qu'elle avoit défendu, par un ordre exprès & public, à tous vaisseaux portant pavillon Anglois, d'avoir aucun commerce avec les Corses Rébelles : Que la République ne formoit aucune conjecture sur les secours que Théodore & les Rébelles de Corse venoient de recevoir des vaisseaux Anglois ; qu'elle ne pouvoit cependant s'imaginer que les Officiers de ces vaisseaux eussent agi en leur nom, & par des vûes d'intérêt : mais qu'elle étoit d'ailleurs persuadée que, si le Roi croyoit avoir quelques sujets de mécontentement contre la République, il auroit daigné le lui faire savoir, afin qu'elle pût se justifier d'une façon convenable. Le Roi fit répondre au Député de Gênes qu'il ne prenoit

AN. 1743.

AN. 1743. aucun intérêt à Théodore, & que les Officiers de ses vaisseaux avoient agi sans son ordre.

Les Génois, médiocrement rassurés par cette réponse, se tinrent plus que jamais sur leurs gardes. Ils avoient depuis long-temps mis à prix la tête de Théodore : ils porterent ce prix jusqu'à quatre mille cruzades. Ils firent les meilleurs dispositions pour s'opposer aux descentes ; & ne prenant pas moins de précautions contre les habitans de l'Isle, ils répareren les Places, renforcerent les garnisons, & rassemblerent un corps de troupes aux environs de San-Fiorenzo & du Port de Volo, postes importans qui couvroient le plat pays des environs.

Progrès des Rébelles.

Ces précautions devenoient de jour en jour plus nécessaires. La révolte s'accréditoit. Les Génois étoient revenus à Ampugnano, en avoient chassé les Rébelles, & avoient mis leurs maisons au pillage : mais ces derniers s'étoient emparés de la Tour de la Paludella sur la côte de la Pieve de Moriani, & d'autres corps de Révoltés s'étoient rendus maîttes de la Tour de Sorracco près de Porto-Vecchio ;

& de la Ville de Corté au milieu de l'Isle. Ils avoient tenu diverses assemblées, & s'y étoient choisis des Chefs. Ils avoient levé des Compagnies, à qui ils avoient assigné des quartiers dans le district de Campo-Loro. Ils avoient défendu à leurs partisans sous de grosses peines d'avoir aucune communication avec les Génois. Ils avoient renvoyé en liberté les soldats qu'ils avoient faits prisonniers : mais ils avoient gardé leurs armes & leurs habits. Au reste ils ne parloient plus comme autrefois de se soustraire pour toujours de la dominations Génoise. Ils ne demandoient que la diminution des taxes, la liberté d'avoir des armes, & quelques autres avantages. Mais ce qui éloignoit fort l'espoir de la conciliation, c'est qu'à mesure qu'on leur accordoit une partie de leurs prétentions, ils en formoient de nouvelles.

AN. 1743.

Négociations avec eux.

Le Marquis Spinola étoit mort le 22 de Février. M. Justiniani fut nommé pour le remplacer, & arriva à la Bastie le 30 de Juin, apportant avec lui beaucoup d'argent, de l'artillerie, & des munitions de guerre & de bouche. Après avoir écouté les propositions des

AN. 1743. mécontens, il leur offrit la liberté du port des armes, le rétablissement des impôts sur l'ancien pied, avec cette clause, qu'ils ne pourroient être augmentés que du consentement des Députés des douze principaux districts de l'Isle ; la nomination à l'Evêché d'Aléria, & aux principaux emplois de Magistrature & de Finance de la Corse, en faveur des naturels du pays. Ces offres parurent d'abord satisfaire les Corses, & l'on ne doutoit pas que l'on ne terminât incessamment sur ce pied là : mais, lorsqu'on étoit sur le point de finir, les Députés des mécontens firent de nouvelles demandes par forme d'extension & d'addition.

Nouvelles prétentions de leur part. Ils vouloient qu'il n'y eût dans toute l'Isle qu'une seule ville dont le Gouverneur ne fût pas Corse ; qu'on ne nommât que des Corses pour remplir toutes les Magistratures ; qu'il y eût deux Tribunaux, l'un à la Bastie, l'autre à Ajaccio, où les affaires criminelles se jugeassent en dernier ressort ; que l'ancienne Noblesse de l'Isle jouît des mêmes prérogatives que les Nobles Génois ; que les Corses eussent la liberté d'établir toutes sortes de manufactures,

& d'exploiter les mines de leur Isle ; que leur commerce fût libre, & qu'il n'y eût aucune imposition sur la sortie ou l'entrée des marchandises, quelles qu'elles fussent ; que ces concessions fussent garanties par les Puissances que les Corses choisiroient, & qu'on ne pût faire à l'avenir aucunes conventions nouvelles entre les Corses & les Génois, sans qu'elles fussent ratifiées par les principaux habitans de tous les districts de la Corse. Justiniani envoya sur le champ à Gênes ces prétentions nouvelles ; & en attendant la réponse de la République, la Corse fut assez tranquille. On n'attaquoit point les mécontens ; ils vivoient dans l'indépendance ; on n'exigeoit point les taxes ; & à ce moyen ils ne troubloient point les Génois dans leurs possessions. Elles n'étoient pas fort étendues. Elles se bornoient aux principales places maritimes, & aux districts de Capo-Corso & de Nebbio : les mécontens étoient les maîtres dans tout le reste de l'Isle. An. 1741.

La Corse ne donnoit plus aux Génois leurs principales inquiétudes. Résolus de satisfaire les mécontens en leur accordant la meilleure partie de leurs de-

Allarmes causées aux Génois par les Anglois.

AN. 1743.

mandes, ils regardoient cette affaire comme facile à terminer. D'autres objets bien plus importans attiroient leur attention, & leur causoient de vives alarmes La guerre s'allumoit de plus en plus dans l'Europe, & l'Italie en étoit un des principaux Théatres. Les Anglois paroissoient toujours persuadés que la République de Gênes favorisoit l'Espagne : remplis de cette idée, la flotte formidable qu'ils avoient dans la Méditerranée avoit exercé diverses violences sur les côtes de Gênes. Au mois de Septembre de l'année précédente, les Commandans de cette flotte avoient fait piller plusieurs magasins formés dans différens endroits de l'Etat Génois, sous prétexte que ces magasins appartenoient aux Espagnols. La République avoit porté ses plaintes à la Cour de Londres, où l'on avoit désavoué ces procédés ; mais ils ne laisserent pas d'être réitérés depuis.

La neutralité du port de Gênes violée.

Les Espagnols, profitant de la neutralité de l'Etat de Gênes, continuoient de faire entrer en Italie, par les ports de cet Etat, des troupes & des munitions. La flote Angloise ne croisoit dans la Méditerranée que pour

intercepter ces convois fréquens ; mais ils se déroboient presque tous à sa vigilance. En dernier lieu plusieurs bâtimens Catalans & Majorquains, chargés d'artillerie pour l'armée Espagnole, trouverent le moyen d'entrer dans le port de Gênes, sans que les Anglois eussent pû les en empêcher. Quelque temps après, * une escadre Angloise s'approcha de Gênes, & exigea que la République contraignît ces bâtimens de sortir. On se plaignit de cette nouvelle violence : mais le Commandant de l'escadre insista, menaçant, si l'on tardoit davantage, de brûler les bâtimens dans le port même. La République, cherchant toujours à éviter les extrémités, eut recours à divers expédiens. Enfin, après bien des négociations, elle fut obligée de consentir que l'artillerie dont ce convoi étoit chargé seroit portée à San-Bonifacio, dans l'Isle de Corse, pour y demeurer jusqu'à la paix entre l'Angleterre & l'Espagne ; ce qui fut exécuté sur le champ. AN. 1743.

La neutralité du port de Gênes, violée avec si peu de ménagement, fit

* Au mois de Juillet.

AN. 1743. sentir aux Génois que les Anglois n'étoient rien moins que bien intentionnés pour eux. Mais le traité de Wormes, conclu le mois de Septembre suivant, leur révéla des projets qui leur apprirent tout ce qu'ils devoient craindre.

Traité de Wormes où l'on veut dépouiller les Génois de Final.

Ce Traité fut signé à Wormes le 13 de Septembre 1743. au nom des Rois d'Angleterre & de Sardaigne, & de la Reine de Hongrie. Les Puissances contractantes s'exprimoient ainsi dans l'Article XI. » Comme il est important pour la cause publique, que » Sa Majesté le Roi de Sardaigne ait » une immédiate communication de ses » Etats par mer avec les Puissances Maritimes; Sa Majesté la Reine de Hongrie & de Bohême lui cede tous les » droits qu'elle peut avoir, d'aucune » maniere & sous aucun titre que ce » soit, sur la Ville & Marquisat de Final; lesquels droits elle cede & » transfere, sans aucune restriction » quelconque, au dit Roi de Sardaigne; » dans la juste attente que la République de Gênes facilitera autant qu'il » sera nécessaire une disposition si indispensablement requise pour la sûreté & la liberté de l'Italie, en consi-

» dération de la ſomme qui ſera trouvée » être dûe à la dite République ; ſans » que Sa Majeſté le Roi de Sardaigne, » ni Sa Majeſté la Reine de Hongrie, » ſoient obligés de contribuer au paye- » ment de la dite ſomme : pourvû néan- » moins que la Ville de Final ſoit & » demeure pour toujours un port libre, » comme celui de Livourne ; & qu'il » ſera permis au Roi de Sardaigne d'y » rétablir les forts qui ont été démolis, » ou d'en faire bâtir d'autres, ſuivant » qu'il le jugera le plus convenable. »

AN. 1743.

Rien n'étoit moins légitime que cette ceſſion prétendue. Il ne reſtoit aucuns droits à la Reine de Hongrie ſur le Marquiſat de Final. La République de Gênes l'avoit acheté du feu Empereur, pere de cette Princeſſe, le 20. d'Août 1713. & en avoit payé le prix. Cette République en avoit reçu alors l'inveſtiture dans la forme la plus authentique. Il eſt vrai que le Roi de Sardaigne faiſoit offrir aux Génois de les rembourſer du prix par eux payé pour cette acquiſition : mais cette indemnité étoit imaginaire, parcequ'il exigeoit au même temps qu'ils remiſſent la Ville de Final dans le même état où

AN. 1743.

elle étoit lorſqu'ils l'avoient achetée. Ils en avoient depuis démoli les fortifications ; & le prix qu'il en devoit coûter pour les réparer étoit bien au-deſſus du prix de l'achapt. Par d'autres articles du même traité de Wormes, on promettoit encore au Roi de Sardaigne, de lui faire accorder par l'Empire la ſupériorité territoriale, tant du Marquiſat de Final, que de divers autres fiefs dont la République étoit inveſtie depuis long-temps.

Suites de cette affaire.

Des ceſſions ſi extraordinaires ſurprirent extrêmement les Génois. Ils ne le furent pas moins de la propoſition qui leur fut faite par les Anglois, de leur permettre de faire de la Ville de Final une place d'armes. Ils n'eurent garde d'accepter une propoſition qu'ils ne regarderent que comme un prétexte pour avoir lieu de mettre ſur le champ le Roi de Sardaigne en poſſeſſion de cette place. Ils ſongerent au contraire à la mettre en quelque état de défenſe.

Ils y envoyerent des troupes, firent diſtribuer aux habitans du pays des armes & des munitions de guerre, firent revenir de Corſe un bataillon avec quelque artillerie : enfin ils firent tou-

tes

tes les dispositions nécessaires pour éviter les surprises dans toute l'étendue de leur Etat, & pour être prêts à résister, de quelque côté qu'on les attaquât. AN. 1744.

Toute l'année 1744. fut employée à ces préparatifs. Le Roi de Sardaigne en faisoit de son côté, & se disposoit à faire marcher des troupes vers le Marquisat de Final. Les Anglois avoient pour les Génois moins de ménagemens que jamais. La République sentit qu'elle ne pourroit éviter encore long-temps de prendre part à la guerre d'Italie. Elle songea dès lors à chercher un appui capable de contrebalancer les forces des ennemis puissans ligués pour la dépouiller; & elle crut ne pouvoir trouver de secours plus solides que ceux qui lui furent offerts par les Cours de France & d'Espagne, avec lesquelles elle se ligua quelque temps après, comme nous le dirons dans un moment. Revenons aux affaires des Corses. Préparatifs de défense dans l'Etat de Gênes.

Après bien des négociations & des soins, ils avoient accepté le Reglement; * & rien ne troubloit plus la tranquillité de leur Isle. En conséquence du pardon général accordé pour Pacification entiere de la Corse par le P. Léonardo.

* Vers le mois de Novembre.

AN. 1744. tout ce qui s'y étoit passé depuis 1729. on mit en liberté le Major Colonne, le Capitaine Gentilé, & quelques autres prisonniers arrêtés pour avoir fomenté les troubles, & détenus depuis plusieurs années dans la tour de Gênes. Le Pere Léonardo, fameux Missionnaire, avoit contribué beaucoup à engager les mécontens à se soumettre; & peut-être sans lui la Corse n'eût pas été sitôt pacifiée. Il étoit natif de Port-Maurice, & Religieux de l'ordre de S. Pierre d'Alcantara. Non moins célebre par son zele & par sa doctrine que par l'austérité de sa vie, il avoit un merveilleux talent pour toucher & pour persuader. Il avoit fait une mission à Gênes en 1743. & ses sermons avoient attiré un concours si prodigieux, qu'il avoit été obligé de prêcher dans les places publiques. Le jour de la clôture de sa mission, il avoit fait dresser un échaffaut dans la plaine de Bisagno; & plus de cinq mille personnes s'étoient empressées de recevoir sa bénédiction. Ayant exhorté ses auditeurs à contribuer aux frais de l'armement de la barque entretenue contre les Corsaires, il avoit en un instant ra-

massé une somme considérable ; & plusieurs femmes, qui n'avoient point d'argent, lui avoient donné leurs bagues & leurs boucles d'oreilles. L'effet de ses prédications ne fut pas moins glorieux dans la Corse : il y triompha de l'obstination des mécontens. Bien différent des Moines & des Prêtres de cette Isle, dont les discours séditieux y avoient excité & si long-temps entretenu la révolte, il y rétablit le bon ordre & la paix. Mais ces heureux fruits de ses travaux Apostoliques furent malheureusement trop peu durables. AN. 1744.

La République de Gênes étoit dans des circonstances d'autant plus fâcheuses, qu'à la veille d'entrer en guerre avec des Puissances redoutables, elle n'étoit pas parfaitement tranquille dans plusieurs parties de ses Etats, où elle voyoit de temps en temps s'élever de fâcheuses émeutes. Nous avons parlé de celles de Final & de San-Rémo. Il y en eut en diverses années à Sassello, à Albenga, & en dernier lieu, au mois de Juin 1744. aux portes mêmes de Gènes, dans la vallée de Polsévéra. Huit cents paysans y prirent les armes, demandant le rétablissement de Divers sujets d'inquiétude des Génois.

AN. 1744.

leurs anciens privileges, & l'abolition des nouveaux impôts. La prudence du Sénat étouffa ces troubles naissans, qui n'eurent aucunes suites.

Troubles de Corse prévenus.

On prévint aussi ceux que voulut exciter dans la Corse à la fin de 1744. * un certain Comte de Beaujeu, qui y avoit servi dans les troupes de France sous le Maréchal de Maillebois. Il avoit alors eu occasion de lier des intelligences avec les Rébelles, & avoit formé un projet pour se mettre à leur tête. Il devoit être protégé par le Dey de Tunis, avec lequel il s'étoit concerté. Il avoit envoyé un homme de confiance à Livourne pour s'aboucher avec les Chefs des mécontens, sortis de l'Isle, & réfugiés en Toscane : fortis heureusement cet homme, qui avoit été Moine dans un couvent de Stigliano, vint à Gênes, & découvrit toute cette menée au Sénat, qui fit échouer l'entreprise.

AN. 1745.

Hostilités du Roi de Sardaigne du côté de Final.

La République étoit particulierement occupée de la sûreté de ses Etats de Terre-Ferme. Les préparatifs de défense duroient toujours. On levoit

* Au mois d'Octobre.

AN. 1745.

des troupes, on les exerçoit, on apprêtoit des tentes, on disposoit tout l'attirail nécessaire à une armée qui doit entrer en campagne. On ne perdoit point de vûe le Marquisat de Final. On avoit fait faire quelques barricades sur les frontieres de ce territoire : le Roi de Sardaigne les fit rompre à main armée. On les rétablit sur le champ ; & on y ajoûta de nouveaux ouvrages. On mit cinq mille hommes dans Final, deux mille dans Savone : on rompit tous les chemins qui communiquoient avec le Piémont ; & l'on fit des retranchemens pour garder tous les passages par où le Roi de Sardaigne pouvoit espérer de pénétrer dans l'Etat de Gênes.

Traité des Génois avec la France & les Alliés.

L'armement des Génois n'avoit cependant pas pour unique objet de défendre leurs frontieres contre les entreprises de ce Prince. Ils avoient à remplir des engagemens qu'ils avoient pris avec les Rois de France, d'Espagne, & de Naples. La République avoit conclu un traité avec ces trois Puissances, par lequel elles lui garantissoient tous ses Etats, & en particulier le Marquisat de Final, à condition

AN. 1745. qu'elle joindroit à leurs troupes un corps de dix mille hommes, avec un train d'artillerie. Quoique ce traité fût tenu ſecret, les Anglois & leurs Alliés en eurent quelque ſoupçon ; & le Commandant de leur flote dans la Méditerranée eut ordre de s'en éclaircir.

Il écrivit en conſéquence une lettre adreſſée à la Régence de Gênes, dans laquelle il marquoit, que ne connoiſſant point d'ennemis aux Génois, leurs préparatifs de guerre ne pouvoient ſervir qu'à faire naître des ſoupçons propres à troubler leur tranquillité. Le Sénat répondit que Gênes n'armoit que pour rendre ſa neutralité reſpectable, & non pour s'en départir. Que le traité de Wormes venoit de lui apprendre le danger de ſa neutralité déſarmée ; & que ſes préparatifs n'avoient d'autre but que ſa ſûreté. Les Anglois, peu perſuadés de la ſincérité de cette réponſe, redoublerent leurs violences ſur les côtes de l'Etat de Gênes, & y commirent ſans ménagement des hoſtilités, ſous le prétexte d'intercepter les ſecours que les Eſpagnols faiſoient paſſer en Italie.

AN. 1745.

Cependant les troupes de France, d'Espagne & de Naples, s'approchoient du territoire de la République qu'elles devoient traverser pour se joindre. La France, après avoir agi long-temps comme Puissance auxiliaire, avoit déclaré la guerre l'année précédente aux Rois de Sardaigne & d'Angleterre, & à la Reine de Hongrie. Ses troupes jointes à celle d'Espagne, sous les ordres de Dom Philippe, s'avancerent vers la partie occidentale de l'Etat de Gênes, tandis que l'armée Espagnole, commandée par le Duc de Modene, & renforcée par les troupes du Roi des deux Siciles, parcouroit la partie orientale de ce même Etat, pour se réunir à Dom Philippe. La jonction se fit; & les deux armées agirent ensemble suivant le projet qu'elles concerterent.

Schullembourg sort du territoire de Gênes, & y commet des désordres.

Le détail de leurs marches & de leurs opérations n'est point de mon sujet. Je dirai seulement que le Comte de Schullembourg, qui commandoit un corps de troupes de la Reine de Hongrie, fort de dix-huit mille hommes, & qui s'étoit avancé sur le territoire de la République, campant près de Novi, depuis Serravalle jusqu'à Carasso, fut

AN. 1745.

obligé de se retirer à l'approche des deux armées. Il eut soin avant sa retraite de mettre le feu à tous les fourrages qu'il put rassembler : il exigea des contributions, & laissa commettre à ses troupes les plus grands désordres sur le territoire Génois. Il avoit pratiqué en avant de Novi des retranchemens de distance en distance, dans l'intervalle de près d'une lieue & demie. Il attendit pour se retirer qu'ils fussent tous forcés les uns après les autres ; & contraint enfin d'évacuer la partie de l'Etat de Gênes qu'il occupoit, il y fit autant de mal qu'il étoit possible, pillant les maisons sur sa route, détruisant les moulins & brisant les meules.

Les troupes Génoises joignent celles de France & d'Espagne.

Le traité des Génois avec la France & l'Espagne n'étoit plus un mystère. Leurs troupes, au nombre de quatorze bataillons, outre quelques compagnies franches, joignirent celles de ces Couronnes vers le mois de Juillet. Le Marquis Brignolé les commandoit en chef. Sitôt que les troupes Génoises furent réunies à celles de leurs alliés, la République donna ordre à ses Ministres dans les Cours de Londres, de Vienne & de Turin de déclarer les motifs qui

la

la portoient à cette démarche, & fit répandre au même temps divers écrits où ces motifs étoient détaillés fort au long. AN. 1745.

Manifeste des Génois.

Elle y exposoit qu'uniquement attentive à la conservation de ses domaines, & de son commerce, elle n'avoit jamais eu d'autre but que de se concilier la bienveillance de toutes les Puissances, par les égards les plus respectueux: mais qu'une conduite aussi irréprochable n'avoit pû la mettre à l'abri des usurpations du Roi de Sardaigne. Que dès 1733. ce Prince avoit sollicité l'Empereur Charles VI. de lui céder le Marquisat de Final, & d'autres fiefs dans la Ligurie; & que cet Empereur, trop juste pour disposer du bien d'autrui, le lui ayant refusé, le Roi de Sardaigne en avoit témoigné son ressentiment, en refusant d'embrasser alors les intérêts de la Cour de Vienne.

Que non-seulement la République de Gênes avoit acquis le Marquisat de Final par un contrat solemnel; mais que l'Empereur, en le lui vendant, le lui avoit transféré irrévocablement avec la même souveraineté & les mêmes prérogatives avec lesquelles le Roi

AN. 1745. d'Espagne l'avoit possédé, réservant de plus expressément à la République les anciens droits qu'elle avoit sur ce Marquisat. Qu'enfin il s'étoit engagé pour lui & ses successeurs à garantir ce Marquisat à la République, & l'avoit fait comprendre dans le traité de la quadruple alliance comme cédé aux Génois.

Que la Reine de Hongrie n'avoit pas moins succédé aux Etats qu'aux engagemens de cet Empereur son auguste pere ; & par conséquent elle se trouvoit dans l'obligation d'assurer à la République de Gênes la possession du Marquisat de Final. Que, loin de remplir une obligation si positive, elle avoit arrêté par le traité de Wormes que ce Marquisat passeroit sous la domination du Roi de Sardaigne, qu'elle substituoit à ses droits sur ce domaine, comme si il lui en étoit resté quelques-uns. Que la République n'avoit pû se prêter à une convention dont l'exécution lui seroit si préjudiciable à tous égards, & qui donneroit au Roi de Sardaigne la facilité de dépouiller Gênes de son commerce ; sur-tout les domaines de la République se trouvant coupés & envi-

ronnés de toutes parts par les anciens Etats de ce Prince, & par ses nouvelles conquêtes. AN. 1745.

Que les Génois s'étoient long-temps flattés que le Roi de Sardaigne, & les autres Puissances qui avoient signé le traité de Wormes, auroient égard aux justes représentations de la République. Mais frustrés de cette espérance, voyant que le Roi de Sardaigne avoit fait occuper toutes les avenues de leur Etat, qu'il avoit défendu à ses sujets de leur fournir des vivres, qu'il avoit fait commettre des hostilités sur leur territoire, qu'en dernier lieu il venoit de faire brûler des magasins à Ventimille; la République, dans la nécessité de pourvoir à sa défense, avoit été obligée de s'appuyer des secours des Rois de France, d'Espagne & des deux Siciles. Qu'au reste, elle étoit bien éloignée en faisant cette démarche de vouloir donner aucun sujet de mécontentement, ni à la Reine de Hongrie, ni au Roi de la grande Bretagne. Que toujours pleine de respect pour ces deux Puissances, elle desiroit entretenir avec leurs sujets les liaisons d'amitié & de commerce qui subsis-

AN. 1745. toient depuis si long-temps. Que ses engagemens ne consistoient qu'à fournir un corps de troupes auxiliaires aux Puissances qui à ces conditions s'étoient obligées de lui garantir ses Etats.

Quelques protestations que fissent les Génois de vouloir conserver la neutralité avec les Cours de Londres & de Vienne malgré le traité qu'ils venoient de conclure, ils ne pouvoient gueres se flatter que cette neutralité subsistât. Le Roi de Sardaigne persistoit dans ses prétentions, & ses alliés dans la résolution de lui tenir leurs promesses. L'opposition des Génois à l'exécution du traité de Wormes irritoit; & leur traité avec la France & l'Espagne fut regardé comme une suite de leur attachement pour ces Couronnes. Les Ministres de Gênes reçurent à Vienne & à Londres à peu près les mêmes réponses qu'à Turin. Qu'on s'étoit depuis long-temps attendu à la démarche que la République venoit de faire; qu'elle ne devoit point douter des ressentimens ausquels cette démarche l'exposoit; & qu'elle ne devroit imputer qu'à elle seule les malheurs qui pourroient en résulter.

AN. 1745.

Leurs préparatifs.

Cette réponse ne surprit point les Génois Ils étoient par-tout en état de défense. Leurs places étoient bien munies, & ils avoient armé les paysans de leurs frontieres. Quelques détachemens Piémontois tenterent en vain d'y pénétrer, & furent toujours repoussés. Les paysans Génois percerent au contraire du côté de Montairolo, firent des courses jusqu'aux retranchemens de cette place, & jetterent la consternation dans les environs d'Orméa.

Entreprises de la flote Angloise sur Savone.

Mais, quelques précautions que les Génois eussent prises, il leur étoit difficile de se mettre à l'abri des entreprises de la flote Angloise, qui commença bientôt à répandre l'alarme sur toutes les côtes de Gênes. Le 25 de Juillet, plusieurs vaisseaux de cette flote s'approcherent de Savone, & à six heures du soir commencerent d'y jetter des bombes. Le but des Anglois étoit de brûler quelques vaisseaux Espagnols qui étoient dans le port de la ville, & dont plusieurs étoient chargés de poudre. On se hâta de transporter une partie de cette poudre dans les magasins de la place, & l'on jetta le reste dans la mer. On travailla ensuite

AN. 1745. à élever une batterie dans un lieu avantageux ; & cette batterie incommoda si fort les vaisseaux Anglois, qu'ils furent obligés de se retirer sans avoir causé presque aucun dommage.

On craint un bombardement à Gênes.

Mais cette expédition ne jetta pas moins de frayeur dans Gênes, où l'on se regarda comme à la veille d'un bombardement. On se souvenoit encore des horreurs de celui de 1684. Les frayeurs étoient redoublées par les précautions que les principaux habitans prenoient de faire transporter leurs meubles & leurs effets dans les quartiers les moins exposés. Le Doge lui-même fut un des premiers à faire démeubler son Palais. Beaucoup de Nobles se retiroient à la campagne. Les Religieuses mêmes se disposoient à abandonner leurs couvens. Tout le mois d'Août se passa dans cette agitation : mais on ne négligea par les préparatifs de défense. On disposa les batteries de la façon la plus propre à éloigner les ennemis. On fit les reglemens les plus sages, pour éviter en cas d'attaque le désordre & la confusion, & prévenir les accidens qui en résultent.

Enfin, le 27 de Septembre, une escadre Angloise de treize vaisseaux parut à la vûe du port de Gênes. Un vaisseau s'en détacha, & s'étant avancé avec deux galiotes, malgré le feu des batteries, les galiotes commencerent à jetter des bombes vers une heure après midi. Comme cette attaque étoit prévûe depuis long-temps, tout se passa dans la ville avec beaucoup d'ordre. Les galiotes continuerent de jetter des bombes toute la nuit : mais voyant qu'aucune n'étoit parvenue jusqu'à la ville, & que le feu des batteries les incommodoit beaucoup, elles se retirerent, & rejoignirent l'escadre qui disparut.

AN. 1745.

Les Anglois y jettent quelques bombes.

Le lendemain elle s'arrêta devant Final, où elle fit jetter cent soixante bombes : mais il n'y en eut que quatre qui porterent, & le dommage fut très-peu considérable. Elle alla ensuite se présenter devant San-Rémo. Les habitans étoient peu attachés à la République. Ils s'étoient fréquemment soulevés, & leurs mécontentemens duroient encore. Ils ne songerent donc pas à se défendre, quoiqu'ils eussent près de trente piéces de canon, dont

Ils bombardent Final & San Rémo.

N iv

AN. 1745. seize étoient de trente-six livres de balles. Avec cette artillerie, ils étoient en état de forcer les Anglois de se tenir assez éloignés pour ne leur pas faire grand mal. Mais ils crurent mieux faire d'envoyer offrir au Commandant de l'escadre de l'eau & des rafraîchissemens, s'il en avoit besoin. Ils n'en furent pas quittes à meilleur marché. Le Commandant Anglois rejetta leurs offres; & s'étant approché autant qu'il jugea à propos, coula à fond trois bâtimens qui étoient dans le port, en prit cinq, jetta sur la ville près de six mille bombes qui l'écraserent, & tira contr'elle plus de deux mille coups de canon. Ceux des habitans qui avoient désapprouvé le parti qu'on avoit pris firent de piquans reproches aux autres, & en vinrent aux mains. Ainsi les habitans de San-Rémo furent doublement punis de la mauvaise volonté qu'ils témoignerent aux Génois dans cette occasion, sans en avoir retiré aucun avantage.

Ils réveillent les troubles de Corse, où ils transportent Rivarola.

Les troubles de Corse étoient tout au plus assoupis. Les ennemis de la République, qui ne cherchoient que l'occasion de lui donner de nouvelles preu-

ves de leur ressentiment, ne manquerent pas de les réveiller. Une escadre Angloise parut dans le mois d'Octobre sur les côtes de la Balagna, & y mit à terre quelques Officiers Corses & Génois employés dans les troupes du Roi de Sardaigne, du nombre desquels étoit Dominique Rivarola, chargé d'offrir des secours aux mécontens de la part du Roi de Sardaigne & des Anglois. Rivarola, Génois de nation, mais Colonel au service du Roi de Sardaigne, avoit eu en 1744 la permission de passer en Corse & d'y lever un Régiment pour ce Prince. Il y avoit dès lors pratiqué des intelligences. Il fut donc bien reçu des Corses: ses propositions furent acceptées; & il concerta un projet sur la Bastie, que les Rébelles se préparerent à attaquer, sitôt que la flote Angloise paroîtroit pour les seconder.

AN. 1745.

Prise de la Bastie par les Rébelles secondés par la flote Angloise.

Ils ne furent pas long-temps sans l'appercevoir. Le 17 de Novembre, onze vaisseaux Anglois, & quatre galiotes à bombes, s'approcherent de cette place, qui fut sur le champ bloquée par cinq mille mécontens ayant Rivarola à leur tête. M. Justiniani n'y

AN. 1745. commandoit plus. M. Estienne Mari, nommé pour lui succéder, y étoit arrivé depuis peu. Le Commandant de l'escadre Angloise fit sommer le nouveau Commissaire Général, de remettre la ville aux mécontens, menaçant de la réduire en cendre, s'il s'obstinoit à résister. M. Mari refusa de se rendre; & les galiotes Angloises commencerent aussitôt à jetter des bombes, & continuerent le lendemain. La ville ne fut bientôt qu'un monceau de ruines. M. Mari, après avoir essuyé plus de sept cents bombes, un nombre prodigieux de coups de canon, voyant toutes ses défenses ruinées, prit le parti d'abandonner la place, * & se retira avec sa garnison, qu'il distribua dans Calvi & dans Ajaccio, où il s'attendit à être bientôt attaqué,

Conduite de Rivarola, nouveau chef des Rébelles.

Rivarola entra dans la Bastie, & affecta pour les habitans tous les ménagemens possibles. Il empêcha le pillage & le désordre. Il poussa la modération jusqu'à faire dresser un inventaire exact de tout ce qui étoit dans le palais du Commissaire Général, & dans les magasins de la République, sans permet-

* Le 20 de Novembre.

tre aux mécontens de s'en rien approprier. Il étoit resté dans la ville quelques Officiers & quelques soldats Génois; il les exhorta à se ranger de son parti. Tous le refuserent, à l'exception d'un Officier Suisse, marié à une fille Corse. Rivarola ne les maltraita point; mais il les retint prisonniers, pour lui servir d'ôtages, & lui répondre de la vie de ses deux fils qui étoient à Gênes, & qu'il savoit que le Sénat avoit fait arrêter. Le 3 de Décembre il fit ranger les habitans de la Bastie dans la principale rue, & leur ayant fait jurer de ne point rentrer sous l'obéissance de la République, il fit sur le champ arborer les armes de Corse sur le donjon du château. AN. 1745.

Deux jours, après quatre vaisseaux de guerre Anglois arriverent à la Bastie. Le Commandant & quelques Officiers en descendirent; & l'on tint un Conseil de guerre, dans lequel il fut résolu que les mécontens feroient le plutôt qu'il seroit possible les sieges de Calvi & d'Ajaccio, & que les Anglois les seconderoient par mer. Riuarola se disposa à exécuter ce projet, & les Anglois se AN. 1746.

AN. 1746. préparerent à l'aider de toutes leurs forces.

Une grande partie des Corses reste attachée aux Génois.

Rivarola ne trouvoit cependant pas dans les Corses des dispositions aussi favorables qu'il l'avoit espéré. Beaucoup de ces insulaires demeuroient constamment attachés à la République. Divers districts de la Balagna refuserent de se joindre aux Rébelles. Plusieurs Seigneurs Corses offrirent au Commissaire Général d'armer leurs vassaux ; & Luc Ornano, autrefois l'un des principaux Chefs des mécontens, leva pour le service des Génois un Régiment de douze cents hommes. D'un autre côté la République ne cessoit d'envoyer à Calvi, à Ajaccio, à San-Bonifacio, des vivres, des armes, des munitions, pour réparer la perte des magasins de la Bastie. M. Mari, qui s'étoit retiré à Calvi, mit cette place en état de ne rien craindre, & y fit pratiquer des soûterrains à l'épreuve de la bombe, afin que les habitans & la garnison pussent se mettre à couvert, quand même les Anglois détruiroient toutes les maisons.

Prise de quelques Postes par les Rébelles.

Les mécontens ne laissoient cependant pas de faire quelques progrès. Ils

s'étoient emparés de San-Fiorenzo & de San-Pellégrino. La garnison de ce dernier poste ne consistoit qu'en trente hommes, qui avoient eu la liberté de se retirer, à condition de ne plus porter les armes pour la République. Le poste d'Algaïola étoit aussi menacé; & M. Mari avoit le dessein de l'abandonner après en avoir démoli les fortifications: mais les habitans de cette petite ville parurent de si bonne volonté, & firent de si belles promesses de se bien défendre, qu'il ne crut pas devoir s'y opposer. Algaïola est une petite ville située à douze lieues du Golfe de San-Fiorenzo, & à trois de Calvi: elle avoit été fermée d'une bonne muraille, & défendue par trois bastions: les Rébelles l'avoient prise dans le commmencement des troubles, & l'avoient presque entierement détruite: les Génois s'y étoient rétablis depuis dans un bastion; & les François, à leur arrivée en Corse, en avoient relevé les murs.

AN. 1746.

Préparatifs de défense dans l'Etat de Génes.

Tandis que ces choses se passoient dans la Corse, les Génois ne cessoient de se tenir sur leurs gardes dans leurs autres domaines. La plûpart des trou-

AN. 1746.

Piémontois repoussés.

pes qu'ils avoient envoyées en Lombardie étoient revenues en quartier d'hyver sur leur territoire. Ils s'occuperent non seulement à les rendre complettes, mais à les augmenter par de nouvelles levées. Ils les répartirent dans les endroits les plus exposés aux courses des Piémontois, sur-tout vers Savone & Final. Un détachement des troupes du Roi de Sardaigne ayant voulu faire une tentative sur Castel-Franco, situé sur les hauteurs de San-Rémo, deux mille hommes des troupes de la République y marcherent, & non seulement repousserent ce détachement; mais, profitant de leur avantage, s'avancerent jusqu'à Pigna, qu'ils pillerent, après en avoir chassé quatre cents hommes. Les autres courses des troupes Piémontoises sur le territoire de Gênes ne furent gueres plus heureuses. Pendant que les Génois défendoient si bien leurs frontieres contre les efforts du Roi de Sardaigne, M. de Maillebois couvroit leur Etat du côté de Novi avec un corps de troupes Françoises, & les mettoit à l'abri des entreprises des Autrichiens.

Les choses n'étoient pas en si bon or-

dre dans l'Isle de Corse. La confusion y étoit extrême. Les Insulaires divisés en deux partis étoient souvent aux mains, & désoloient l'intérieur du pays. Les Génois renfermés dans Calvi, dans Ajaccio, & dans San-Bonifacio, s'attendoient à tout instant à voir paroître les galiotes Angloises, qui se réparoient à Livourne. Les vaisseaux Anglois se faisoient voir assez souvent : mais, forcés par les vents violens ou contraires de s'éloigner des côtes, ils ne formoient aucune entreprise. Peu à peu leur inaction décrédita le parti de Rivarola. Comme il avoit laissé une très-foible garnison dans la Bastie, les habitans de cette ville la chasserent, arrêterent plusieurs des principaux Citoyens qui avoient favorisé Rivarola, & députerent à Calvi pour informer M. Mari de ce qu'ils venoient de faire en faveur de la République, & pour demander une garnison suffisante pour les mettre à l'abri de la vengeance des Rébelles.

AN. 1746.

Les habitans de la Bastie chassent les Rébelles de leur ville.

Le Sénat de Gênes informé de la bonne volonté des habitans de la Bastie, & au même temps du besoin qu'ils avoient de secours, balança quelque

On leur envoie des secours, & ils repoussent les Rébelles qui les assiégeoient de nouveau.

AN. 1746. temps si les circonstances où se trouvoit la République permettoient de faire passer des troupes en Corse : mais l'intérêt de ces fideles habitans l'emporta, & on leur envoya les renforts qu'ils demandoient. Il leur étoit arrivé aussi quelques détachemens des garnisons d'Ajaccio & de Calvi, qui leur avoient servi à soutenir les efforts des Rébelles, par lesquels ils avoient été assiégés de nouveau. La nuit du 13 au 14 de Mars, ils avoient essuyé un furieux assaut en cinq endroits différens, & avoient repoussé les Rébelles à toutes leurs attaques. Renforcés par le secours venu de Gênes, ils firent le 10 d'Avril une vigoureuse sortie ; & les assiégeans, chassés de presque tous leurs postes, désespérant de se maintenir dans ceux qui leur restoient, décamperent la nuit suivante, & se retirerent dans les montagnes.

Punition de Gentilé & de quelques autres.

Sitôt que la Bastie fut libre, on en fit partir pour Gênes ceux que les habitans avoient arrêtés pour avoir favorisé Rivarola. Ils étoient au nombre de vingt-six ; & parmi eux étoit le Major Gentilé, qui avoit déja eu part aux révoltes précédentes, qu'on avoit tenu pour

pour cela renfermé pendant dix ans dans la tour de Gênes, & à qui on venoit, en faveur de la derniere amnistie, d'accorder la liberté, qui ne lui servit qu'à hâter sa perte. Il fut puni de mort avec plusieurs autres complices de sa rébellion. La nouvelle de leur supplice causa quelque émeute à la Bastie. Leurs parens & leurs amis remuerent, & prirent même les armes ; mais ils étoient en trop petit nombre pour être redoutables. Plusieurs sortirent & se rendirent auprès de Rivarola ; les autres pour leur propre sûreté furent contraints de demeurer tranquilles. AN. 1746.

Le parti de Rivarola se décrédite

Depuis que les Rébelles n'étoient plus secondés par la flote Angloise, rien ne leur réussissoit, & leur parti s'affoiblissoit de jour en jour. On arrêtoit à tout instant leurs partisans secrets. M. Mariotti, Evêque de Sagone, fut de ce nombre. On le transféra à Gênes, où il fut enfermé dans la Tour. Ils avoient armé une felouque, & leurs Chefs avoient donné au Corse qui la commandoit une patente qui lui enjoignoit de courir sur les Génois. Cette felouque fut prise par une galiote de la République, & les Corses ou Gé-

An. 1746. nois qui s'y trouverent furent pendus. Rivarola manquoit d'argent, & ne se soutenoit que par les contributions qu'il faisoit exiger dans les environs de San-Fiorenzo où il s'étoit retiré. Il recevoit de temps en temps des munitions de guerre des vaisseaux Anglois, qui prenoient des rafraîchissemens en échange. On lui en envoyoit aussi de Livourne : mais trois felouques, parties de ce Port pour lui en apporter, furent prises par les Génois. Ces bâtimens étoient Napolitains, & ils avoient agi positivement contre la défense que le Roi des deux Siciles avoit faite à ses sujets d'avoir aucun commerce avec les Rébelles. Aussi ce Prince ne les fit-il point réclamer.

Réponse des Génois aux écrits qu'il avoit répandus.

Rivarola en arrivant dans la Corse avoit répandu plusieurs écrits au nom du Roi de Sardaigne & de la Reine de Hongrie, dont le but étoit d'exciter les Peuples de cette Isle à la révolte, en les assurant de la protection & des secours efficaces de ces deux Puissances. On affectoit d'y compatir aux prétendus griefs des Corses, pour avoir occasion de les éxagérer ; & l'on y parloit dans les termes les moins mesurés

de la conduite de la République, ſoit à l'égard de ſes ſujets, ſoit par rapport au parti qu'elle avoit pris d'accepter les ſecours de la France & de l'Eſpagne. AN. 1746.

La République fit de ſon côté publier une Déclaration, ou elle proteſtoit que l'objet de ces écrits étoit ſi ſcandaleux, & les termes ſi peu meſurés, qu'elle n'y pouvoit reconnoître le ſtyle des deux Puiſſances reſpectables dont on leur faiſoit porter les noms. Que l'on y violoit les bienſéances & les égards qu'on devoit même à ſes ennemis. Qu'on y avoit pour but de corrompre la fidélité des légitimes ſujets de Gênes ; & que ſans doute aucun Souverain ne devoit être ſoupçonné d'approuver un procédé d'un ſi dangereux exemple.

Deſcendant enſuite dans le détail des reproches que ces écrits faiſoient à la République, elle prouvoit qu'elle avoit obſervé durant la guerre d'Italie la plus impartiale neutralité, juſqu'à ce que l'obligation indiſpenſable où elle s'étoit trouvée de défendre des Etats dont on la vouloit dépouiller par le dernier Traité de Wormes, l'eût contrainte malgré elle de prendre un autre parti.

AN. 1746. Enfin elle faisoit voir que les Corses n'avoient aucun juste sujet de se plaindre d'elle ; que non seulement elle avoit exécuté ses conventions & ses promesses en leur faveur, mais qu'elle avoit même augmenté considérablement les concessions qu'elle leur avoit faites sous la garantie du feu Empereur Charles VI. & du Roi de France. Qu'au reste il n'appartenoit à personne de s'ériger en Juge entre ses sujets & elle.

Déclaration de la France au sujet de ces écrits.

Dans le même temps le Roi de France fit publier aussi, au sujet de ces mêmes écrits, une Déclaration qui ne pouvoit manquer de faire une puissante impression sur les Corses. Il faisoit voir que les Cours de Vienne & de Turin ne pouvoient fomenter la révolte de ces Insulaires, sans blesser la justice & le droit des gens. Que la Reine de Hongrie en particulier ne pouvoit le faire sans manquer d'égards pour la mémoire du feu Empereur son pere, qui avoit garanti la possession de la Corse à la République de Gênes. Il faisoit remarquer ensuite que jamais il n'avoit traité en ennemis déclarés les Puissances qui avoient fourni des secours à la Reine

de Hongrie ; au lieu que cette Princesse & le Roi de Sardaigne exerçoient contre les Génois les vexations les plus illégitimes, par la seule raison qu'ils étoient ses Alliés. Il ajoûtoit que ces motifs le déterminoient à donner aux Corses fideles de nouvelles assurances de sa protection, & il déclaroit que son intention étoit de soutenir par tous les moyens convenables l'autorité de la République de Gênes sur l'Isle de Corse, de l'aider à y rétablir la subordination, & à faire rentrer dans le devoir ceux qui, séduits ou excités par les Cours de Turin & de Vienne, avoient osé s'en écarter. Cet écrit, répandu à propos, produisit l'effet qu'on s'en étoit promis. Les Corses fideles demeurerent plus que jamais attachés aux intérêts de la République, & plusieurs des Rébelles quitterent ce parti qu'ils désespérerent de pouvoir longtemps soutenir. AN. 1746.

Mais peu de temps après, les espérances des Corses Rébelles se releverent par les malheurs dont les Génois se trouverent tout à coup accablés. Les premiers succès des armes de France & d'Espagne sembloient avoir

Les troupes de France & d'Espagne se retirent d'Italie.

AN. 1746. mis Gênes à l'abri de toutes craintes de la part du Roi de Sardaigne & de la Reine de Hongrie : mais ces ſuccès furent ſuivis de revers inattendus, dont les cauſes & les détails ne ſont point de mon ſujet. Les alliés de la République perdirent leurs conquêtes en Italie avec la même rapidité qu'ils les avoient faites. Le Maréchal de Maillebois, qui par ſa poſition le long de la Scrivia couvroit l'Etat de Gênes du côté de Novi, eut ordre le 6 de Juin de réunir ſon corps de troupes à l'armée de Dom Philippe, qui avoit formé le deſſein d'attaquer l'armée Autrichienne. M. de Maillebois partit le 9. & joignit le Prince. Le 16. leurs troupes combinées marcherent aux ennemis campés à San-Lazaro : elles furent battues, & forcées de ſe retirer ſous Plaiſance.

Le Roi de Sardaigne entre ſur les terres des Génois.

Le départ de M. de Maillebois ouvroit au Roi de Sardaigne le territoire de la République. Ce Prince ne tarda pas à en profiter, & ſe porta à Novi avec cinq mille hommes. Novi étoit une place ſans défenſe. Les principaux habitans, qui s'étoient attendus à voir bientôt les ennemis chez eux, s'étoient

ſauvés avec leurs meilleurs effets, dès qu'ils avoient ſû que les François ſe diſpoſoient à ſe retirer. Mais il fallut payer de fortes contributions. La ville fut taxée à deux cents mille livres de Piémont, & les châteaux des environs à une pareille ſomme. On exigea rigoureuſement le payement, & l'on fit vendre les meubles qui ſe trouverent dans les châteaux dont les Seigneurs étoient abſens.

AN. 1746.

Il fait attaquer Zuccarello & Caſtel-Vecchio.

Tandis que le Roi de Sardaigne agiſſoit de ce côté, le Marquis Philippe Carretto, avec un détachement de l'armée Piémontoiſe, eut ordre de s'emparer de Caſtel-Vecchio & de Zuccarello. Il s'avança pour cet effet le 21 de Juillet vers le bourg de Ciſano, qu'il ſurprit & qu'il pilla. Le lendemain il détacha une partie de ſes troupes pour s'emparer de Caſtel-Vecchio, & marcha lui-même vers Zuccarello, qu'il attaqua avec beaucoup de vivacité par trois endroits à la fois. M. Saoli, qui commandoit à Albenga, envoya auſſitôt M. Aſtengo au ſecours de ces deux poſtes, avec quelques piquets, & toutes les milices qu'on put raſſembler.

Ann. 1746.

Issue de cette expédition.

Le bourg de Zuccarello avoit été forcé en un instant, & le château s'étoit rendu presqu'aussitôt, la garnison ayant accepté d'en sortir avec les honneurs de la guerre. Le Marquis Carretto y étoit entré avec une partie de son détachement ; le reste n'étoit composé que des milices du Piémont, qui s'étoient dispersées dans les environs, où elles s'occupoient à piller. Tel étoit l'état des choses lorsque M. Assengo arriva. Le petit corps qu'il commandoit étoit inférieur à celui du Marquis Carretto : mais les Piémontois étoient pour la plûpart débandés. Il crut pouvoir profiter de ce désordre, & de la surprise que son arrivée devoit causer aux ennemis, qui ne s'y attendoient pas. Il forma le projet hardi, non seulement de reprendre Zuccarello, mais d'y faire prisonniers ceux qui venoient de s'en emparer.

Il n'eut pas de peine à dissiper les milices répandues dans la campagne. Il fit ensuite occuper toutes les hauteurs voisines du château, & somma le Marquis Carretto de se rendre à discrétion. Le Marquis étoit fort embarrassé. Il n'étoit rien moins qu'en état de

de soutenir un siege. Il ne lui restoit d'autres ressources que de s'ouvrir un passage l'épée à la main. Il tenta de le faire : mais il fut si vivement repoussé, qu'il sentit bien l'impossibilité d'y réussir. Il fut donc contraint de se rendre prisonnier avec vingt Officiers & près de quatre cents soldats. Telle fut l'issue de la tentative des Piémontois sur Zuccarello. Cette affaire fit un honneur infini à M. Astengo. Les ennemis ne réussirent pas mieux à Castel-Vecchio, qui n'eut pas besoin d'être secouru. M. Franchi, qui le défendoit, fit sur eux quelques sorties si vigoureuses, qu'il les força d'abandonner cette attaque. AN. 1749.

Quelque glorieux que fussent ces avantages pour les Génois, ils étoient peu importans en eux-mêmes, & ne diminuoient ni les inquiétudes ni les dangers. L'armée combinée de France & d'Espagne s'étoit rapprochée de Serravallé, & s'étoit campée entre ce château & Gavi, dans le dessein de couvrir l'Etat de Gênes : mais cet objet devint d'une exécution impossible, dès que l'armée de la Reine de Hongrie se fut réunie à celle du Roi de Sardaigne.

L'armée de France & d'Espagne tente en vain de couvrir l'Etat de Gênes.

AN. 1746.

Dom Philippe, trop inférieur en forces, fut contraint de prendre le parti de se retirer. Il tint à Gênes le 24 d'Août un grand conseil de guerre, auquel assisterent le Duc de Modene, le Maréchal de Maillebois, le Marquis de la Mina, & le Comte de Cécile, Général en Chef des troupes Génoises depuis que M. Brignolé, qui les commandoit la campagne précédente, avoit été nommé Doge. Il y fut résolu que l'armée combinée n'avoit de meilleur projet à suivre que de retourner vers les frontieres de la Provence. Cette résolution, qui fut sur le champ exécutée, livroit les Génois à la discrétion de la Reine de Hongrie : mais ils n'étoient point directement en guerre avec cette Puissance. Leurs engagemens avec ses ennemis se bornoient à leur fournir un corps de troupes auxiliaires. Après la retraite des armées de France & d'Espagne, l'Etat de Gênes sembloit ne devoir plus servir de Théatre à la guerre ; cependant il en éprouva toutes les horreurs.

Après sa retraite les Autrichiens marchent vers Gênes.

Dès le 20 du mois d'Août les Autrichiens s'étoient emparés de Serravallé : le château s'étoit rendu le lende-

main : Gavi fut pris peu de jours après ; & tandis qu'on formoit le siége de sa citadelle, le Marquis de Botta, Commandant de l'armée Autrichiene, força successivement plusieurs défilés qui se trouverent sur sa route en avançant vers Gênes, & s'empara le 1 de Septembre de l'important passage de la Bochetta. An. 1746.

Par ses ordres, trois colonnes marcherent vers ce passage, la plus forte le long du grand chemin, les deux autres sur les hauteurs qui le bordent. Elles attaquerent toutes trois en même-temps. La Bochetta étoit gardée par quelques Compagnies de Grenadiers François qui venoient d'arriver, & qui firent quelque résistance ; mais elles furent bientôt obligées de céder au nombre. On prétend * qu'elles auroient pu tenir davantage, & donner le temps aux détachemens Espagnols & Génois qu'elles relevoient, de revenir sur leurs pas : mais ces détachemens étoient déja loin du côté de Lagnasco. Les Grenadiers François les rejoignirent, & tous ensemble retournerent à la Bochetta pour

* *Mecatti diario della Guerra d'Italia.*

An. 1746.

en déloger les Autrichiens. Cela ne fut pas possible, & il fallut se retirer, après avoir perdu un assez bon nombre de braves gens.

Les Autrichiens maîtres du défilé, se porterent à Campo-Moroné le lendemain, & continuerent de s'avancer vers Gênes, parurent le 4 à Saint-Pierre-d'Aréna au nombre de neuf ou dix-mille hommes. Ils exigeoient partout des contributions exorbitantes; leurs troupes irrégulieres brûloient les maisons, saccageoient les villages, & laissoient dans tous les lieux où elles passoient des traces de cruauté & de fureur. Les habitans de la campagne arrivoient de toutes parts à Gênes, transportant avec eux leurs meilleurs effets, & redoubloient dans cette ville déja alarmée les frayeurs & la confusion.

La République capitule avec le Marquis de Botta.

La République, hors d'état de prendre d'autre parti que celui de la soumission, songea à arrêter le cours des hostilités à quelque prix que ce fût. Elle députa * quatre Sénateurs vers le Marquis de Botta, campé pour lors à

* Le 5 de Septembre.

Lagnaſco. Ils expoſerent à ce Général le ſujet de leur députation dans les termes les plus reſpectueux & les plus ſoumis. Il leur répondit obligeamment ; & le lendemain on convint d'une capitulation proviſionelle, dont les principaux articles étoient : AN. 1746.

Qu'on remettroit aux troupes de la Reine de Hongrie les portes de la ville de Génes ; que la garniſon ſeroit priſonniere de guerre ; que tous les François, Eſpagnols, ou Napolitains, qui ſe trouveroient dans la ville ou dans les fauxbourgs, ſeroient remis aux Autrichiens. Qu'on leur remettroit auſſi tous les effets appartenans aux troupes de ces nations, toute l'artillerie de la ville, toutes les munitions de guerre, & tout ce qui appartenoit à la ſubſiſtance & à l'entretien des troupes de la République.

Que les vaiſſeaux alliés de la Reine de Hongrie auroient toute liberté d'entrer dans le port de Gênes ou d'en ſortir. Qu'aucuns ſujets ou ſoldats de la République ne pourroient ſervir durant toute la guerre contre la Reine ou ſes alliés. Que la citadelle de Gavi

(qui étoit encore assiégée) auroit ordre de se rendre, & que la garnison
AN. 1746. seroit prisonniere de guerre. Que tous les prisonniers des troupes de la Reine ou de ses alliés, qui étoient entre les mains des Génois, seroient sur le champ mis en liberté. Que tant que dureroit la présente guerre, tous les Etats & toutes les places de la République donneroient libre passage aux troupes de la Reine dans toutes les occasions.

Qu'indépendamment des contributions dont on conviendroit, les Génois payeroient sur le champ cinquante mille Génnines pour être distribuées aux troupes Autrichiennes à titre de gratification & de rachat de pillage : que le Doge & six Sénateurs partiroient dans l'espace d'un mois pour aller à Vienne implorer la clémence de la Reine. Qu'enfin quatre Sénateurs se rendroient à Milan, pour servir d'ôtages, & y rester en cette qualité, jusques à ce qu'il leur fût permis par la Cour de Vienne de retourner dans leur patrie. A ces conditions le Marquis de Botta s'engageoit de faire cesser toutes les hostilités, d'obliger ses troupes de payer

toutes choses argent comptant, & de leur faire observer la plus exacte discipline.

AN. 1746.

Les Autrichiens maîtres de Gênes.

En exécution de cette convention le Général Nadasti s'étant présenté devant Gênes le 7 de Septembre à la tête de l'avantgarde de l'armée Autrichienne, on lui remit les portes de la Lanterne & de saint Thomas, dont il prit sur le champ possession; la citadelle de Gavi se rendit en conséquence de l'ordre du Sénat; & la République se disposa à exécuter avec la même exactitude les autres conditions de la capitulation, quelque dures qu'elles fussent.

Le 8 elle licentia les troupes qui étoient dans Gênes. Qu'elle eût retardé de deux jours, elle auroit pû aisément détruire toute l'armée Autrichienne. Cette armée s'étoit imprudemment campée à Porto-Décimo dans le lit de la Serivia qui étoit pour lors à sec. La nuit du 10 au 11 il tomba beaucoup de pluie, qui descendant en torrens des hauteurs voisines, remplit en un instant le lit du fleuve, emportant hommes, tentes,

AN. 1746.

bagages, & jettant dans l'armée entiere la plus étrange confusion. Il y eut plus de mille hommes noyés, & si les Génois eussent profité de ce désordre pour tomber sur les Autrichiens, il n'en seroit peut-être pas échappé un. Mais la République avoit pris le parti de la soumission, se flattant qu'une résignation aveugle aux ordres de la Reine de Hongrie lui mériteroit un peu plus de ménagement. Espérance vaine! Les Génois s'apperçurent bientôt qu'on étoit résolu de les écraser. On commença par exiger d'eux une contribution de vingt-quatre millions, dont le tiers devoit être payé comptant, & le reste avant la fin du mois. Les représentations furent inutiles : il fallut commencer par payer le premier tiers, & se préparer à acquitter les deux autres incessamment. Les prétentions de la Reine ne se bornerent pas là : elle demanda que les Génois habillassent trente mille hommes de ses troupes, & qu'ils lui remissent les pierreries sur lesquelles elle leur avoit fait de gros emprunt quelques années auparavant,

AN. 1746.

Leurs vexations, & les contributions qu'ils imposent.

Cependant l'état de Gênes étoit inondé de troupes ennemies. Elles s'étendoient depuis Novi jusqu'à Gênes & à la Spezza. Loin qu'elles observassent une discipline exacte, comme le Marquis de Botta l'avoit promis, elles commettoient par tout mille désordres, exerçoient mille vexations ; & leurs Officiers ne prenoient aucunes mesures pour les contenir. La côte occidentale de cet Etat n'étoit gueres mieux traitée par les troupes Piémontoises qui s'y étoient répandues. Le Roi de Sardaigne s'étoit porté de ce côté là. Il étoit entré le 9 de Septembre dans Savone, dont la garnison s'étoit retirée dans le château, qu'il avoit sur le champ fait bloquer. Final & ses forts capitulerent le 16. & les troupes qui y étoient se rendirent prisonnieres de guerre. Les armées de France & d'Espagne se retiroient toujours, évacuant successivement les places où elles avoient mis garnison. Elles laisserent cependant environ trois cents hommes dans le château de Ventimille, & se disposerent à repasser le Var. Ainsi le Roi de Sardaigne recouvra sans coup férir tout le Comté de Nice, & se vit

Les Piémontois s'emparent de la côte occidentale de l'Etat de Gênes.

AN. 1746.

maître de toute la côte occidentale de l'Etat de Gênes, si l'on en excepte le château de Ventimille, & la citadelle de Savone, qu'il comptoit soumettre bientôt. Regardant tout ce pays comme sa conquête, il dépossédа de leurs emplois tous les Magistrats que la République y avoit établis, & les remplaça par des Piémontois.

Les Génois implorent la protection de diverses Cours auprès de la Reine d'Hongrie.

Les Génois dans la derniere désolation cherchoient à intéresser en leur faveur les Cours amies de celle de Vienne. Ils peignoient leurs malheurs, ils justifioient leurs conduite; mais ils tirerent peu de fruit de la pitié qu'ils inspirerent. M. de Villa-Vecchia, chargé de leurs affaires à la Haye, adressa aux Etats généraux, le 27 de Septembre, un Mémoire fort touchant. Il y exposoit que les malheurs de la République de Gênes n'étoient point la suite de projets ambitieux & injustes; que ses maximes étoient les mêmes que celles que les Etats généraux avoient suivies, & que les Génois en avoient d'autant plus de droit à leur protection; que leurs maux n'étant point soulagés ne pourroient fournir que de funestes exemples dans les fatalités de la guer-

re; que l'équilibre de l'Europe exigeoit la conservation de la République de Gênes; que les Puissances maritimes, & la Hollande en particulier, avoient intérêt qu'on restituât dans ses droits & sa liberté cet ancien asyle du commerce de la Méditerranée. Il finissoit en suppliant les Etats généraux d'employer leurs bons offices, pour engager la Reine de Hongrie à modérer ses prétentions. Il obtint effectivement leur recommandation à la Cour de Vienne; mais on ne s'apperçut point qu'elle produisît aucun effet. An. 1746.

Les Génois ne tirerent pas plus d'avantages de leurs sollicitations à la Cour de Londres. Ils y remontrerent en vain que le danger pressant dont leur liberté étoit menacée, sans que des représentations réitérées eussent pû le détourner, avoit été la seule cause qui les avoit forcés à fournir aux ennemis de la Reine de Hongrie un corps de troupes auxiliaires; que l'exemple de plusieurs autres Etats les avoit autorisés à croire qu'une pareille démarche n'étoit point incompatible avec la neutralité; que leur infortune étoit d'autant plus digne de compassion, qu'elle étoit moins mé-

An. 1746. ritée. Les Anglois furent peu ſenſibles à ces raiſons, ils avoient eux-mêmes contribué à accabler les Génois, & leurs vaiſſeaux n'avoient ceſſé depuis quelque temps de troubler l'Iſle de Corſe, que pour ſeconder les opérations de l'armée du Roi de Sardaigne dans la partie occidentale de l'Etat de Gênes. Les démarches des Génois auprès de quelques autres Puiſſances ne furent pas plus efficaces : preſque par tout on les plaignit, on s'intéreſſa pour eux, on ſollicita en leur faveur : mais la Reine de Hongrie ne s'attendrit point.

On exige des contribut. ons outrées.

Il fallut payer le ſecond tiers de la contribution de vingt-quatre millions qu'elle avoit impoſée. Les fonds de la Banque de Saint Georges avoient été employés, les reſſources publiques étoient épuiſées ; on avoit pris juſqu'à l'argenterie des Egliſes pour fabriquer de nouvelles eſpeces. Le Marquis de Botta preſſoit cependant d'acquitter le reſte de la contribution. On allégua l'impuiſſance la plus réelle : mais, ſans y avoir égard, le Général Autrichien exigea qu'on ſe conformât ſans délai aux volontés de la Reine. Le ſeul adou-

cissement qu'on obtint fut que les quittances des sommes que cette Princesse avoit empruntées des Génois seroient passées en compte; mais elle refusa absolument de recevoir en payement les fonds qu'ils avoient placés en Allemagne. Il étoit impossible aux Génois d'exécuter ce qu'on leur prescrivoit. Le Marquis de Botta menaça d'une exécution militaire; & l'on ne voyoit aucuns moyens de l'éviter. Cette extrémité parut si prochaine, que les principaux Citoyens de Gênes firent transporter leurs meilleurs effets dans les maisons Religieuses.

AN. 1746.

Suite de ces traitemens rigoureux.

Les habitans de la campagne n'étoient pas plus ménagés que ceux de la capitale. Aux contributions que les Officiets exigeoient d'eux, se joignoient encore les vexations & les désordres du soldat. Les Commandans Autrichiens se plaignirent au Sénat que leurs soldats ne pouvoient s'écarter sans courir risque de la vie, & demanderent que les paysans fussent désarmés. Soit que ces plaintes eussent un sujet réel, soit qu'elles ne fussent qu'un prétexte, le Sénat résolut jusqu'au bout de montrer en tout sa complai-

AN. 1746. ſance pour la Reine. Il envoya des Commiſſaires pour déſarmer les payſans. Mais l'autorité de ces Commiſſaires fut trop peu reſpectée, ou peut-être leur zele trop foible ; & le déſarmement n'eut point lieu.

Tant de complaiſances & de ſoumiſſions de la part du Sénat ne rendoient point la Reine d'Hongrie plus favorable aux Génois. Le Marquis de Botta déclara que ſes troupes paſſeroient l'hyver ſur le territoire de la République, & qu'il faudroit leur fournir des ſubſiſtances. Le bois étoit devenu extrêmement rare ; & l'on craignoit fort que les Autrichiens, venant à en manquer, ne coupaſſent les oliviers ; nouveau ſujet d'allarmes pour les Génois. La Reine leur fit cependant faire des propoſitions amiables ; mais elles n'étoient rien moins que propres à les raſſurer.

Propoſitions amiables de la Cour de Vienne rejettées.

Elle leur fit offrir de leur garantir leurs Etats, à condition qu'ils feroient avec elle une alliance offenſive & défenſive. Le Gouvernement répondit le plus humblement qu'il lui fut poſſible, que les Génois ne pouvoient ſe porter à cette démarche ſans s'expoſer à des malheurs ſemblables à ceux

An. 1746.

qu'ils venoient d'éprouver; que le voisinage de la France leur rendoit le ressentiment de cette Couronne infiniment redoutable; que leur commerce avec l'Espagne étoit le seul bien qui leur restoit, & qu'ils ne pouvoient sans le perdre se conformer aux desirs de la Cour de Vienne; qu'ils se flattoient donc que cette Cour ne trouveroit pas mauvais qu'ils n'acceptassent pas les propositions qu'elle leur faisoit faire.

Quelque sage que fût cette réponse, la Reine en fut irritée. Elle donna ordre au Marquis de Botta d'exiger avec la derniere rigueur le reste des contributions : mais il ne put tirer qu'un à compte de deux cents mille Génuines. Plusieurs Puissances intercéderent envain de nouveau pour les malheureux Génois. Ils implorerent les secours du Ciel; & le Pape leur accorda un jubilé de quinze jours.

Belle défense & prise du Château de Ventimille.

Les François avoient repassé le Var le 18 d'Octobre. L'armée Piémontoise s'en approcha, renforcée d'un corps de troupes Autrichiennes. Le Marquis de Botta reçut ordre quelque temps après d'y envoyer encore trente bataillons, pour exécuter le projet d'une invasion

AN. 1746. en Provence, que la Cour de Vienne concerta, mais dont le ſuccès ne répondit point à ſes vaſtes eſpérances. Avant l'exécution de ce projet, les Piémontois avoient enfin forcé le château de Ventimille à capituler. M. Dieffenthaller, Commandant du troiſieme bataillon du Régiment Suiſſe de Vigier, avoit été laiſſé dans ce château avec trois cents ſoldats ſeulement. Il ne ſe rendit qu'après y avoir fait la plus glorieuſe défenſe. Huit jours avant la capitulation, l'intérieur de ſa forteresse avoit été tellement ruiné par les bombes des aſſiégeans, qu'il n'y reſtoit plus de quoi mettre un ſeul homme à couvert. Après avoir épuiſé ſes boulets, il fit déterrer plus de ſix cents de ceux que les ennemis lui avoient tirés, pour les leur renvoyer. Les aſſiégeans lui livrerent un furieux aſſaut quelques jours après; mais il les repouſſa, après leur avoir tué près de cinq cents hommes. Enfin ayant cent dixhuit hommes de ſa petite garniſon tués ou bleſſés, voyant la brêche conſidérablement aggrandie; lui-même étant tombé malade; il ne voulut pas ternir la gloire d'une ſi belle réſiſtance par une opiniâ-

reté condamnable, & fit arborer le Drapeau blanc le 23 d'Octobre à huit heures du soir. Il fut fait prisonnier de guerre avec le reste des braves gens qui l'avoient si bien secondé.

AN. 1746.

Vigoureuse résolution du Gouverneur de la Citadelle de Savone.

La citadelle de Savone ne se proposoit pas une défense moins vigoureuse. Elle étoit toujours bloquée par les Piémontois depuis le 9 de Septembre: mais on avoit trouvé moyen d'y faire entrer, à diverses reprises, des vivres, & quelques troupes. Depuis la convention des Génois avec le Marquis de Botta, par laquelle l'Etat de Gênes se soumettoit à la discrétion de la Reine de Hongrie, les Autrichiens, qui avoient quelques détachemens parmi les troupes qui bloquoient la citadelle de Savone, exigerent que le Sénat envoyât au Commandant de cette forteresse l'ordre de se rendre: mais cet ordre n'eut point d'effet. Le Marquis Augustin Adorne, qui le reçut, répondit qu'il s'étoit toujours fait gloire d'obéir à la République tant qu'elle avoit été libre: mais que, depuis qu'elle ne l'étoit plus, il ne pouvoit se résoudre à obéir à des ordres dictés par les oppresseurs de sa patrie. Il fit aussitôt assembler sa garni-

AN. 1746. ſon, & déclara qu'il étoit déterminé à s'enſevelir ſous les ruines de ſa place; que ceux qui ne ſe ſentoient pas le courage de l'imiter pouvoient ſortir.

Charmé de voir que la nobleſſe de ſes ſentimens avoit paſſé dans tous les eſprits, il lut un teſtament qu'il avoit fait, par lequel il inſtituoit héritiers de tous ſes biens, qui étoient conſidérables, les femmes & les enfans des Officiers & des ſoldats de cette brave garniſon avec laquelle il étoit réſolu de périr ſous les débris de ſa citadelle. Il diſtribua ſur le champ aux ſoldats ce qu'il avoit d'argent & d'effets, & ne s'occupa plus que du ſoin d'aſſurer par les meilleures diſpoſitions le ſalut d'une place pour laquelle il venoit en quelque ſorte de ſe dévouer. Le Marquis Adorne eſt de l'illuſtre famille de ce nom qui a fourni à Gênes quantité de grands hommes, dont nous avons ſouvent parlé.

Le Roi de Sardaigne, qui vouloit à quelque prix que ce fût être maître de la citadelle de Savone, déſeſpérant d'y réuſſir par un ſimple blocus, ſe diſpoſoit à la faire aſſiéger dans les formes, & avoit ordonné d'y employer

une

une artillerie redoutable. Cinquante pieces de canon & vingt-quatre mortiers, qu'on y destina, furent mis en batterie dans les premiers jours de Décembre, & commencerent à la foudroyer. Mais, dans ce même temps, des choses bien plus importantes se passoient à Gênes. AN. 1746.

Inflexibilité de la Reine de Hongrie, & désespoir des Génois.

L'inflexibilité de la Reine de Hongrie avoit mis les Génois au désespoir. Le Marquis de Botta en prévit sans doute les suites, & parut les craindre. Les paysans, comme on l'a vû, avoient refusé de se laiser désarmer; le peuple poussé à bout murmuroit sans se contraindre; les esprits étoient dans cette fermentation qui annonce les extrémités violentes: la moindre circonstance pouvoit faire éclater un soulevement d'autant plus difficile à réprimer, que le plus grand nombre des troupes Autrichiennes s'étoit posté sur le Var. Dans ces circonstances le Marquis de Botta crut devoir prendre des précautions nouvelles. Le 26 de Novembre il se saisit du fort de saint Benigne, situé sur une hauteur, près du fort de la Lanterne, & y mit une garnison nombreuse: il renforça considérablement

AN. 1746. les corps de garde des portes de la ville : il obligea le Gouvernement de lui envoyer ses principaux Officiers, & leur fit prêter serment de n'agir ni directement ni indirectement contre les intérêts de la Reine de Hongrie. Quelques voies de douceur auroient été plus efficaces que toutes ces mesures : mais les ordres de la Cour de Vienne étoient toujours rigoureux, & le zele avec lequel on se portoit à les exécuter ne les adoucissoit pas.

Le Sénat s'étoit flatté long-temps qu'on auroit enfin quelque égard aux représentations des Génois, & qu'on leur feroit quelque diminution sur le reste des contributions : mais le 30 de Novembre le Comte de Choteck, Commissaire Général des troupes Autrichiennes, communiqua aux Commissaires de la République un nouveau rescript de la Reine de Hongrie, par lequel, loin que cette Princesse fit quelque remise, elle formoit au contraire des prétentions nouvelles. Elle refusoit de passer en compte le bois & le fourrage fournis à ses troupes depuis qu'elles occupoient l'Etat de Gênes. Elle demandoit sur le champ qua-

tre cents mille livres, pour le rachat des magasins qu'elle avoit consenti de restituer à la République. Quant à ce qui étoit encore dû des contributions, elle exigeoit le payement d'une partie dans deux jours, & du reste dans un mois. AN. 1746.

Le Comte de Choteck déclara qu'il ne laissoit aux Génois que vingt-quatre heures pour prendre leurs résolutions sur ce rescript; qu'il exigeoit des cautions de l'exécution de leurs engagemens; que la Reine prétendoit qu'ils se conformassent exactement à tous les articles que son rescript contenoit; & que le Marquis de Botta avoit ordre de les y contraindre. Mais les menaces ne servent qu'à aigrir quand on n'a plus de malheurs à craindre. Ceux des Génois étoient à leur comble. Le peuple sur-tout, qui n'avoit plus rien à perdre, n'avoit plus de ménagemens à garder. Le bruit se répandoit qu'un corps de troupes Autrichiennes se disposoit à entrer dans Gênes pour y vivre à discrétion. Que resto.t-il à redouter encore? Que hazardoit-on à tenter de secouer un joug si dur? appréhendoit-on de plus grands maux? devoit-on se

AN. 1746. laisser écraser sans oser rien entreprendre pour sa défense ? Ces discours, répétés parmi le peuple, échauffoient les esprits. Tout étoit disposé au soulevement. On n'attendoit qu'une occasion ou un prétexte : le hazard le fit naître au commencement de Décembre.

Dès le premier jour de ce mois, le Marquis de Botta avoit demandé au Sénat quarante pieces de batterie, pour les envoyer au Comte de Brown qui commandoit les troupes Autrichiennes destinées à l'expédition de Provence. Les demandes de la Reine de Hongrie étoient des ordres précis ausquels il eût été dangereux de s'opposer. D'ailleurs, par la capitulation de Gênes, cette Princesse étoit maîtresse de toute l'artillerie de cette place. Le Sénat consentit donc à remettre au Marquis de Botta l'artillerie dont il avoit besoin ; & ce Général fit d'abord enlever les douze plus gros canons de la ville, avec quelques mortiers. On étoit occupé au transport de cette artillerie le 5 de Décembre, & l'on conduisoit par une rue étroite un mortier dont l'affût cassa. L'embarras que causa cet accident attira beaucoup de peuple :

un Officier Allemand ayant apperçu un Génois qui nuisoit au travail, ou qui ne s'y portoit pas avec assez d'ardeur, le frappa de sa canne. Le Génois se jetta sur l'Officier, & lui porta un coup de couteau. La populace, qui s'étoit assemblée, prit parti dans cette querelle. Une grêle de pierres tomba sur les Allemands qui conduisoient le mortier. Sept furent dangereusement blessés, les autres s'enfuirent. AN. 1746.

Dans les dispositions où se trouvoient les Génois, il n'en falloit pas davantage pour exciter une émeute générale. Le peuple courut au Sénat, criant qu'on lui donnât des armes. Le Sénat n'avoit garde d'adopter aveuglément des premieres impressions qui pouvoient être peu durables, ou mal soutenues. Il refusa les armes qu'on demandoit, & tâcha de calmer un tumulte qui pouvoit avoit pour l'Etat les suites les plus fâcheuses. Mais le peuple animé n'écoutoit déja plus rien. Il enfonça les boutiques des armuriers, brisa les portes de l'arsenal & des magasins à poudre, & courant de rue en rue fit main basse sur les Allemands qu'il rencontra. Le massacre dura toute la

AN. 1746. nuit. Les Allemands se réfugierent dans leurs postes ; & le lendemain les habitans, qui avoient pris les armes, se disposerent à les en chasser.

Ils attaquent les Allemands dans leurs postes.

Ce n'étoit plus une simple émeute populaire ; c'étoit un soulevement qu'on paroissoit vouloir soutenir avec toute la vigueur possible. Les Génois avoient élevé une batterie de huit pieces de canon contre la porte de S. Thomas : ils attaquerent, la bayonnette au bout du fusil, un poste voisin, où étoient quatre compagnies de grenadiers, qui les repousserent. Ils ne se rebuterent point, & recommencerent l'attaque le jour suivant : * mais le Marquis de Botta avoit renforcé de deux bataillons ce poste important ; & les Génois furent encore repoussés. Cependant ils avoient placé diverses batteries qui incommodoient fort les Autrichiens : ils avoient fait de bons retranchemens à la tête des rues ; & si le Marquis de Botta s'étoit jusqu'alors maintenu dans ses postes, il sentoit qu'il ne pourroit y tenir long-temps contre tout un peuple. Tout son espoir étoit que l'ardeur des Génois se refroidît peu à peu ; &

* Le 7.

pour donner occasion à leur feu de se rallentir, il fit demander * une suspension d'armes de trois jours. AN. 1746.

Il n'en obtint qu'une de trois heures. Les Génois ne se conduisoient point comme une populace aveugle qui n'a pour regles que le caprice ou la fureur. Leurs attaques étoient bien concertées, leurs projets de défense sagement dressés, toutes leurs opérations bien dirigées. Ils suivoient les avis de Chefs habiles qu'ils s'étoient choisis; & ils n'avoient garde de sacrifier leurs avantages par une inaction qui pouvoit les perdre. La suspension d'armes fut pourtant prolongée jusqu'à la fin du jour, par l'entremise du Prince Doria & de quelques autres Sénateurs. On parla d'accomodement. Les Génois ne s'en éloignoient pas: mais ils vouloient avant toutes choses qu'on leur remît les postes de la porte de S. Thomas, & du fort de S. Bénigne; & qu'on leur donnât des ôtages pour les rassurer contre la vengeance de la Reine de Hongrie. Ces propositions ne furent point acceptées, & les hostilités recommen-

* Le 8.

AN. 1746.

cerent le lendemain, avec plus de vivacité qu'auparavant.

Conduite du Sénat.

Les Sénateurs s'étoient donné beaucoup de mouvement pour faire réussir la négociation. Ils étoient trop sages pour ne pas s'allarmer des suites d'une entreprise dont le succès étoit encore incertain. Au moins leur conduite ménageoit auprès de la Cour de Vienne une justification au nom de l'Etat de Gênes. Mais tant de prudence n'étoit pas faite pour un peuple depuis longtemps poussé à bout, & échauffé par de premiers succès. La politique du Sénat fut mal interprétée. On attribua ses craintes & ses ménagemens à des intérêts personnels. Le peuple murmura: les plus emportés pillerent les maisons de quelques Sénateurs; & l'on fut obligé de faire pendre quelques-uns de ces mutins, pour réprimer des désordres contraires au but de ceux mêmes qui les excitoient.

Les Allemands sont chassés de Gênes. Leur retraite.

Les nouvelles attaques des Génois réussirent. Les Allemands furent enfin chassés de la porte de S. Thomas, de la tour de la Lanterne, du fort de saint Bénigne, & forcés d'abandonner le fauxbourg de S. Pierre d'Aréna, après

avoir

avoir perdu plus de deux mille hommes. Ils prirent le chemin de la Bochetta : mais ils trouverent ſur leur route un corps de douze mille payſans, qui, au bruit de ce qui ſe paſſoit dans Gênes, avoient d'eux-mêmes pris les armes. Le Marquis de Botta n'avoit d'autre reſſource que de s'ouvrir un paſſage l'épée à la main : il y réuſſit, & parvint * aux défilés de la Bochetta, où il eſpéroit pouvoir ſe maintenir : mais il y fut attaqué & forcé dès le lendemain, par les habitans de Gênes qui l'avoient ſuivi, & qui s'étoient joints aux payſans des vallées. Il fut donc obligé de ſe retirer vers Gavi, abandonnant ſon artillerie & ſes équipages. Il s'établit à Gavi, à Novi, à Voltaggio, avec un corps avancé du côté de Fiaſconé; & donna ordre à toutes les troupes Autrichiennes qui étoient dans le Milanés, le Mantouan, & le Modénois, de le venir joindre. AN. 1746.

Celles qui avoient été diſtribuées le long de la côte Orientale de l'Etat de Gênes avoient été obligées de ſe retirer avec précipitation, & s'étoient ſauvées à Luques. Les Allemands perdirent

* Le 12.

AN. 1746. plus de cinq mille hommes dans ces retraites. Les paysans de la vallée de Polsévéra firent seuls plus de deux mille prisonniers. La perte des Génois fut fort peu considérable. Ils ne jugerent pas à propos de poursuivre pour lors les Allemands plus loin, & se contenterent de garder les passages par où leurs ennemis auroient pû se rapprocher de Gênes. La tranquillité fut rétablie dans cette ville, & dès le 16. on commença à y r'ouvrir les boutiques.

Siege & prise de la citadelle de Savone.

Ce jour-là même un corps de paysans tenta de secourir la citadelle de Savone. Les Piémontois, maîtres de la plus grande partie de la côte Occidentale de l'Etat de Gênes, bloquoient cette citadelle depuis plus de trois mois, & l'assiégeoient dans les formes depuis près de quinze jours. Les paysans Génois furent repoussés avec perte. Deux autres corps plus considérables s'avancerent dans le dessein d'attaquer les assiégeans; mais l'artillerie des vaisseaux Anglois qui croisoient sur la côte, & favorisoient le siége, obligea ces détachemens de rebrousser chemin. Le Marquis Adorne destitué de tout es-

poir de secours, voyant l'armée des assiégeans augmentée par de nouveaux renforts, sa garnison réduite à mille soixante-dix hommes, à la veille d'être emporté, comptable à sa patrie de la vie des braves gens qui lui restoient; après avoir soutenu plusieurs assauts, essuyé plus de trente mille coups de canon & plus de neuf mille bombes, capitula le 18. avec des distinctions honorables; mais à condition cependant qu'il seroit prisonnier de guerre avec sa garnison.

AN. 1746.

Suite des démarches du Sénat.

Les Génois, plus heureux contre les Autrichiens, qu'ils avoient chassés au-delà des montagnes, s'attendoient bien à de nouveaux efforts de leur part, & ne négligeoient rien pour se mettre en état de leur résister. Aucuns Nobles ne s'étoient encore joints au peuple, qui continuoit d'être sous les armes. Ses Chefs étoient choisis parmi les anciennes familles Plébéiennes, les plus renommées par leur zele pour le bien public. Ils régloient tout ce qui concernoit le militaire, & marquoient en tout le reste un extrême respect pour le Doge & pour le Sénat, qui persistoient toujours à conserver pour la Cour de

AN. 1746. Vienne la plus haute considération. La Reine de Hongrie ne jugea pas pour cela plus favorablement des dispositions de la Noblesse Génoise. Cette Princesse fit déclarer au Marquis Spinola, Ministre de la République de Gênes à Vienne, que si le Sénat vouloit prouver qu'il n'avoit aucune part à l'entreprise du peuple, il falloit qu'il fît remettre au plûtôt en liberté les prisonniers Allemands ; restituer l'artillerie, les munitions, & les équipages enlevés à ses troupes ; achever le payement des contributions ; remplacer les deniers de la caisse militaire, que le peuple avoit pillés ; & donner des indemnités pour les effets qu'on ne pourroit recouvrer. On faisoit monter à plus de douze millions de florins d'Allemagne les dommages dont on se plaignoit. Outre ces prétentions, on exigeoit encore que le Sénat fît des perquisitions exactes des auteurs du soulevement. Le Marquis Spinola représenta que le Sénat n'étoit pas en état d'accepter de pareilles propositions. La Reine, sans vouloir l'entendre, lui fit donner ordre de sortir de Vienne dans vingt-quatre heures, & de ses Etats dans six jours.

An. 1747. Entreprises des Autrichiens.

Le Sénat vit bien que tous ses ménagemens avoient été inutiles, & il ne tarda pas à agir de concert avec le peuple. Les Puissances alliées des Génois les exhortoient à achever l'ouvrage de leur liberté, & leur promettoient d'y concourir le plus efficacement qu'il seroit possible, soit par des diversions puissantes, soit par des secours de troupes; & le succès de la révolution devenoit de jour en jour plus certain. Botta cependant rassembloit des troupes de toutes parts. Le Comte de Browne, qui avoit tenté une invasion en Provence, lui envoya douze ou quatorze bataillons, dont il avoit autant de besoin que le Marquis de Botta lui-même. En attendant l'arrivée de ce renfort, les Autrichiens tenterent de se rendre maîtres du passage important de la Bocchetta, & ils l'attaquerent avec six mille hommes le quatre du mois de Janvier. Ils furent repoussés avec perte. Quelques jours après leurs détachemens pénétrerent du côté de Voltri & de Bisagno; mais sur le point d'être coupés, ils se retirerent avec précipitation.

AN. 1747.

Leurs attaques du quinze eurent plus de suites. Ils s'emparerent des hauteurs de Buffala & de Forgo Fornari, que les paysans abandonnerent avec quatre pieces de canon, & quelques munitions de guerre. Le Marquis de Botta fit occuper le poste de Piédra-Lavezara, & forma un cordon depuis la vallée de Scrivia jusqu'à Campofredo, vis-à-vis de la Bochetta. Il fit ensuite marcher aux défilés le lendemain, & partagea l'attention de ceux qui les défendoient par plusieurs fausses attaques. Le froid étoit excessif. Trois cents hommes, qui n'avoient ni tentes ni baraques, s'étoient retirés dans un village, abandonnant un passage par lequel ils ne croyoient pas que les Allemands songeassent à pénétrer. Mais le Marquis de Botta en ayant été averti fit déboucher quatre mille hommes par ce défilé dans la plaine de Polsévéra.

Allarmes des Génois.

L'allarme fut terrible dans Gênes dès qu'on apperçut les Allemands. On sonna le tocsin dans toutes les Eglises. Les paysans coururent aux hauteurs. On occupa, ou l'on renforça tous les postes qui pouvoient retarder

les progrès des ennemis, qui furent eux-mêmes obligés de se retirer de divers endroits où ils se crurent trop exposés, & entre autres de Pietra Lavezara. Je n'entrerai point dans le détail de toutes les tentatives des Autrichiens, presque toujours sans succès. Il ne se passoit gueres de jour que les Génois ne fussent attaqués dans quelques-uns de leurs postes, ou qu'ils n'essayassent de déloger leurs ennemis de ceux dont ils s'étoient emparés. Dans les premiers jours de Février les Autrichiens attaquerent successivement Lagnasco, Croce d'Orera, & Vittoria : mais ils furent repoussés par-tout. Ils avoient quelques postes du côté de Voltri, & ils furent chassés de plusieurs. AN. 1747.

Cette petite guerre étoit continuelle : l'animosité des deux partis la rendoit meurtriere : il ne tint pas aux Allemands qu'elle ne devînt cruelle. Ils donnerent en diverses occasions des exemples de fureur. Le peuple de Gênes, indigné de ces excés, vouloit massacrer les prisonniers Autrichiens ; & l'on fut obligé de doubler la garde de leur prison, pour empêcher ces dangereuses représailles. Cruautés des Autrichiens.

AN. 1747.
Les Génois s'occupent de préparatifs de défense.

Plus les Génois étoient aigris contre les Allemands, plus ils s'affermissoient dans la résolution de se défendre jusqu'à la derniere extrémité. Dès le 9 de Janvier ils avoient célébré par de grandes réjouïssances le recouvrement de leur liberté. Ils avoient conduit avec grand appareil, par les principales rues de la ville, le mortier qui avoit occasionné la révolution, & l'avoient replacé avec beaucoup de cérémonies à la batterie de Carignan, d'où il avoit été tiré. Depuis ce temps ils n'avoient pas cessé de s'occuper du soin de leur défense. Dès le 26 de Décembre on avoit formé cent vingt-compagnies de bourgeois de soixante hommes chacune. On avoit dressé un rolle de tous les habitans de la ville & des fauxbourgs en état de porter les armes, & l'on en faisoit monter le nombre à quarante mille. On fit de plus venir des troupes de Corse, on établit des batteries, & l'on se mit en état de ne pas craindre les suites d'un siege, au cas qu'on fût obligé de le soutenir. On découvrit, par quelques lettres interceptées, que le Marquis de Botta avoit des intelligences parmi les habitans de la vallée

de Polsévéra, à qui il avoit fait distribuer une grosse somme d'argent. La plûpart des traîtres furent arrêtés ; & pour s'assurer de cette vallée, on y fit marcher quatre mille hommes, qu'on tira de la côte orientale.

AN. 1747.

Rétablissement du Gouvernement sur l'ancien pied.

Il ne manquoit, pour couronner toutes ces précautions, que le concert de deux ordres. Le rétablissement de l'ancien gouvernement étoit d'autant plus nécessaire, qu'il s'étoit élevé quelques brouilleries entre les Chefs du peuple à l'occasion du butin. Le peuple fut encore quelque temps persuadé que les Nobles cherchoient à faire leur paix particuliere avec la Cour de Vienne. Les Nobles d'un autre côté craignoient que le peuple ne voulût changer la forme du gouvernement, & s'emparer de l'autorité. Quelques réparations que le Sénat ordonna de faire dans le palais donnerent lieu aux mal-intentionnés de publier que les Nobles vouloient s'y fortifier. Ces discours penserent exciter une émeute que la prudence du Sénat apaisa. Enfin les soupçons & les mésintelligences cesserent ; & vers le milieu de Février le Gouverne-

An. 1747.

ment fut abſolument rétabli ſur l'ancien pied.

Propoſitions d'accommodement.

Dès le commencement de ce mois, le Comte de Schullembourg étoit arrivé à Novi, pour remplacer le Marquis de Botta, que la Cour de Vienne avoit rappellé. Ce nouveau Général ne pouvoit rien entreprendre de conſidérable avant que la ſaiſon permît de faire revenir la cavalerie que le Marquis de Botta avoit envoyée dans le Parmeſan, & avant l'arrivée du renfort que le Comte de Brown avoit détaché de ſon armée. En attendant qu'il fût en état d'agir, il fit faire aux Génois des propoſitions d'accommodement: mais elles ne parurent pas plus recevables que celles que les Autrichiens avoient faites juſqu'alors. Ses préliminaires étoient qu'on remît les priſonniers en liberté, & qu'on achevât de payer les contributions. La négociation fut rompue d'abord, & l'on ne ſongea de part & d'autre qu'à s'attaquer & à ſe défendre.

Attaques reſpectives.

La petite guerre duroit toujours. Les troupes Autrichiennes reprirent le poſte de Pietra-Lavezara, y conſtruiſirent une batterie, & y éleverent un retran-

chement. Un de leurs détachemens enveloppa cinq cents paysans Génois, la nuit du 16 au 17 de Février: mais les Génois se firent jour. Un autre détachement attaqua la même nuit un poste de cent trente hommes, & fut repoussé. La nuit suivante toutes les troupes irrégulieres de l'armée du Comte de Schullembourg s'avancerent par divers endroits sur sept colonnes: mais elles furent par-tout repoussées avec perte par les milices Génoises. Les Génois ne bornerent pas là leurs avantages. Ils firent marcher sur le champ la moitié des compagnies bourgeoises, & quarante compagnies des milices de Bisagno, qui chasserent les Allemands de la plûpart de leurs postes en deça de la Bochetta: vingt-quatre de ces compagnies pénétrerent jusqu'à Campo-Moroné, où six cents ennemis furent taillés en pieces. Le poste de Piétra-Lavezara fut emporté, après avoir été attaqué depuis huit heures du matin juspu'à deux heures après midi. On fit dans toutes ces actions sept cents ptisonniers, & l'on eut beaucoup de peine à sauver du ressentiment des habitans de la vallée de Polsévéra, AN. 1747.

AN. 1747. les Pandoures & les Croates, qui avoient exercé dans cette vallée des cruautés inouïes.

Le siege de Gênes paroissoit une chimere, quoiqu'on l'annonçât bien haut. La Reine de Hongrie avoit besoin de toutes ses troupes d'Italie, pour défendre les Etats de son allié le Roi de Sardaigne. Le Comte de Brown, après une vaine tentative en Provence, avoit été obligé de repasser le Var, & étoit rentré dans le Comté de Nice dès le 3 de Février. Le Maréchal de Belleisle, à la tête d'une grosse armée, se préparoit à l'y suivre. Dans de pareilles circonstances, le Comte de Schullembourg ne pouvoit différer long-temps à marcher au secours du Comte de Brown. Mais la Cour de Vienne croyoit la gloire de ses armes intéressée à soumettre les Génois; & Schullembourg eut ordre de tout tenter pour y réussir.

Secours arrivés à Gênes.

Chaque jour rendoit cette entreprise plus difficile. Un convoi parti des ports de Marseille & de Toulon débarqua dans différens ports de la République, le 19 de Février, cinq mille quatre cents hommes de troupes Fran-

çoises & Espagnoles, qui en peu de jours se rassemblerent à Gênes. Les vaisseaux Anglois qui croisoient sur les côtes ne purent intercepter que quelques bâtimens de ce convoi, qui portoient environ six cents soldats. Ce secours fut reçu avec de grandes démonstrations de joie. Il annonçoit encore de nouveaux renforts prêts à s'embarquer; & indépendamment de ces forces auxiliaires, Gênes ne manquoit pas de défenseurs. Tout y étoit devenu soldat. Le noble, le négociant, le laboureur, se disputoient à l'envi l'honneur de défendre la patrie. Quelques Citoyens timides s'étoient sauvés avec leurs effets, & s'étoient réfugiés les uns à Pise, les autres à Livourne; mais leur peu de zele pour la liberté commune n'avoit point formé d'exemple contagieux; & leur foiblesse fut justement punie dans la suite par les amendes ausquelles le Gouvernement les condamna.

AN. 1747.

A quelques obstacles que le Comte de Schullembourg dût s'attendre dans l'exécution de son projet, il avoit ses ordres, & il s'empressa de s'y conformer. Le temps étoit précieux. Les Gé-

Les Autrichiens marchent vers Gênes.

AN. 1747. nois se fortifioient tous les jours dans leur ville & dans leurs postes ; ils attendoient à chaque instant de nouveaux convois des ports de France : le Maréchal de Belle-Isle se préparoit à faire en leur faveur une diversion qu'il étoit nécessaire de prévenir. Le Comte de Schullembourg se mit donc en marche dès le 22 de Mars. Son armée avoit reçu ses renforts, & étoit forte de plus de vingt-cinq mille hommes. Mais les mauvais temps le forcerent de différer ses opérations de plus de quinze jours. Enfin il les commença le 11 d'Avril deux heures avant le jour ; & ses troupes sur trois colonnes s'avancerent du côté de Bisagno. La premiere colonne se porta sur Lagnasco, qu'elle voulut forcer en passant : mais n'ayant pû y réussir elle le tourna. La seconde marcha sur Marigallo, par S. Cipriano. La troisieme dirigea sa route vers la montagne du Diamant, dont elle s'empara.

Cette marche dura quarante-deux heures. Les Allemands étoient obligés de combattre à chaque pas ; & les Génois, disputant le terrain pied à pied, se replioient en bon ordre de poste en pos-

te, retirant leurs troupes à mesure qu'ils craignoient qu'elles ne fussent coupées. Ils avoient abandonné par cette raison la montagne des deux Freres, vis-à-vis de celle du Diamant, dont les ennemis étoient les maîtres : mais les Généraux François & Espagnols leur firent sentir l'importance de ce poste. Ils s'y établirent de nouveau, & y construisirent une batterie, pour déloger les Allemands de la montagne du Diamant. On en éleva une autre à Pioggia dans le même dessein ; & on se prépara à attaquer successivement les principaux postes occupés par les Autrichiens. Cependant deux Officiers Allemands précédés d'un tambour s'avancerent, le quinze, vers la montagne des deux Freres, & remirent à ceux qui y étoient de garde un écrit signé du Comte de Schullembourg, adressé au Gouvernement de Gênes.

AN. 1747.

Nouvelles propositions d'accommodement.

On y exhortoit les Génois à se soumettre à la Reine de Hongrie, qui leur offroit encore une fois d'oublier son juste ressentiment : on les menaçoit au contraire, s'ils persistoient à résister, d'agir contre eux avec la derniere rigueur. On leur annonçoit qu'on atten-

AN. 1747. doit inceſſamment une artillerie formidable, & que, dès qu'elle feroit arrivée, ils devoient s'attendre à être traités ſans ménagement, s'ils ne prévenoient par une ſoumiſſion prompte les malheurs dont ils étoient encore les maîtres de ſe garantir. Quatre jours après M. Jean-Baptiſte Doria, Général des troupes Génoiſes, envoya au camp des Autrichiens une réponſe, dans laquelle on expoſoit que la République n'avoit eu dans toutes ſes démarches d'autre but que de conſerver ſes droits & ſes poſſeſſions; que jamais elle ne s'étoit départie des égards qu'elle devoit à la Reine de Hongrie; que tout le monde ſavoit avec quelle déférence on s'étoit conformé aux volontés de cette Princeſſe; qu'on n'étoit pas moins inſtruit des motifs invincibles qui avoient forcé la nation d'employer les moyens extrêmes, pour ſe mettre à l'abri d'une deſtruction contraire à la gloire & à l'équité de la Cour de Vienne; qu'actuellement les Génois ne faiſoient que ſe ſervir, & avec regret, du droit naturel d'une défenſe légitime; que la Reine de Hongrie étoit trop équitable pour qu'une

qu'une pareille conduite fût l'objet de son ressentiment ; que les sujets de la République ne pouvoient se dispenser de sacrifier leurs vies & leurs fortunes à la liberté de leur patrie ; & qu'ils mettoient leur confiance dans l'assistance du Ciel, qui regle le sort des Etats.

AN. 1747.

Projets des Autrichiens.

Cette réponse, modérée, mais ferme, fit sentir au Comte de Schullembourg qu'il n'y avoit plus lieu d'espérer que les Génois se soumissent volontairement sur la foi d'une capitulation ; & il sentoit plus que jamais la difficulté de les y forcer. Le transpsrt de l'artillerie qui lui étoit nécessaire étoit presque impraticable. Il avoit ordonné qu'on ouvrît de nouveaux chemins dans les montagnes. Mais ce travail demandoit trop de temps ; &, comme je l'ai dit, le temps étoit cher. Il fallut prendre le parti de faire venir l'artillerie par mer. Les vaisseaux Anglois étoient en état de favoriser cette entreprise ; mais il falloit auparavant s'emparer des postes voisins de la côte. Au lieu de faire de nouveaux progrès, les troupes Autrichiennes avoient perdu plusieurs postes, & en avoient abandonné quel-

AN. 1747. ques autres. Les escarmouches étoient continuelles : les partis étoient tous les jours aux mains. Les Génois avoient souvent l'avantage : cependant les Autrichiens se maintenoient dans les points principaux de leur position, & resserroient Gênes d'assez près, tant du côté de Bisagno, que de celui de Polsévéra.

Le Duc de Boufflers passe à Gênes. Diverses attaques.

Sur ces entrefaites, le Duc de Boufflers, Lieutenant Général des armées du Roi de France, & nommé Général des troupes Françoises auxiliaires de la République, arriva à Gênes. * Il y fût reçu avec les démonstrations de la joie la plus vive. Le discours qu'il prononça dans le Sénat contenoit les plus fortes assurances de la protection du Roi. Il ne voulut pas différer de profiter de l'ardeur que sa présence inspiroit aux Génois. Jamais las d'attaquer leurs ennemis, ils étoient venus à bout de leur enlever encore depuis peu différens postes : mais ces avantages n'étoient pas décisifs ; & le Duc de Boufflers résolut une attaque générale, dont l'instant fut marqué dans la nuit du 6 au 7 du mois de Mai. Ce projet n'eut

* Le dernier d'Avril.

point d'exécution, à cause des mauvais temps qui survinrent ; & peut-être n'auroit-il pas réussi. Les ennemis, avertis par des signaux que leur avoient fait deux Religieux Carmes, se tenoient de toutes parts sur leurs gardes. La trahison fut découverte, & les Moines furent arrêtés & punis. AN. 1747.

On attendoit des troupes de France ; & il se passa jusqu'à leur arrivée peu de choses importantes. Le Capitaine Barbarossa, partisan habile, fit du côté de Voltri une expédition qui réussit. Il tomba sur les Autrichiens à Pégli, leur tua quelque monde, & fit plusieurs prisonniers. Les Autrichiens, qui avoient abandonné Voltri, y revinrent avec huit cents Piémontois qui les joignirent ; & Barbarossa fut contraint de se retirer. Voltri fut mis au pillage durant quatre heures, & l'on y commit des désordres inexprimables. On travailloit cependant à augmenter les défenses de Gênes, & l'on faisoit quelques ouvrages au pont de Cornigliano, pour couvrir le fauxbourg de S. Pierre d'Aréna. Les vaisseaux Anglois voulurent troubler ces travaux par quelques canonades, qui ne firent

AN. 1747. aucun effet. Les Croates qui s'avancerent ne réussirent pas mieux. Ils furent repoussés & reconduits jusqu'à Coronato. Enfin une partie du nouveau convoi qu'on attendoit arriva le quinze, avec mille hommes de troupes Françoises, Espagnoles, & Suisses au service d'Espagne. Le reste, au nombre de plus de trois mille hommes, débarqua le vingt-six & le trente dans divers ports de l'Etat de Gênes, malgré la vigilance des vaisseaux Anglois, qui tâcherent en vain d'intercepter ces secours.

L'armée Autrichienne avoit aussi reçu des renforts, qui la mirent en état d'agir plus vigoureusement qu'elle n'avoit fait. La nuit du vingt au vingt-un, elle attaqua la côte de Rivarola, qui s'étend le long de la riviere de Polsévéra, depuis la montagne des deux Freres, jusqu'à celle de Belvédéré. Toute cette côte est couverte de maisons, qu'on avoit garnies de milices; & l'on avoit mis cent cinquante soldats Génois dans le couvent de N. Dame de la Miséricorde, situé au centre. A l'approche des ennemis, les milices abandonnerent les maisons

de droite & de gauche ; & les ſoldats qui gardoient le couvent, craignant d'être enveloppés, ſe retirerent ſur la montagne de Belvédéré. Les ennemis, maîtres de toute la côte de Rivarola, pouvoient tenter avec avantage une entrepriſe ſur les montagnes de Belvédéré & des deux Freres, deux des principaux poſtes de la défenſe extérieure de Gênes. M. de Boufflers ſentit toute l'importance de prévenir ce coup, & fit ſur le champ ſortir * mille hommes de troupes de France, & trois cents de celles d'Eſpagne, ſur pluſieurs colonnes, pour chaſſer les ennemis de la côte de Rivarola : mille payſans ſuivirent ces troupes pour garnir les poſtes dont elles s'empareroient; & les remparts de la ville furent bordés par les compagnies des Bourgeois. M. de Boufflers ſe rendit lui-même à l'*Epéron* pour obſerver les mouvemens des ennemis, & diriger les attaques. Elles réuſſirent preſque toutes. Un corps d'ennemis s'étant mis en mouvement, & ayant paſſé la riviere de Polſévéra pour charger en flanc une des colonnes Françoiſes, M. de Boufflers AN. 1747.

* Le 21, à cinq heures du ſoir.

An. 1747. fit sortir à propos tout ce qu'on put ramasser de Bourgeois & de paysans armés. Ce renfort facilita les opérations des troupes Françoises, qui chasserent les ennemis du village de Rivarola, & de tous les autres postes de cette côte, excepté du couvent de N. Dame de la Miséricorde, où ils se maintinrent. Cette affaire fut fort vive, & dura plus de quatre heures, sans que le feu discontinuât un seul instant.

Les Autrichiens s'établissent sur le bord de la mer, & reçoivent de l'artillerie.

Les Autrichiens furent occupés durant quelque temps à se fortifier dans leurs postes. Ils ne laissoient pas de faire de temps en temps des attaques, tantôt à la Scofféra, tantôt à Cornigliano, & aux montagnes des deux Freres & de Belvédéré. Ils furent repoussés par-tout; & on leur enleva même le château de Torriglia. Mais leur principal projet étoit de s'établir une communication avec la mer du côté de Bisagno, où ils avoient résolu de former leurs attaques, & où les vaisseaux Anglois devoient leur débarquer un train de grosse artillerie. M. de Boufflers avoit pénétré leur dessein; & pour s'y opposer il avoit fait élever des retranchemens depuis Notre-Dame

Del-Monté jusqu'à Quarto. Le Comte de Schullembourg fit le 12. de Juin ses dispositions pour les forcer, & se mit en marche le 13 sur trois colonnes. Il essuya une vive résistance. Le Duc de Boufflers envoya des renforts aux endroits attaqués : il s'y porta lui-même ; & les ennemis furent plusieurs fois repoussés : mais ils vinrent enfin à bout de gagner la montagne des Camaldules, d'où ils pénétrerent jusqu'à S. Martin d'Albaro. Le lendemain ils acheverent de se rendre maîtres de quelques cassines sur le bord de la mer, & occuperent le château de Sturla, où la mer forme un petit fort propre au débarquement de l'artillerie qu'ils attendoient. Les vaisseaux Anglois la furent prendre à Sestri-di-Ponente, où elle avoit été transportée de Savone ; & quatre jours après on commença à la débarquer à Sturla. AN. 1747.

Cette affaire avoit coûté beaucoup de monde aux Autrichiens. Le feu avoit duré cinq heures avec une vivacité prodigieuse. Ils avoient perdu plus de deux mille hommes, dont le plus grand nombre fut tué à l'attaque de Notre-Dame Del-Monté, qu'ils

AN. 1747. avoient été obligés d'abandonner après l'avoir recommencée jusqu'à trois fois. Ce poste leur étoit nécessaire pour les opérations du siege qu'ils avoient projetté ; & on en renforça considérablement la garde. Cependant Gênes étoit absolument investie, & la communication coupée avec la côte Orientale. M. de Lannion, qui commandoit au poste de la Scoffera, se replia sur Recco ; & ayant laissé quelque monde à Nervi avec ordre d'y tirer une ligne pour couvrir la côte, il se rendit par mer à Gênes, avec le reste de ses troupes.

Allarmes & précautions des Génois. Les allarmes commençoient à se répandre dans Gênes. Cette ville étoit remplie d'un nombre prodigieux de gens qui s'y étoient réfugiés de la campagne : les hôpitaux étoient pleins de malades. On redoutoit moins les attaques des ennemis que les suites d'un blocus. On fit des prieres publiques ; & tandis que les Génois demandoient au Ciel leur délivrance, M. de Boufflers ne négligeoit aucunes mesures pour leur sûreté. Il avoit passé toute la nuit du 13 au 14. sur le rempart de la porte Romaine. Dès le matin il fit

couper

couper tous les chemins qui conduifoient de Gênes à faint Martin d'Albaro ; il fit conftruire de nouveaux ouvrages, & élever des batteries ; il fit harceler tous les jours les ennemis dans leurs poftes d'Albaro, pour interrompre leurs travaux ; & il les délogea même de quelques endroits dont ils étoient les maîtres. Mais ce qui acheva de raffurer les Génois, fut la nouvelle qu'on reçut le vingt-deux, que l'armée Françoife approchoit, & qu'elle comptoit être le 26. aux environs de Final.

AN. 1747.

Sitôt que les magafins néceffaires avoient été formés, M. le Maréchal de Belle-Ifle avoit paffé le Var, * à la tête de l'armée combinée de France & d'Efpagne. L'armée Piémontoife & Autrichienne ayant évacué fur le champ le Comté de Nice, il forma le fiege du château de Ventimille : & tandis qu'il y faifoit tranfporter de la groffe artillerie, malgré des obftacles prefqu'infurmontable, il fe difpofoit à s'ouvrir un chemin dans le Piémont. Dans ces circonftances il n'étoit pas poffible que le Comte de Schullem-

* Le 3 de Juin.

AN. 1747. bourg restât encore long-temps devant Gênes. Le Roi de Sardaigne, menacé d'une invasion prochaine, lui envoya couriers sur couriers pour le presser de marcher à son secours avec toutes ses troupes.

Mouvemens des Autrichiens. En conséquence de ces nouvelles il se passa de grands mouvemens dans le camp des Autrichiens dès le 23 de Juin; & quelques attaques, qu'ils firent encore dans les jours suivans, ne furent peut-être que pour mieux masquer leur projet de retraite. Le 25. les Génois apperçurent grand nombre de mulets chargés, sur la montagne des Camaldules, & les bâtimens Anglois qui rembarquoient l'artillerie à la plage d'Albaro. Il y avoit tout lieu de penser que les ennemis songeoient à se retirer: mais on craignoit cependant que les mouvemens qu'ils faisoient n'eussent pour objet de s'étendre vers Nervi & Porto-Fino, ou de transporter leurs attaques du côté de Polsévéra. On continua de se tenir sur ses gardes; & les Autrichiens tenterent effectivement la nuit suivante de forcer le poste de N. Dame del Monté, d'où ils ne furent repoussés qu'après des efforts opiniâtres.

AN. 1747.

Les Génois se tiennent sur leurs gardes.

Les secours arrivoient toujours à Gênes, malgré la vigilance des vaisseaux Anglois. Trente-deux bâtimens apporterent de Porto-Fino des provisions de toute espece. Six cents hommes, partis des ports de France, débarquerent dans le même temps, & confirmerent les nouvelles des progrès du Maréchal de Belle-Isle. Plus les Génois avoient lieu de se flatter d'une délivrance prochaine, plus ils redoubloient d'ardeur & de précautions. Toutes les boutiques étoient fermées dans la ville. Les marchands, les artisans & la livrée montoient la garde aux retranchemens. Six cents Ecclésiastiques, & huit cents Moines, qui avoient pris les armes, formoient un corps de réserve prêt à se porter où il seroit nécessaire. On avoit armé en guerre un ponton, sur lequel on avoit placé deux mortiers, & deux gros canons. Ce ponton sortit le vingt-six, remorqué par des galeres, & s'étant avancé assez près d'une des batteries des assiégeans, il la détruisit. Le Comte de Schullembourg continuoit cependant de rester devant Gênes: mais il sembloit avoir suspendu toutes ses opérations. Enfin un nou-

AN. 1747.

veau courier apporta à ce Général, le soir du second jour de Juillet, l'ordre précis d'abandonner son entreprise: & sur le champ on commença à plier les tentes.

Mort du Duc de Boufflers.

La joie que cet évenement répandit dans Gênes ne fut pas pure. Elle fut empoisonnée par la mort de M. de Boufflers, que les Génois regardoient comme leur libérateur. Il étoit mort ce jour-là même, à huit heures & demie du matin, de la petite vérole, dont il avoit été attaqué dès le 26 du mois précédent. Il avoit donné jusqu'au dernier instant de sa vie des preuves d'un zele infatigable. La veille même de sa mort, il avoit encore travaillé près de deux heures avec ses Secrétaires. Il n'eut point la consolation d'être témoin de la retraite des ennemis; & il emporta en mourant le regret de laisser encore Gênes assiégée. Le peuple & les nobles furent également touchés de sa perte: leurs regrets firent l'éloge de ses services; & pour éterniser leur reconnoissance, ils inscrivirent sa famille parmi celles de leur premiere noblesse.

Retraite des Autrichiens.

Le Comte de Schullembourg n'avoit

pas différé d'un instant l'exécution des ordres qu'il avoit reçus. Son avant-garde se mit en marche la nuit même du 2 au 3 de Juillet, vers la Bocchetta ; & le 6. il n'y avoit plus ni Piémontois ni Autrichiens dans les environs de Gênes, sinon aux postes de Notre-Dame de la Miséricorde, de la Montagne du Diamant, & de Coronato. Ils y avoient laissé du monde pour couvrir leur retraite, un peu retardée par la lenteur des voitures qu'ils faisoient venir de Lombardie. On ne voulut pas sacrifier des troupes à l'attaque de ces postes, qui ne furent pas long-temps à se replier. Les Génois, délivrés de toutes inquiétudes, ne s'occuperent plus qu'à rendre au Ciel les actions de graces qu'ils lui devoient. On chanta le *Te Deum*, on fit des processions ; on régla que tous les ans à l'avenir on observeroit un jour de jeûne, en mémoire de la protection de Dieu qu'on venoit visiblement d'éprouver. Les réjouïssances succéderent aux actes de piété. L'on n'eut garde d'oublier ce que l'on devoit au Roi de France. La République députa vers ce Prince pour lui témoigner toute la reconnois- AN. 1747.

AN. 1747. sance dont elle étoit pénétrée. Les boutiques furent r'ouvertes ; les gardes bourgeoises licentiées : les habitans des vallées retournerent dans leurs habitations, & les citoyens Génois qui avoient craint de partager les malheurs de leur patrie revinrent à Gênes.

La retraite des ennemis ne s'étoit faite que lentement. Ils n'avoient commencé que le 18. à se retirer de Voltri & des environs. Enfin le 20. toutes leurs troupes avoient repassé la Bocchetta. Elles laisserent sur toute leur route des traces de leur dépit, brûlant les maisons, coupant les vignes & les oliviers, & commettant tous les désordres imaginables. M. le Marquis de Bissi, Maréchal de Camp, étoit arrivé à Gênes, dès le 15. pour y prendre le commandement des troupes Françoises. Ses premiers soins furent de réprimer les courses que faisoient les ennemis, qui occupoient encore divers postes au-delà des montagnes. Il envoya des partis lever des contributions dans le Parmesan, le Montferrat, & le Tortonnois. Rassuré sur les dangers présens, il songea à prévenir ceux dont on pourroit être menacé par la suite. Il

donna des ordres pour réparer & augmenter les défenses de Gênes & de ses postes extérieurs. Enfin il tourna son attention vers l'Isle de Corse, dont il n'avoit pas été possible de s'occuper, tant qu'il s'étoit agi du salut de la capitale même de l'Etat. An. 1747.

Affaires de Corse.

Les malheurs des Génois avoient réveillé les espérances de Rivarola, & les prétentions des Rébelles. Dès la fin de l'année mille sept cent quarante-six, ils avoient voulu lever des contributions à Tavagna : mais les partis qu'ils y avoient envoyés avoient été battus par les paysans. Depuis ce temps les Génois avoient été obligés de tirer de Corse, non-seulement une partie des troupes qu'ils y avoient fait passer, mais de lever, parmi les plus fideles habitans de cette Isle, des troupes qu'ils avoient transportées à Gênes. Par-là le parti des Rébelles avoit acquis beaucoup de supériorité. Rivarola en avoit profité, s'étoit emparé de plusieurs postes importans, avoit de nouveau mis le siege devant la Bastie, & s'étoit même rendu maître de la partie de cette place appellée Terra-Vecchia.

Les Rébelles sont battus.

M. Mari, Commissaire Général,

AN. 1747. avoit en vain tâché d'en déloger les Rébelles. Le Marquis de Bissi donna ordre au Comte de Choiseul de passer en Corse avec cinq cents cinquante hommes, & de dégager la Bastie. Sitôt que le Comte de Choiseul fut débarqué, il marcha aux Rébelles qui bloquoient cette ville, les battit, & les dispersa. Six cents d'entr'eux se jetterent dans quelques maisons. On ne jugea pas à propos de les y forcer l'épée à la main : mais on fit approcher du canon, on abattit les maisons; & les six cents Rébelles furent presque tous écrasés sous les débris. Rivarola s'étoit jetté dans le château de San-Fiorenzo. On le suivit, & l'on se disposa à l'y attaquer.

Etat des affaires de Gênes lorsque le Duc de Richelieu y entra.

Ainsi les affaires des Génois se rétablissoient par-tout. Les Rébelles de Corse étoient réduits à la derniere extrémité. Les Etats de la République étoient délivrés, dans leur meilleure partie, des Autrichiens & des Piémontois. Les troupes du Maréchal de Belle-Isle avoient forcé le château de Ventimille de se rendre le 1 Juillet. Quels que fussent les nouveaux efforts des ennemis, Gênes étoit en état de résister

à leurs attaques. Lorsque le Duc de Richelieu, nommé par le Roi pour y commander les troupes Françoises, s'y rendit * à la fin de Septembre, il trouva cette ville bien fortifiée, abondamment pourvue de provisions & de munitions, défendue par vingt-cinq mille hommes, tant des troupes de la République que des détachemens de l'armée de France & d'Espagne, & redoutant peu que les Autrichiens osassent revenir en tenter encore une fois le siege, comme ils affectoient de le publier. AN. 1747.

* Le 27.



SUPPLEMENT A L'HISTOIRE DE GENES.

An. 1747. LA levée du siege de Gênes ne terminoit pas la guerre : mais elle terminoit en quelque sorte la révolution que je viens d'écrire ; & j'avois résolu de fixer la fin de mon ouvrage à cette époque. La paix m'en offre une plus marquée ; & l'on m'a pressé de conduire mon Histoire jusqu'à l'heureuse conclusion de ce traité.

Persuadé que ce supplément contribuera à la satisfaction de mes lecteurs, qui n'auroient vû qu'à regret les allarmes des Génois à demi dissipées, je me suis déterminé à continuer l'histoire de leur liberté, que leurs ennemis menaçoient encore. L'impossibilité dans laquelle je me suis trouvé d'avoir des mémoires tels que je les desirois,

sur les événemens qui me restent à raconter, m'obligera de me borner au récit abrégé des actions principales. Peut-être aurai-je un jour l'occasion de contenter mieux la curiosité du public à ce sujet.

An. 1747.

Etat des affaires de Gênes.

GENES étoit libre : mais ses domaines ne l'étoient pas encore. Le Comte Nadasti, avec seize bataillons & quelques autres troupes, s'étendoit depuis Campo-Frédo jusqu'à Novi & à Gavi : la côte Orientale de l'Etat étoit, pour ainsi dire, ouverte d'un bout à l'autre aux Allemands : les troupes du Roi de Sardaigne occupoient une partie de la côte Occidentale, où elles possédoient, entr'autres places, Final & Savone : les vaisseaux Anglois, maîtres de la mer, croisoient à l'embouchure des autres ports, pour intercepter les secours : la Reine de Hongrie ne dissimuloit point son ressentiment, & menaçoit d'un nouveau siége dont elle exagéroit les suites, & dont elle cherchoit à leur faire d'avance entrevoir l'horreur.

Entreprise du Duc de Richelieu.

Le premier soin du Duc de Richelieu fut de les rassurer, en leur faisant sentir leurs forces. Peu de jours après

An. 1747. son arrivée, il se mit * à la tête de ses troupes auxiliaires, qu'il partagea en trois colonnes. La premiere, commandée par le Comte de Kercado Colonel du Régiment de Bresse, eût ordre de se porter à Voltri; la seconde, sous les ordres de M. Chauvelin Maréchal de Camp, marcha vers Notre-Dame de la Garde; mais se rendit aussi à Voltri. le Duc de Richelieu, à la tête de la troisieme, s'avança vers Campo-Moroné. Il avoit avec lui deux mortiers, quatre gros canons, plusieurs pieces de campagne; & il s'étoit fait suivre de quatre mille travailleurs, pour réparer les chemins dans les endroits où ils étoient rompus, & pour traîner à force de bras l'artillerie dans les lieux où l'on ne pourroit se servir de chevaux ni de mulets.

Son projet & les obstacles qu'il rençontre.

Le projet de ce Général étoit de déloger les ennemis des postes voisins de ceux sur lesquels il dirigeoit sa marche: mais les Autrichiens, avertis à temps de son dessein, se rassemblerent en force, & l'obligerent de rassembler lui-même ses troupes.

Le Chevalier de Chauvelin & le

* Le 15. d'Octobre.

Comte

Comte de Kercado avoient marché ensemble jusqu'à la montagne du Dente. Là ils se séparerent. Tous deux avoient ordre de tomber sur Campo-Freddo, & de l'attaquer par plusieurs points. Le Chevalier de Chauvelin tira vers Rossiglione pour investir Campo-Freddo par le Nord, pendant que le Comte de Kercado marcha droit à la partie de Campo-Freddo qui regarde le Midi. Celui-ci après avoir délogé les ennemis d'un Moulin à Papier où ils étoient retranchés, commença à attaquer les postes que les Autrichiens avoient sur une petite hauteur au pied de laquelle étoit Campo-Freddo. Mais il ne fut pas secondé.

AN. 1747.

Ses instructions portoient que Campo-Freddo seroit investi par les trois colonnes en même-temps. Au lieu de cela le Duc de Richelieu étoit demeuré fort loin, parce qu'il s'étoit déterminé à attendre les ennemis, ayant trouvé une position si avantageuse, qu'il devoit souhaiter d'y être attaqué. Le Chevalier de Chauvelin fut obligé de se replier par des hauteurs à l'Est de Campo-Freddo, l'armée ennemie s'étant portée sur lui. Le Comte de Kercado ne voyant

An. 1747.

donc point de feu dans les autres parties de l'attaque, se douta du contretemps, & jugea qu'il demeuroit seul avec sa colonne vis-à-vis l'armée entiere des ennemis.

Il prit le parti de continuer à leur faire de petites attaques en différens endroits pour leur faire penser qu'il étoit en force, & par cette manœuvre imposante conserva sa position durant trois jours, sans que les ennemis osassent rien entreprendre contre lui. Enfin le 18, Octobre il reçut ordre de faire sa retraite dans le meilleur ordre qu'il lui seroit possible. Il eut besoin de toute son habileté pour se tirer du pas délicat où il se trouvoit engagé. Sa colomne étoit de deux mille hommes. Il avoit occupé les hauteurs de droit & de gauche. Il s'agissoit de replier le gros de ses troupes par le bas de ces hauteurs, en présence des ennemis qui l'observoient. Il les inquiéta en faisant mine de vouloir les attaquer, & vint à bout de brouiller leurs idées, en faisant monter un certain nombre de ses gens, pendant qu'un plus grand nombre descendoit: de façon qu'ils ne s'apperçurent de sa retraite que lorsqu'il

Habile manœuvre du Comte de Kersado.

étoit

étoit en pleine marche. Ils se mirent sur le champ à sa suite : mais ils ne l'atteignirent qu'à Massoné ; & il les y attendoit. AN. 1747.

Le Comte de Kercado connoissoit parfaitement le pays ; supériorité considérable dans un Officier qui sait en faire usage. Son plan fut formé, & ses dispositions faites de maniere que les ennemis ne pouvoient le joindre sans être auparavant passés par les armes à bout portant. Il avoit établi des postes par échelons, de sommités en sommités. Les Allemands donnerent tête baissée dans ces embuscades, & en essuyerent tout le feu. Ils ne se rebuterent pas d'abord : mais, après avoir perdu plus de trois cents hommes, ils furent contraints de s'arrêter ; & le Comte de Kercado acheva tranquillement sa marche, qui ne lui coûta pas plus de vingt des siens.

Le Duc de Richelieu revient à Gênes.

Le Duc de Richelieu ayant réuni ses colonnes, les remena lui-même vers Campofrédo, Rossiglioné, & Voltaggio qu'il reconnut. Mais il ne s'agissoit plus d'attaquer ces postes. Quoique les ennemis ne se présentassent plus, ils étoient par-tout sur leurs gardes ; &

AN. 1747. le Duc, qui crut ſans doute ne devoir rien tenir dans cette premiere expédition, ſans une forte eſpérance de ſuccès, ramena ſes troupes à Genes. Cependant le Comte de Kercado, qui avoit ſon quartier à Arenzano, enleva quelques jours après le Château d'Invréa, petit poſte, où il tua vingt-cinq hommes ſans en perdre un ſeul, & fit quarante-ſix priſonniers.

Avantages des François dans le Comté de Nice.

Quelques petits que fuſſent ces avantages, ils devenoient conſidérables, parce qu'ils ſervoient à ſoutenir le courage des Génois. Mais rien ne le releva tant que les nouvelles qu'ils apprirent du Comté de Nice, où les Piémontois & leurs alliés étoient rentrés. Ils avoient repris Vintimille, & formoient le ſiége du Château de cette place. Dom Philippe les fit attaquer le 19 d'Octobre ſur les hauteurs de Soſpello où ils étoient retranchés. Il les en avoit délogés ce jour-là-même; & le lendemain il les avoit chaſſés encore de celles de Balli Roſſi, ſur leſquelles ils avoient conſtruit pluſieurs redoutes. Ils avoient été pourſuivis juſques ſur celles de Vintimille, où ils n'avoient oſé tenter de ſe maintenir. Ainſi l'on

étoi-

étoit entré dans Vintimille, où l'on avoit fait trois cents prisonniers, & l'on avoit ravitaillé le Château. Ces succès répandirent une grande joie dans Gênes. Après cette expédition, l'armée combinée de France & d'Espagne repassa le Var, pour prendre ses quartiers en Provence & en Savoye: mais ce ne fut qu'en laissant vingt bataillons dans le Comté de Nice, pour veiller à la conservation de Ventimille. AN. 1747.

Je ne dirai rien de quantité de petites actions particulieres qui se passerent durant le reste de l'hyver. Mais je n'oublierai pas celle du Comte de Kercado, qui fit beaucoup d'honneur à cet Officier habile & actif. J'ai dit qu'il avoit son quartier à Arenzano. C'étoit alors le poste le plus reculé de l'Etat de Gênes. Arenzano est situé sur une plage interrompue par une langue de terre qui s'avance dans la mer. Delà on voyoit tous les jours les bâtimens ennemis faire des prises sur les Génois & leurs Alliés. Le Comte de Kercado avoit trouvé quelques canons de fer abandonnés dans le sable, & les avoit fait mettre en batterie pour protéger, autant qu'il lui étoit possible, les na-

An. 1747. vires de France ou d'Espagne, qui venoient porter du secours à Gênes. Il avoit même, par la bonne volonté de ses troupes & des Matelots Génois, formé une petite marine qui n'étoit pas inutile. Elle avoit sauvé un bâtiment Espagnol, poursuivi par cinq félouques armées. Le Comte de Kercado avoit fait partir deux félouques chargées de soldats, qui l'avoient délivré.

Dans le mois de Décembre où la mer est agitée de tempêtes fréquentes, sur-tout sur les côtes de l'Etat de Gênes, un vaisseau de construction angloise, monté de 14 pieces de canon, vint jetter l'ancre dans la plage d'Arenzano, à un mille environ de la terre. Le Comte de Kercado lui fit d'abord tirer un coup de canon sans boulet, pour l'avertir selon l'usage de la marine, d'arborer pavillon, & de l'assûrer. Ce vaisseau ne l'ayant pas fait, le Comte de Kercado résolut de l'enlever. Il fit ses dispositions en conséquence, & le fit tout-à-coup investir par plusieurs barques armées. Le Capitaine ne s'attendit pas à un abordage aussi brusque, d'autant plus que la mer étoit grosse. Il se troubla, ne put parer

rer ſes canons chargés à cartouche, ni faire aucune bonne manœuvre. Les vagues qui s'élevoient fort haut, faciliterent aux troupes l'entrée de ſon vaiſſeau. Il étoit pris, lorſqu'il délibéroit encore. Entre les divers effets qu'il portoit, il avoit à bord 700 mines de bled, & il en avoit déja déchargé autant dans les magazins du Roi de Sardaigne. Un coup de vent l'avoit emporté en pleine mer, puis l'avoit pouſſé vers Arenzano, où il avoit trouvé à jetter ſes ancres dans un mouillage ſûr & connu. Ainſi il étoit de très-bonne priſe. Mais il falloit le conſerver, juſqu'à ce que le vent permît de l'envoyer à Gênes, & l'on avoit à craindre la flotte Angloiſe, qui n'étoit qu'à deux lieues de-là. On laiſſa dans ce bâtiment une bonne garde, avec ordre de le percer, ſi les Anglois paroiſſoient. Probablement ils n'avoient aucune connoiſſance de cette action qui s'étoit paſſée ſans beaucoup de bruit; & au bout de ſix jours, le Comte de Kercado mit ſa priſe en ſûreté dans le port de Gênes. Comme il n'eſt pas ordinaire à des troupes de terre de prendre un vaiſſeau, j'ai cru que cette ſin-

AN. 1747.

AN. 1747. gularité méritoit place dans cette Histoire. D'ailleurs le succès de cette entreprise procura pendant long-temps sur la plage d'Arenzano un peu plus de sûreté aux Génois & à leurs Alliés.

La saison étoit trop rigoureuse pour entreprendre rien de considérable. Les tentatives que l'on fit de part & d'autre, sur les postes les plus exposés, eurent peu de suites. Durant cette petite guerre, le Duc de Richelieu, de concert avec les Chefs de la République, n'omettoit rien de ce qui pouvoit contribuer à mettre non-seulement la Capitale, mais le reste de l'Etat à l'abri des nouveaux efforts ausquels les ennemis se préparoient.

Préparatifs de défense dans l'Etat de Gênes.

On acheva de perfectionner les nouveaux ouvrages qu'on avoit commencés autour de Gênes. Par ces fortifications nouvelles, les dehors de cette place se trouvoient étendus & multipliés au point qu'il auroit fallu, pour en faire le siége, une armée trois fois plus forte que celle que la Reine de Hongrie pouvoit faire agir en Italie. On ne prit pas de moindres précautions pour mettre les principales places de la côte orientale en sûreté. Sestri-di-Levante, Chiavari,

AN. 1747.

Chiavari, Sarzane, la Spécie furent les principaux objets des attentions du Gouvernement. Un corps de six mille hommes fut placé dans les environs de cette derniere place, dont on confia le Château au brave défenseur du Château de Ventimille, M. Dieffenthäller. Les secours de troupes qui arrivoient chaque jour de France, malgré la vigilance des vaisseaux Anglois, fournissoient assez de monde pour faire tête de tous côtés à la fois; & si les ennemis occupoient toujours une grande partie de la côte Occidentale, ils étoient moins en état d'attaquer, qu'occupés à se défendre.

AN. 1748.

Le poste de Varaggio enlevé aux Piémontois.

Ils avoient un poste important à Varaggio près de Savone. Le Duc de Richelieu forma le projet de les en déloger, au commencement de l'année 1748; & il donna ses ordres le 4 de Janvier, pour l'exécution de cette entreprise. Ils furent exécutés avec tout le secret, toute la vivacité, toute la précision, dont il étoit besoin pour réussir.

Varaggio est une ville assez grande, fermée d'épaisses murailles à l'antique. Les Piémontois y avoient des magazins

AN. 1748. considérables, & six cents hommes. Le Marquis de Roquepine, s'étant embarqué à l'entrée de la nuit avec quelques troupes sur deux galeres, alla débarquer près de ce poste sans être apperçu, & fit sur le champ occuper les hauteurs du côté de Savone. Sur les trois heures du matin arriverent des troupes que le Comte de Kercado amenoit par terre. Aussitôt on se mit en devoir de forcer la ville, & l'on fit avancer une compagnie de grenadiers qui enfonça les portes à coups de hache. Les Piémontois se défendirent avec vigueur; & l'affaire fut vive de part & d'autre. Enfin, ne pouvant tenir plus long-temps, ayant déja perdu plus de deux cents hommes, voyant les hauteurs qui dominoient le chemin de Savone occupées par des détachemens qui leur coupoient la retraite, ils se rendirent prisonniers de guerre.

Cependant le Comte d'Arignano se hâtoit d'accourir en force pour tenter de secourir ce poste, ou pour le reprendre. Deux vaisseaux de guerre Anglois étoient au même temps sortis du port de Vado pour le seconder. M. de Ro-

quepine

quepine en ayant eu avis ne jugea pas à propos de l'attendre. Il se contenta d'empêcher les ennemis de s'établir de nouveau dans Varaggio. Il profita de ce qui se trouvoit dans les magazins : enleva les portes, fit détruire une partie des murailles ; & reprit la route de Gênes, emmenant avec lui ses prisonniers, au nombre de douze Officiers & de quatre cents neufs soldats. Le Comte d'Arignano n'arriva que quelques heures après son départ. Il sentit bien que le poste de Varaggio n'étoit plus tenable. Il se borna donc à renforcer quelques postes en avant, & ayant laissé pour les soutenir, quelques troupes dans une cassine, il prit le parti de s'en retourner. AN. 1748.

Je n'offre que les événemens les plus importans, & je ne m'arrête point au détail de toutes les expéditions des partis respectifs. Enfin les Allemands semblerent vouloir commencer les opérations dont ils menaçoient depuis longtemps les Génois. Ils avoient fait depuis quelques mois de grands mouvemens du côté de la Montagne de Cento-Croci ; & l'on ne doutoit presque

AN. 1748.

plus que leurs plus grands efforts ne dussent tomber sur la côte Orientale. Cependant leurs premieres tentatives se firent de l'autre côté, soit qu'ils crussent que l'on étoit moins sur ses gardes dans cette partie, soit qu'ils voulussent détourner l'attention du véritable objet des attaques qu'ils méditoient, soit qu'ils voulussent seulement prendre leur revanche de l'affaire de Varaggio.

Attaque de Voltri par le Comte Nadasti.

Le 17 de Février le Comte Nadasti se mit en marche vers Voltri avec quatre-mille hommes & quatre pieces de canon. Il partit de Campo-Frédo à l'entrée de la nuit, sur trois colonnes. La colonne de la gauche, commandée par le Général Petrazzi, s'étendit sur les hauteurs qui dominent le vallon de l'Aqua-Santa, afin de couper la communication de Voltri avec Gênes. La colonne de la droite, sous les ordres du Comte de Sorre, s'avança vers le poste retranché des Capucins, situé entre les vallons de l'Aqua-Santa & de la Céruse. Le Comte Nadasti, à la tête de la colonne du centre, se porta à l'Oratoria de Mello. Le 18 à neuf heures du matin, le village de Mello & le

poste

poste des Capucins furent attaqués aux mêmes temps. Ces deux postes couvroient Voltri ; & celui des Capucins étoit d'une telle importance, que sa perte entraînoit nécessairement celle de Voltri même.

An. 1746.

Le Comte Nadasti avoit exécuté son opération avec tant de diligence & de secret, qu'on n'en avoit eu aucuns avis. Le Marquis Monti, qui commandoit dans Voltri, n'avoit avec lui que deux Régimens, Royal-Comtois & Royal-Baviere. Il se hâta de dépêcher au Duc de Richelieu un Officier pour l'instruire de ce qui se passoit, & fit dire au Comte de Kereado, qui étoit à Pégli avec le Régiment de Bresse, de le venir joindre au plutôt. En attendant, il se disposa à soutenir jusqu'à la derniere extrémité les attaques des ennemis, quelque supérieurs qu'ils fussent.

Brave résistance du Marquis Monti.

Il ne s'obstina pas à défendre le village de Mello, poste trop peu important pour y sacrifier son monde dont il avoit besoin ailleurs. Il n'y avoit que cent cinquante hommes dans ce village, qui se replierent le long de la rive gau-

An. 1748. che de l'Aqua-Santa, protégés par deux compagnies de grenadiers que M. Monti chargea du soin de favoriser leur retraite.

Quelque secret que les ennemis eussent gardé, leur projet n'avoit pas échappé à la vigilance du Comte de Kercado qui avoit été averti dès la veille qu'un corps de 2000. hommes devoit se porter par la Fossa-di-Lupo sur Palmera & Pezzi pour se mettre entre Gênes & Voltri. C'étoit la colonne du Général Petrazzi. L'Officier François le prévint, en plaçant sur la sommité de Fossa-di-Lupo deux cents hommes avec ordre aux soldats de se ranger sur une seule ligne, à quelques pas de distance les uns des autres. Par-là ces deux cents hommes vûs de loin paroissoient une troupe nombreuse qu'il sembloit difficile de forcer, particulierement sur une hauteur escarpée.

Le Général Pétrazzi renonça donc à ce dessein, & prit le parti de couler des troupes entre Palmara & Voltri. Le Comte de Kercado s'en apperçut; & les chassa, de sorte qu'il rétablit pour le reste du jour la communication de

Voltri

Voltri à Gênes ; ce qui fut un coup décisif. Il accourut ensuite auprès du Marquis de Monti qui se défendoit toujours avec toute la valeur & toute la conduite possibles. Mais il n'avoit pas assez de troupes pour résister par-tout, & déja la communication entre le haut & le bas de Voltri étoit entamée. Ce fut encore le Comte de Kercado qui la dégagea. Le poste des Capucins vivement attaqué se défendit depuis six heures, lorsqu'enfin le Chevalier de Chauvelin arriva avec quelques troupes, annonçant la marche du Duc de Richelieu avec des forces supérieures.

An. 1748.

Le premier soin du Chevalier de Chauvelin fut d'assurer la jonction des troupes du Duc, en couvrant la communication avec Gênes. Il envoya pour cet effet à Palmara le Régiment de Bresse, qu'il retira du Couvent des Capucins, dont les ennemis abandonnoient enfin l'attaque. Un autre objet, que pouvoit se proposer le Général Pétrazzi, étoit de s'emparer du palais Durazzo, & de forcer Voltri de ce côté qui étoit foible. Le Chevalier de Chauvelin renforça de deux cents hom-

Il est secouru.

mes les troupes qui occupoient ce palais & les maisons voisines, & fit quelques autres dispositions pour mettre cette partie à l'abri d'insulte.

AN. 1748.

Le Comte Nadasti est repoussé.

Mais le Comte Nadasti commençoit à penser à sa retraite. Ayant appris que le Duc de Richelieu étoit déja à Pégli, & qu'il avoit garni par échelons toutes les hauteurs de Voltri à Gênes, le Général Autrichien craignit que la colonne commandée par Pétrazzi ne fût tournée & coupée. Il donna ordre qu'elle se repliât sur Mello, où toutes ses troupes se rassemblerent durant la nuit. Le Régiment de Bresse & quelques autres troupes occuperent à l'instant les hauteurs que cette colonne venoit de quitter. Et le Comte de Maupeou avec trois bataillons, eut ordre de garnir la sommité de Fossa di-Lupo, ce poste important dont le Comte de Kercado avoit si heureusement & si habilement écarté les ennemis. Le lendemain le Comte Nadasti, appréhendant que les François ne se saisissent du poste de Massoné, par où il étoit obligé de faire sa retraite, reprit avec précipitation le chemin de ce poste deux heures

avant

avant le jour, & retourna de-là à Campo-Frédo, où ses troupes se séparerent pour retourner dans leurs quartiers. Le Duc de Richelieu de son côté revint à Gênes, après avoir pris des mésures nouvelles pour la conservation des postes des environs de Voltri.

AN. 1748.

Ainsi se termina cette expédition ; projettée par le Comte Nadasti avec habileté, exécutée avec diligence, poussée avec vigueur ; mais soutenue par le Marquis Monti avec une fermeté & une intelligence dignes des plus grands éloges, déconcertée par la vigilance, l'activité, les manœuvres adroites du Comte de Kercado, & qui échoua par les mesures promptes & sages du Duc de Richelieu, & des Officiers qu'il employa. Cette affaire coûta près de cinq cents hommes aux Allemands : les François, sur qui toute la défense de Voltri roula, n'en perdirent pas cent trente. On ne tenta point de troubler la retraite du Comte Nadasti. Il la commença à la nuit : il avoit déja beaucoup d'avance à la pointe du jour : les troupes Françoises étoient fatiguées par une marche rapide : elles auroient beaucoup

Il se retire sans être poursuivi.

An. 1742. risqué en s'engageant dans des défilés dont le Comte Nadasti ne pouvoit manquer d'avoir fait occuper les hauteurs. On ne pouvoit guères espérer de joindre l'ennemi ; & l'on ne pouvoit presque manquer de tomber dans ses embuscades. Ces réflexions déterminerent sans doute le Duc de Richelieu à se contenter de l'avantage d'avoir obligé les Allemands de renoncer à leur entreprise.

Entreprise sur Savone.

Il en forma une à son tour, dont les suites auroient été considérables, si elle avoit réussi : c'étoit de surprendre Savone. Pour mieux cacher son dessein, il ne parut quelque temps attentif qu'aux mouvemens que faisoit, vers Cento-Croci, l'armée qui se préparoit à entrer de ce côté dans les districts de la côte Orientale de la République sous les ordres du Comte de Brown. Le Duc se rendit lui-même le 20 de Mars à Sestri-di-Levanté, pour observer ses mouvemens : mais avant que de partir il avoit donné ses ordres pour l'exécution de son projet. En conséquence on assembla quantité de bâtimens dans le port de Gênes ; & le

25 au soir on y fit embarquer un gros détachement des troupes de France, & huit cents de celles d'Espagne. On fit au même temps marcher des troupes pour renforcer les postes de la Bochetta & de Voltri. Le Duc de Richelieu se rendit par mer dans cette derniere place, se mit à la tête d'un corps de troupes Françoises d'environ trois mille hommes, & marcha le même soir vers Savone. AN. 1748.

Il faisoit porter avec lui des échelles, & tout ce qui est nécessaire pour l'escalade d'une place. On avoit muni les postes de Voltri & de la Bocchetta, de maniere qu'on ne craignoit pas que les troupes qui étoient aux ordres du Comte Nadasti pussent rien tenter pour secourir Savone, soit directement, soit en essayant quelque diversion. Pendant que ces troupes étoient ainsi tenues en échec, on espéroit que celles qu'on avoit fait embarquer pour Savone y arriveroient avant le jour, entreroient dans le port sans être apperçues, & jettant quelques compagnies de grenadiers dans les palissades de la citadelle, empêcheroient la garnison de la place

Le mauvais temps la fait échouer.

AN. 1748. de ſe retirer dans cette fortereſſe. Le Duc d'Agénois devoit faire eſcalader la ville par une partie de ſes troupes, pendant qu'un autre corps commandé par le Comte de Kercado, qui s'approchoit par terre, & qui devoit, chemin faiſant, enlever les poſtes avancés des ennemis, attaqueroit par un autre côté. Enfin l'on aſſuroit qu'il y avoit un paſſage que des intelligences avoient pratiqué à la faveur de quelques maiſons qui touchent aux murs. Ce paſſage n'étoit plus maſqué que par une foible partie de muraille, & n'attendit qu'un ſignal pour ouvrir aux ſoldats François une libre entrée dans la ville, tandis que les diverſes attaques occuperoient toute l'attention des ennemis.

Ce projet étoit parfaitement imaginé. Mais le ſuccès dépendoit du concert de divers corps qui devoient agir, & ce concert dépendoit à ſon tour de circonſtances dont on n'étoit pas maître. Le vent contraire força les bâtimens qui portoient les troupes de débarquement, à s'en retourner. Le Comte de Kercado trouva ſur ſa route le fort de Cette défendu par de bonnes murailles

railles, & 300 hommes de garnison. Ce fort capitula après 4 heures d'un feu très-vif, & la garnison fut faite prisonniere de guerre. Après ce petit retardement le Comte de Kercado marcha en diligence vers Savone où le Duc d'Agénois avoit fait ses dispositions. Il avoit jetté le Comte du Châtelet Laumont dans le Couvent des Capucins, & le Marquis de Molac dans celui des Récollets, fort exposé au feu des vaisseaux Anglois. Mais quand on sçut que les troupes qui venoient par mer avoient rebroussé chemin, on se contenta d'avoir brûlé quelques magazins, d'avoir nettoyé quelques postes ; on fit sauter le lendemain le fort de Cette, & ce fut là tout le fruit de cette expédition.

AN. 1748.

Disposition du Comte de Brown.

Mais il fallut bientôt ne plus s'occuper que des préparatifs de défense. Le Comte de Brown, chargé d'être le principal Ministre de tout le ressentiment de la Reine de Hongrie contre les Génois, se rendit à Parme le 26 d'Avril, & donna ordre aux troupes rassemblées pour l'invasion qu'il méditoit, de s'avancer, par Bercetto & Borgo-val-di-Taro, vers les frontieres

AN. 1748. de l'Etat de Gênes, menaçant ainsi à la fois toute la côte Orientale de cet Etat, tandis que le Comte Nadasti faisoit toujours craindre quelque entreprise du côté de Voltri, ou de la Bocchetta.

Précautions du Duc de Richelieu. Le Duc de Richelieu ne négligea rien pour être en état de faire tête partout. Les postes de Voltri étoient suffisamment garnis; celui de la Bocchetta fut confié à deux mille François; le Marquis d'Ahumada, Général des troupes auxiliaires d'Espagne, établit son quartier à Chiavari; le Duc fixa le sien à Sestri-di-Levante: depuis cette derniere place jusqu'à la Spécié il y avoit environ douze mille hommes de troupes réglées, & autant de paysans armés. Chaque jour conduisoit à Gênes de nouveaux renforts partis des ports de France; & on les distribuoit à mesure dans les lieux qu'on craignoit le plus de voir attaqués. Au milieu de tant de motifs d'inquiétudes, on ne négligeoit pas les affaires de Corse, où les ennemis de la République augmentoient les troubles, pour multiplier les embarras des Génois. On fit passer dans cette Isle des

vivres,

vivres, quelques troupes & des munitions de guerre.

AN. 1748.

Affaires de Corse.

On avoit été assez long-temps tranquille sur ce qui s'y passoit: & quoique les Rébelles ne parlassent point de soumission, ils n'étoient pas assez formidables pour inquiéter beaucoup. Le nom de Théodore de Neuhoff étoit depuis plusieurs années un épouvantail que les Génois ne craignoient plus. Mais ils s'allarmerent avec raison d'un voyage que Rivarola, Chef des Corses révoltés, fit à la Cour de Sardaigne sur la fin de l'année 1747. On publia d'adord qu'il n'avoit obtenu de cette Cour & des Puissances alliées qu'un secours de trois cents hommes, quelque artillerie, & une promesse d'être secondé par deux vaisseaux de guerre Anglois, s'il vouloit entreprendre le siege de la Bastie. Mais on vit bientôt que l'intention des ennemis de la République étoit de soutenir bien plus efficacement la rébellion des Corses.

Durant l'absence de Rivarola, un gros corps de Rébelles s'étoit approché de la Bastie. Le retour de ce Chef des Corses ranima son parti, par l'ef-

AN. 1748. poir des secours prochains qu'il annonça ; & son camp se grossit assez considérablement. Mais sa mort, arrivée peu de temps après, causa des divisions qui suspendirent les opérations projettées. Enfin Matra, devenu le principal Chef des Révoltés, pacifia ces dissentions, & se prépara à serrer de près la capitale de Corse.

Siege de la Bastie.

L'artillerie ne lui manquoit pas. Le Roi de Sardaigne lui en avoit fait fournir. Mais ce qui redoubla les allarmes des Génois fut la nouvelle que douze cents hommes de troupes Autrichiennes & Piémontoises, sous les ordres du Chevalier Cumiana, s'étoient embarquées à Vado, vers la fin d'Avril, pour passer en Corse, & qu'elles avoient débarqué le 4 de Mai à San-Fiorenzo, dont les Rébelles étoient maîtres. Quelques jours après, elles joignirent le corps commandé par Matra, & s'étant emparées de quelques postes dans les environs de la Bastie, elles s'approcherent de la ville, & commencerent le 15 à en faire le siege dans les formes.

Belle défense de cette place.

La citadelle étoit dans un état déplorable, & la ville ouverte de toutes

parts : on y manquoit de plomb, de poudre & de munitions de bouche. La garnison étoit peu considérable. On avoit bien envoyé six cents hommes en Corse dès le commencement d'Avril, avec M. Antoine Passano, Commissaire Général : mais ces troupes, débarquées à Calvi, n'avoient pû entrer dans la Bastie, déja bloquée par les Rébelles ; & on avoit été obligé de les jetter dans les châteaux de Calvi, de Bonifacio & d'Ajaccio. On avoit donc lieu de craindre que le peu de troupes qui restoient dans la Bastie ne fussent pas en état de soutenir un siege : mais M. Jean-Ange Spinola les commandoit. Il inspira non seulement à sa petite garnison, mais aux habitans, son zele & son intrépidité. Tous offrirent de se défendre jusqu'aux dernieres extrémités ; & M. Spinola n'omit rien pour seconder, par les meilleures mesures qu'il pût prendre, la valeur de ces braves gens. Il fit creneller les maisons qui donnoient sur la campagne, & pratiqua dans les intervalles des coupures palissadées. Il garnit ces endroits de pelotons de soldats mêlés avec

AN. 1748.

AN. 1748. les habitans. Après ces premieres dispositions, il fit enlever tout le plomb qui étoit dans les boutiques, celui des canaux, & la vaisselle d'étaim, pour faire des balles, qui commençoient à manquer. Une barque de Capraia lui apporta le 18. dix barils de poudre, & il reçut le même jour des vivres que la République lui envoyoit. Ces petits convois le mirent en état d'en attendre de plus considérables; & il ne songea plus qu'à repousser les ennemis qui faisoient de puissans efforts pour emporter la place avant qu'elle fût secourue.

Après avoir été repoussés à l'attaque de quelques postes le 16 au soir, ils jetterent dans la ville grand nombre de bombes. Deux jours après, leurs batteries commencerent à tirer contre le couvent de saint François. Elles continuerent durant trois jours; & ce poste important, d'où la prise de la ville dépendoit, fut attaqué à plusieurs reprises avec beaucoup de vigueur: mais les assiégés, soldats & habitans, se défendirent avec tant de bravoure, qu'il fut impossible de leur faire perdre un pouce de terrain

Cependant le Duc de Richelieu, informé du siege de la Bastie, fit embarquer le vingt-un quatre cents hommes de ses troupes pour la dégager. M. de Cursay, Colonel du Régiment de Tournaisis, les commandoit, & portoit aux assiégés quantité de munitions de guerre & de bouche. Mais les galeres sur lesquelles étoient ces secours, ayant rencontré des vaisseaux de guerre Anglois, furent obligées d'interrompre leur route.

An. 1748.

Elle est sommée de se rendre, & refuse.

Les assiégeans, instruits sans doute du départ de ces galeres tenterent de porter le Gouverneur à se rendre. Ils lui offrirent une capitulation honorable, le sommant de rendre la place à ces conditions, & lui donnant trois heures pour prendre son parti. La sommation fut faite le vingt-deux au matin. M. Spinola n'y répondit que le lendemain. Il marquoit qu'il ne devoit rendre la place qu'au Souverain qui la lui avoit confiée; qu'ainsi il entendoit la défendre jusqu'à la derniere extrémité. Il appuya cette résolution par une for-

tie qu'il fit faire le soir même, & qui coûta aux ennemis environ quarante hommes.

An. 1742.

Les batteries des assiégeans continuerent de jouer vivement : ils en avoient trois, chacune de quatre canons de dix-huit livres de balle, & plusieurs autres de mortiers. Ils tirerent plus de deux mille coups de canon, & jetterent plus de trois cents bombes ; mais les assiégés tinrent ferme dans leur poste de saint François. M. Pédémonté, Lieutenant Colonel au service de France, & qui étoit arrivé le quatriéme jour du siége, pour reconnoître l'état de la place, & en faire rapport au Duc de Richelieu, prit le commandement de ce poste, & y fit faire un retranchement intérieur, afin de le mieux garantir. Cet habile Officier partagea avec M. Spinola les travaux & les honneurs d'une si belle défense.

Levée du siége.

Enfin le Chevalier Cumiana, ayant été informé que le secours commandé par M. de Cursay étoit sur le point d'arriver, & ne voulant

lant pas s'expoſer aux ſuites d'une retraite précipitée, leva le ſiége le vingt-huit au matin, & reprit le chemin de Sanfiorenzo, après avoir fait embarquer ſon artillerie ſur quelques bâtimens de tranſport qui l'attendoient. Cet événement fit d'autant plus d'honneur aux braves défenſeurs de la Baſtie, qu'ils ne devoient qu'à eux-mêmes la conſervation de cette place. On ne peut trop donner d'éloges à la bonne conduite & à la fermeté du Gouverneur, à l'activité infatigable des Officiers, à la bravoure de la garniſon, au zéle & à la valeur des habitans. Immédiatement après la levée du ſiége, les galeres de la République amenerent le ſecours qu'on attendoit; & l'on n'eut plus à craindre d'eſſuyer de nouvelles attaques. Le Chevalier Cumiana étoit d'ailleurs fort mécontent des Corſes, qui ne s'étoient occupés que de pillage; & les Corſes eux-mêmes étoient intimidés par les placards que le Duc de Richelieu fit afficher dans l'Iſle, dans leſquels le Roi

AN. 1748.

de France menaçoit les Corses rébelles, & promettoit sa protection à ceux qui rentreroient dans l'obéissance. Ainsi les affaires de Corse devinrent assez tranquilles.

AN. 1748.

Préliminaires de paix.

Mais les Génois avoient bien d'autres sujets de joie. Dans le temps même qu'ils avoient été menacés dans toutes leurs possessions de la guerre la plus animée, on dressoit à Aix-la-Chapelle des préliminaires de paix qui terminoient tous leurs malheurs. La France offroit toujours la paix pour elle & pour ses alliés; ses ennemis commençoient à sentir qu'elle leur devenoit nécessaire. Dès le trente d'Avril les Ministres de France, d'Espagne & des Etats Généraux, signerent des préliminaires ausquels les autres Puissances intéressées accéderent successivement. Il y étoit stipulé par rapport à la République de Gênes, qu'on lui rendroit tout ce dont elle étoit en possession avant la guerre, avec les mêmes droits, priviléges & prérogatives, dont elle jouïssoit en 1740.

Suspension d'armes dans le Comté de Nice.

Le Ministre de la Cour de Vienne accéda aux articles préliminaires le 27

27 de Mai ; le Roi de Sardaigne le 31. Mais le Marquis Doria, Ministre plénipotentiaire de la République de Gênes, n'en ayant eu connoissance que le 18, ne put les signer avant le 28 du mois suivant. Les hostilités cesserent bientôt de toutes parts. Le Général Leutrum, qui commandoit les troupes Piémontoises dans le Comté de Nice, convint dès le 28 de Mai d'une suspension d'armes avec le Maréchal de Belle-Isle, qui se disposoit à agir. Cependant les Ministres du Roi de Sardaigne ne signerent les préliminaires que trois jours après. Mais le Comte de Brown n'en agit pas de même avec les Génois. Quoique sa Cour eût accédé aux préliminaires dès le 26 de Mai, il ne laissa pas de continuer ses préparatifs pour entrer en force sur le territoire de la République. Il ne crut pas sans doute devoir poser les armes, qu'il n'eût au moins tenté d'exécuter le projet de vengeance dont il étoit chargé ; & dans les premiers jours de Juin il se mit enfin en mouvement, pour frapper le grand

AN. 1748

coup dont il menaçoit de puis si long-
AN. 1748. temps.

Opérations du Comte de Brown.

Les Génois sentirent que c'étoit le dernier effort qu'ils avoient à soutenir. Leurs courages s'animoient à mesure qu'ils voyoient de plus près le prix de leurs travaux & la récompense de leur fermeté. Le Duc de Richelieu & le Marquis d'Ahumada avoient eu tout le temps de faire leurs dispositions : le Maréchal de Belle-Isle leur envoyoit tous les jours de nouveaux renforts ; & le Comte de Brown avoit moins que jamais lieu de se flatter de réussir.

Son avantgarde, sous les ordres du Comte de Konigseg, se mit en marche le 3 de Juin, & fut suivie bientôt de toute l'armée. La droite défila par Cento-Croci, & la gauche par Dénano. Les Alliés des Génois ayant fait replier leurs postes avancés, l'armée Allemande se porta à Varése.

Le Duc de Richelieu avoit fait camper & retrancher son armée sur les hauteurs de Cazarsa au-dessus de Sestri-di-Levante. Sa droite, par où il tiroit ses subsistances, étoit parfaitement bien

couverte,

couverte, & à sa gauche il avoit l'armée Espagnole qui assuroit sa communication avec la ville de Gênes, en occupant Chiavari & les hauteurs. Mais comme l'armée Autrichienne étoit à Varése à la distance de six heures de marche libre, il avoit placé à la vûe & à la proximité des ennemis, deux corps de troupes pour les observer, dont l'un à la droite, sous les ordres du Comte de Lannion, & l'autre à la gauche, sur la montagne de la Biscia aux ordres du Comte de Kercado. AN. 1748.

Celui-ci ayant été chargé de former une communication par sa gauche avec les fusiliers de montagnes des troupes d'Espagne, il y marcha, ne prenant avec lui pour escorte que la seule compagnie des grenadiers du Régiment de la Tour d'Auvergne. En arrivant au Bosco-di-Sarta où étoient les fusiliers Espagnols, au nombre de 400, commandés par M. de Courtin, il trouva ce poste attaqué, & les Espagnols hors d'état de se défendre, parce qu'ils n'avoient déja plus de poudre. Dans le moment même les troupes Autrichiennes déboucherent par trois gorges, en

trois colonnes, qui formoient plus de 4000 hommes *, selon l'état qu'en ont
An. 1748. eux-mêmes communiqué les Officiers Autrichiens.

Le Comte de Kercado, en qualité d'Officier supérieur, avoit pris le commandement. Les Montagnards Espagnols, fatigués d'un long combat, & pour ainsi dire, désarmés, n'avoient d'autre parti à prendre que celui de se retirer. Mais il falloit couvrir leur retraite, & il ne restoit pour cela au Comte que sa seule compagnie de grenadiers. M. de Courtin se joignit à lui, & lui fut d'un grand secours par la connoissance qu'il avoit du pays. La manœuvre du Comte de Kercado est de celles que l'Histoire doit consacrer, pour servir d'instruction & d'exemple. Elle a mérité les plus grands éloges de la part des ennemis mêmes.

* C'étoit le Major Général Pruff qui les commandoit. Il avoit sous ses ordres cinq compagnies de grenadiers à 60 hommes. 300
Croats. 600
Varadins. 300
5 Bataillons du Rég. de Traun.
2 d'Esterhasi.
2 de Traquebaek. } à 700 h. . 3500
Total . . . 4700

Après

Après avoir été long temps ſuivi par tant de troupes, il ſe trouva ſur une chaîne de montagnes eſcarpée ſur chaque flanc par deux précipices, & ſi étroite dans ſa largeur, qu'on n'y pouvoit tenir que huit hommes de front. Au ſommet il y avoit une Chapelle & deux ou trois maiſons. Le Comte de Kercado ſentit d'un coup d'œil tout l'avantage qu'il pouvoit tirer d'un lieu auſſi avantageux. Il parla aux grenadiers qui ſe dévouerent, à ſon exemple, avec cette intrépidité qui fait leur caractère ordinaire, à périr tous en cet endroit. En même-temps il jetta dans le clocher de la Chapelle & dans les maiſons ſix ou ſept hommes auxquels il fit donner le reſte des cartouches de tous les autres grenadiers, qu'il réduiſit à la ſeule bayonette. Il ordonna aux hommes du clocher de faire le feu le plus vif qu'ils pourroient, après quoi il plaça le reſte des grenadiers en bataille, la bayonette préſentée à l'ennemi ſur le penchant de la montagne, & l'attendant dans un grand ſilence en cette poſture.

AN. 1748.

AN. 1748. Les Autrichiens ne s'imaginant pas qu'on pût leur tenir tête avec si peu de monde, s'arrêterent tout-à coup à soixante pas pour délibérer. Ils jugerent qu'il étoit arrivé du secours; que la Chapelle, les maisons, le revers de la montagne qu'ils ne pouvoient voir, étoient farcis de monde; que s'ils avançoient, ils ne pouvoient manquer de tomber dans des embuscades dangereuses. Ils se déterminerent donc à se retirer sur la Bosco, d'où les Espagnols les chasserent le lendemain. Ainsi le Comte de Kercado, par la justesse de son coup d'œil, par la promptitude de ses dispositions, par la généreuse résolution qu'il prit, & qu'il sçut inspirer à ses soldats, non-seulement sauva les 400 fusiliers, dont il protégeoit la retraite, mais empêcha les Autrichiens de pénétrer jusqu'aux postes Espagnols, de porter le ravage & la désolation dans plusieurs bourgs & palais considérables, peut-être même d'occuper quelque point de la communication de nos troupes avec la ville de Gênes.

Cet événement se passa le 7 Juin.

Le

Le même jour le Comte de Brown avoit fait attaquer le poste de San-Piétro di-Vara & quelques autres, qui furent emportés. Mais tous furent repris le lendemain. Les Espagnols y firent de grandes actions de valeur. Les Alliés des Génois n'y perdirent guères moins de 600 hommes. Mais les Allemands furent enfin contraints de se retirer avec perte de plus de deux mille.

AN. 1748.

Ce fut à cette attaque que se borna la tentative du Comte de Brown. Dans le jour même il fit savoir au Duc de Richelieu que la Reine de Hongrie avoit envoyé ordre à ses troupes de cesser les hostilités en Italie. L'Amiral Bing qui commandoit la flotte Angloise sur les côtes de Gênes, reçut peu de temps après de semblables ordres de sa Cour.

Cessation d'armes dans l'Etat de Gênes.

Les hostilités ne cesserent cependant pas sur le champ. Quelques difficultés retarderent la conclusion de la suspension d'armes. Les Espagnols, un peu resserrés dans leurs quartiers, jugerent à propos de se mettre plus

An. 1748. au large, * & attaquerent les Allemands dans quelques-uns de leurs postes avancés, d'où ils les chasserent après leur avoir fait près de deux cents prisonniers. Deux jours après l'amnistie fut publié à la tête des troupes des deux partis. Le Duc de Richelieu & le Marquis d'Abumada revinrent à Gênes au milieu des acclamations du peuple; & ces deux Généraux reçurent de la République les marques de reconnoissance que méritoient leurs services. Tous deux furent inscrits dans le Livre de la Noblesse Génoise. Le Sénat ordonna de plus, qu'on érigeroit au Duc de Richelieu une statue de marbre, qui seroit placée dans le grand salon du Palais. Ce Seigneur reçut dans le même temps la nouvelle que le Roi son Maître l'avoit nommé Maréchal de France.

Traité définitif de paix. Comme toutes choses étoient à peu près réglées par les articles préliminaires de paix, le traité définitif ne tarda pas à être signé. L'Impératrice

* Le 23 de Juin.

Reine

Reine y accéda * sans réserve, quoique dans son accession aux préliminaires elle eût semblé user de quelque restriction au sujet du traité de Wormes; exception que les Ministres plénipotentiaires des autres Puissances contractantes avoient formellement rejettée. La République de Gênes accéda de son côté au traité définitif le 28 d'Octobre, & le Roi de Sardaigne le 7 de Novembre. L'article qui concernoit la République portoit qu'elle seroit rétablie dans toutes les possessions dont elle jouïssoit avant la guerre; que l'argent qu'elle, ou ses sujets, avoient aux banques de Vienne & de Turin, & qui avoit été confisqué, seroit rendu; enfin que le payement des intérêts de cet argent commenceroit à courir du jour de l'échange des ratifications. Telles furent les conditions que les Génois, si cruellement menacés, surent obtenir par leur fermeté, & la fidélité de leurs alliés. AN. 1748.

Il ne restoit à la République d'inquiétudes que pour la Corse. Les hosti- Fin des hostilités en Corse.

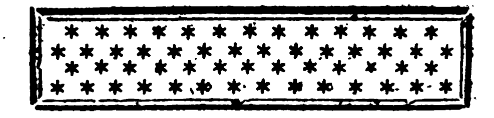
* Le 20 d'Octobre.

AN. 1748. lités durerent dans cette Isle, assez long-temps après qu'elles eurent cessé en terre-ferme ; & la suspension d'armes n'y fut publiée que vers la moitié de Septembre. Jusqu'à ce temps il s'y passa quantité de petites actions, dans le détail desquelles je n'entrerai point. Il fut enfin réglé qu'il y auroit cessation d'armes. Non-seulement les troupes Autrichiennes & Piémontoises, qui étoient à San-Fiorenzo sous les ordres du Chevalier Cumiana, étoient comprises dans cet armistice ; on y comprit aussi les Corses mécontens, pourvû qu'ils déposassent leurs armes, & consentissent de se soumettre à la République, sous la protection de la France, aux conditions dont on conviendroit par l'interposition de Sa Majesté Très-Chrétienne. Peu après, les troupes Autrichiennes & Piémontoises sortirent de l'Isle ; & les Rébelles, abandonnés des Puissances qui les avoient soutenus, songerent à faire leur accommodement. Les Génois, désormais tranquilles dans toutes leurs possessions, commencerent à jouïr de la paix, & ne s'occuperent plus que du soin de

réparer les maux que leur avoit causés une guerre aussi terrible que celle qu'il venoient d'essuyer, & que leurs vrais intérêts leur avoit rendue inévitable. AN. 1748.

Fin du Supplément.





ORDRE CHRONOLOGIQUE

Des divers changemens de gouvernement des Génois.

Av. J. C. 205. GENES détruite par les Carthaginois, rétablie peu après par les Romains.

An. de J. C. 78. Elle embrasse le Christianisme, & reste sous la domination Romaine jusqu'à l'invasion des Goths.

Vers 550. Gouvernée par des Ducs.

638. Prise par les Lombards.

774. Soumise à Charlemagne, & gouvernée par des Comtes.

Vers 888. Elle devient indépendante, & se choisit des Consuls pour la gouverner.

1190. Elle élit pour principal Magistrat un Podestat étranger.

1191. Elle crée de nouveau des Consuls.

1194. Elle rétablit le gouvernement d'un Podestat.

1257. Les Génois élisent, pour les gouverner, un Capitaine du Peuple.

1270. Ils créent deux Capitaines du Peuple.

1291. Un seul Capitaine choisi parmi les étrangers.

1296. Deux Capitaines du Peuple, tous deux Génois.

1300. Un seul Capitaine, étranger.

1306. Deux Capitaines du Peuple, tous deux Génois.

1309. Un seul Capitaine du Peuple, Génois.

1310. Le gouvernement remis à un Conseil de douze personnes.

1311. L'Empereur Henri VII. élû Souverain de Gênes pour vingt ans.

1313. Le gouvernement transporté à un Conseil de vingt quatre personnes.

1315. On élit de nouveau un Podestat étranger.

1317. On crée de nouveau deux Capitaines du Peuple, Génois.

1319. Robert Roi de Naples, & le

Pape Jean XXII. Souverains de Gênes.

1335. Deux Génois derechef Capitaines du Peuple.

1339. Création d'un Doge perpétuel.

1353. Jean Visconti, Seigneur de Gênes, & ses successeurs Ducs de Milan.

1356. Gouvernement d'un Doge perpétuel, rétabli.

1396. Charles VI. Roi de France, Souverain de Gênes.

1409. Théodore Paléologue, Marquis de Monferrat, Capitaine général de Gênes.

1413. Gouvernement d'un Doge perpétuel, rétabli.

1421. Philippe-Marie Visconti, Duc de Milan, Souverain de Gênes.

1436. Rétablissement du gouvernement d'un Doge perpétuel.

1442. Le gouvernement est transporté à huit chefs, sous le nom de Capitaines de la liberté Génoise.

1443. Rétablissement du gouvernement d'un Doge perpétuel.

1458. Charles VII. Roi de Fran-

ce, Souverain de Gênes.

1461. Rétabliſſement d'un Doge perpétuel.

1464. François Sforce, Duc de Milan, & ſes ſucceſſeurs, Souverains de Gênes.

1477. Huit Capitaines de la liberté gouvernent les Génois.

1478. J. Galéas Sforce, Duc de Milan, Souverain de Gênes.

1479. Doge perpétuel rétabli.

1488. J. Galéas Sforce, de nouveau Souverain de Gênes : Ludovic Sforce lui ſuccede.

1499. Louïs XII. Roi de France, Souverain de Gênes.

1506. Doge perpétuel rétabli.

1507. Louïs XII. derechef Souverain de Gênes.

1512. Doge perpétuel rétabli.

1513. Gênes de nouveau ſoumiſe à Louïs XII.

1513. Doge perpétuel rétabli.

1515. Les Génois ſoumis derechef au Roi de France.

1522. Doge perpétuel rétabli.

1526. Gênes encore ſoumiſe à la France.

1528. Etabliſſement d'un Doge bien-

nal, & de la forme de gouvernement qui subsiste encore aujourd'hui.

SUITE CHRONOLOGIQUE *des Doges perpétuels, depuis* 1339. *qu'ils ont commencé, jusqu'en* 1528. *qu'ils ont fini.*

1339. Simon Boccanegra. I.
1344. Jean de Morta.
1350. Jean de Valenti.
. . . .
1356. Simon Boccanegra, *rétabli* II.
1363. Gabriel Adorne.
1370. Dominique Fregose.
1378. Antoine Adorne. I.
——— Nicolas Guarco.
1383. Fréderic Pagana.
——— Leonard Montaldo.
1384. Antoine Adorne, *rétabli* II.
1390. Jacques Fregose.
1391. Antoine Adorne, *rétabli.* III.
1392. Antoine Montaldo. I.
1393. François Justiniano.
——— Antoine Montaldo, *rétabli* II.
1394. Nicolas Zoaglio.
——— Antoine Guarco.
——— Antoine Adorne, *rétabli.* IV.

1413

. . . .

1413. Georges Adorne.
1415. Barnabé Guano.
———Thomas Fregose. I.

. . . .

1436. Isnard Guarco.
———Thomas Fregose, *rétabli*. II.

. . . .

1443. Raphaël Adorne.
1447. Barnabé Adorne.
———Jean Fregose.
1448. Louïs Fregose. I.
1450. Pierre Fregose.

. . . .

1461. Prosper Adorne.
———Spinetta Fregose.
———Louïs Fregose, *rétabli*. II.
1462. Paul Fregose. I.
———Louïs Fregose, *retabli*. III.
1463. Paul Fregose, *rétabli*. II.

. . . .

1479. Baptiste Fregose.
1483. Paul Fregose, *rétabli*. III.

. . . .

1506. Paul de Novi.

. . . .

1512. Jean Fregose.

. . . .

1513. Octavien Fregose.

. . . .

1522. Antoine Adorne.

SUITE CHRONOLOGIQUE des Doges biennaux, depuis 1528. jusqu'à présent, avec les dates de leur élection.

Obert Cataneo,	12 Décembre	1528
Baptiste Spinola,	4 Janvier	1531
Baptiste Lomellino,		1533
Christ. Grimaldi Rosso,		1535
Jean B. Doria,		1537
André Centurioné,		1539
Leonard Castaneo,		1541
André Justiniani,		1543
Jean B. Fornari,		1545
Benoît Gentilé,		1547
Gaspard Braccelli Grimaldi,		1549
Luc Spinola,		1551
Jacques Promontorio,		1553
Augustin Pinello,		1555
Pierre Jean Ciaréga Cibo,		1557
Jerôme Vivaldi,		1559
Paul-Baptiste Giudice Calvo,		1561
Baptiste Cigala Zoaglio,	4 Oct.	1561
Jean B. Lercaro,	7 Octobre	1563
Octavien Gentilé Oderico.	11 Octobre	1565

Simon Spinola, 15 Octobre 1567
Paul Monéglia Justiniani, 9 Octobre 1569
Gianotto Lomellino, 10 Octobre 1571
Jacques Durazzo Grimaldi, 6 Octobre 1573
Prosper Faltinanti Centurioné, 17 Octobre 1575
Jean B. Gentilé, 19 Octobre 1577
Nicolas Doria, 20 Octobre 1579
Jerôme de Franchi, 21 Octob. 1581
Jerôme Chiavari, 4 Novembre 1583
Ambroise di Négro, 8 Nov. 1585
David Vaca, 14 Novembre 1587
Baptiste Négroné, 20 Nov. 1589
Jean-Augustin Justiniani, 25 Novembre 1591
Ant. Grimaldi Céba, 27 Novembre 1593
Math. Sénaréga, 5 Décembre 1595
Lazare Grimaldi Céba, 10 Décembre 1597
Laurent Saoli, 22 Février 1599
Augustin Doria, 24 Février 1601
Pierre de Franchi, 26 Février 1603
Luc Grimaldi, 1 Mars 1605
Silvestre Inuréa, 3 Mars 1607
Jerôme Afféreto, 22 Mars 1607

Auguſtin Pinello,	1 Avril 1609
Alexandre Juſtiniani,	6 Avril 1611
Thomas Spinola,	21 Avril 1613
Bernard Clavarezza,	23 Avril 1615
Jean-Jacq. Imperiale,	29 Avril 1617
Pierre Durazzo,	2 Mai 1619
Ambroiſe Doria,	4 Mai 1621
Georges Centurioné,	25 Juin 1623
Fréderic de Franchi,	25 Juin 1624
Jacques Lomellino,	6 Juin 1625
Jean-Luc Chiavari,	28 Juin 1627
André Spinola,	26 Juin 1629
Leonard Torré,	30 Juin 1631
Jean-Etienne Doria,	9 Juillet 1633
Jean-Franç. Brignolé,	11 Juil. 1635
Auguſtin Pallavicini,	13 Juil. 1637
Jean B. Durazzo,	28 Juillet 1639
Jean-Auguſt. Marini,	14 Août 1641
Jean B. Lercaro,	4 Juillet 1643
Luc Juſtiniani,	21 Juillet 1645
Jean. B. Lomellino,	24 Juillet 1646
Jacques de Franchi,	1 Août 1648
Auguſtin Centurioné,	23 Août 1650
Jerôme de Franchi,	8 Nov. 1652
Alexandre Spinola,	9 Octobre 1654
Jules Saoli,	12 Octobre 1656
Jean B. Centurioné,	15 Oct. 1658
Jean-Bernard Frugoni,	28 Oct. 1660
Antoine Inuréa,	29 Mars 1661

Etienne Mari,	12 Avril	1663
César Durazzo,	18 Avril	1665
César Gentilé,	10 Mai	1667
François Garbarini,	18 Juin	1669
Alexandre Grimaldi,	27 Juin	1671
Augustin Saluzzo,	4 Juillet	1673
Antoine Passano,	11 Juillet	1675
Gianettino Odone,	16 Juillet	1677
Augustin Spinola,	29 Juillet	1679
Luc-Marie Inuréa,	13 Juillet	1681
F. Marie Impérialé,	18 Août	1683
Pierre Durazzo,	23 Août	1685
Luc Spinola,	27 Août	1687
Oberto Torré,	31 Août	1689
Jean B. Cataneo,	4 Septemb.	1691
François-Marie Saoli,		1693
Bondinelli Négroné,		1695
François Inuréa,		1697
Jerôme Mari,		1699
Fréderic Franchi,		1701
Antoine Grimaldi,		1703
Etienne-Honoré Gierello,		1705
Dominique-Marie Mari,		1707
Vincent Durazzo,		1709
François-Marie Impérialé,		1711
Jean-Antoine Justiniano,		1713
Laurent Centurioné,		1715
Benoît Viali,		1717
Ambroise Impérialé,	3 Octob.	1719

César Franchi,	8 Octobre	1721
Dominique Négroné,		1723
Jerôme Vénéroso,	15 Janvier	1726
Luc Grimaldo,	22 Janvier	1728
Franç. Marie Balbi,	24 Janvier	1730
Dom. Marie Spinola,	29 Janv.	1732
J. Etienne Durazzo,	30 Janv.	1734
Nicolas Catanéo,	8 Février	1736
Constantin Balbi,	9 Février	1738
Nicolas Spinola,	10 Février	1740
Dom. Marie Canavaro,	20 Fév.	1742
Laurent Mari,	27 Février	1744
J. Fr. Marie Brignolé,	28 Fév.	1746
César Catanéo,	5 Mars	1748

Fin de la Chronologie des Doges.

TABLE DES MATIERES

Contenues dans l'Histoire des Révolutions de Gênes.

Les Volumes sont désignés par les chiffres Romains, I. II. III.

A

E

G

H

I

N

O

Q

R

S

Z

Fin de la Table des Matieres.

Rebacked D+W 6/1984

